N° 296 — Tome LXXXI 16 Octobre 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO,
HENRIETTE CHARASSON, CHARLES CLARISSE, GUY-CHARLES CROS,
HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, INTÉRIM, C. LATREILLE, TRISTAN LECLÈRE,
JEAN MARNOLD, CHARLES MERKI, FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT *trad.*),
LOUIS PERGAUD, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 296 — 16 OCTOBRE 1909

C. Latreille	*Les Illuminés de Fareins*	561
André Rouveyre	*Visages: XXVI. Stuart Merrill*	583
Pierre Quillard	*Stuart Merrill*	584
Guy-Charles Cros	*Poèmes*	593
Henriette Charasson	*Jules Tellier. 1863-1889*	602
Frédéric Nietzsche (Henri Albert *trad.*)	*Pour l'interprétation de Zarathoustra*	628
Louis Pergaud	*La Tragique Aventure de Goupil*, conte	646

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues: Dialogues des Amateurs: XCV. Voyages*	672
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	674
Rachilde	*Les Romans*	679
Jean de Gourmont	*Littérature*	683
Edmond Barthélemy	*Histoire*	687
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	691
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	696
Carl Siger	*Questions coloniales*	699
Intérim	*Les Revues*	705
R. de Bury	*Les Journaux*	710
André Fontainas	*Les Théâtres*	714
Jean Marnold	*Musique*	718
Tristan Leclère	*Art ancien*	725
Henri Albert	*Lettres allemandes*	729
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	734
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	738
Charles Clarisse	*Variétés : La Volupté dans l'œuvre de Charles Guérin*	744
Mercure	*Publications récentes*	746
—	*Echos*	747

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

MERCVRE DE FRANCE

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr Gustave LE BON

ALFRED BINET

Directeur de Laboratoire à la Sorbonne (Hautes Etudes)

LES IDÉES MODERNES SUR LES ENFANTS

Depuis une trentaine d'années, en Allemagne, en Amérique, en Italie, en France, des médecins, des physiologistes et des psychologues ont cherché à introduire les méthodes scientifiques dans les choses de l'éducation. Voilà ce que l'auteur examine en toute impartialité. Son livre s'adresse aux pères de famille, aux éducateurs, aux hommes politiques, à tous ceux qui s'intéressent au problème de l'enfance.

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

GYP

LA CHASSE DE BLANCHE

Il est impossible de trouver un volume plus agréable que **La Chasse de Blanche**, l'auteur nous offre une série de nouvelles dialoguées qui constituent une lecture vraiment récréative.

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

PIERRE SOUVESTRE et AUGUSTE WIMILLE

Avec une Préface de Louis BLÉRIOT

LA

TRAVERSÉE DE LA MANCHE EN AÉROPLANE

C'est le livre d'actualité par excellence que doivent lire petits et grands, intéressés aux progrès et aux manifestations si poignantes de la Science Moderne.

Un volume in-18, avec figures d'après les photographies directes. Prix..... 3 fr. 50

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs **AUTEURS CLASSIQUES** Français et Étrangers

Prix du volume broché : **95** centimes. — Cartonné toile : **1 fr. 75**

ALFRED DE MUSSET

COMÉDIES ET PROVERBES

Deux volumes

Envoi contre mandat-poste

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI^e^)

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

VOLUMES IN-16 A 3 FR. 50 L'UN.

Éléments de philosophie biologique, par F. LE DANTEC, chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. 1 vol. in-16. 2e édition... 3 fr. 50

La voix. *Sa culture physiologique. Théorie nouvelle de la phonation*, par le Dr F. BONNIER, laryngologiste de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu. 2e édition. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

De la méthode dans les sciences :

1. *Avant-propos*, par M. P.-F. THOMAS, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Hoche. — 2. *De la science*, par M. EMILE PICARD, de l'Institut. — 3. *Mathématiques pures*, par M. P. TANNERY, de l'Institut. — 4. *Mathématiques appliquées*, par M. PAINLEVÉ, de l'Institut. — 5. *Physique générale*, par M. BOUASSE, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse. — 6. *Chimie*, par M. JOB, professeur au Conservatoire des arts et métiers. — *Morphologie générale*, par M. GIARD, de l'Institut. — 8. *Physiologie*, par M. Le DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. — 9. *Sciences médicales*, par M. PIERRE DELBET, professeur à la Faculté de médecine de Paris. — 10. *Psychologie*, par M. TH. RIBOT, de l'Institut. — 11. *Sciences sociales*, par M. DURKHEIM, professeur à la Sorbonne. — 12. *Morale*, par M. LÉVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne. — 13. *Histoire*, par M. G. MONOD, de l'Institut. 1 vol. in-16. 2e édition..... 3 fr. 50

L'éducation dans la famille. *Les péchés des parents*, par P.-F. THOMAS, professeur au lycée de Versailles. 1 vol. in-16. 2e édit..... 3 fr. 50

La crise du transformisme, par F. LE DANTEC. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

L'Énergie, par OSTWALD, trad. par E. PHILIPPI. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

LES

MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8 écu de 250 pages environ..... 3 fr. 50

Vient de paraître :

WAGNER

(2e *édition*)

Par HENRI LICHTENBERGER

Professeur adjoint à la Sorbonne.

Précédemment parus :

PALESTRINA, par MICHEL BRENET (2e *éd.*).
CÉSAR FRANCK, par VINCENT D'INDY (4e *éd.*).
J.-S. BACH, par ANDRÉ PIRRO (2e *éd.*).
BEETHOVEN, par J. CHANTAVOINE (4e *éd.*).
MENDELSSOHN, par C. BELLAIGUE (2e *éd.*).
SMETANA, par WILLIAM RITTER.
RAMEAU, par LOUIS LALOY.
MOUSSORGSKI, par M.-D. CALVOCORESSI.
HAYDN, par MICHEL BRENET.
TROUVÈRES et TROUBADOURS, par P. AUBRY. (2e *éd.*).

THE

MONTHLY **ENGLISH REVIEW** 2/6 NET.

Vol. I., N° 1. DECEMBER, 1908. *Now Ready.*

Thomas Hardy : Henry James
Joseph Conrad : John Galsworthy
W. H. Hudson · Count Tolstoi
H. G. Wells : The Month
Editorial : The Unemployed
The Personality of the German Emperor : The Balkan Question
Reviews

Mr. Wells's " Tono-Bungay " will be completed in the first volume, subscribers to which will thus receive a complete novel in addition to the other exclusive matter of the " REVIEW. "

No. II. will contain a long UNPUBLISHED POEM by DANTE GABRIEL ROSSETTI,

and

LITERARY CONTENTS..... By first-rate Authors.
QUESTIONS OF THE DAY By first-hand Authorities.

DUCKWORTH & CO., HENRIETTA ST., W. C.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

HENRI BACHELI

Jules Renard et son Œuvre, Collection « Les Hommes et les Idées » avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

TRISTAN L'HERMITE

Les plus belles pages de Tristan l'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Danet et une notice de Ad. van Bever. (*Les Amours. La Lyre. Les Vers héroïques. Les Heures de la Vierge. La Mariane. Les Parasites. Lettres amoureuses. Le Page disgracié. Ouvrages attribués à Tristan. Appendice : Biographie. Anecdotes. Jugements Littéraires. Bibliographie.*) Vol. petit in-16..... 3. »

SAINT-EVREMOND

Les plus belles pages de Saint-Evremond, avec un portrait et une notice de Remy de Gourmont. (*Œuvres mêlées: Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye. Sur les Femmes. Sur les plaisirs. La Morale d'Epicure. De la Conversation. Des Tragédies. Des Comédies. Pensées, Sentiments, Maximes. Réflexions sur le Peuple romain. Comédies : Les Académiciens. Les Opéras. Lettres. Appendice : Documents biographiques et littéraires.*) Vol. in-18..... 3.50

MARK TWAIN

Le Capitaine Tempête et autres contes. Traduit par Gabriel de Lautrec. Vol. in-18 3.50

FRANÇOIS PORCHÉ

Au-loin, peut-être..., poèmes. Vol. in-18..... 3.50

ANDRÉ GIDE

La Porte Étroite, roman. Vol. in-18..... 3.50

PAUL DELIOR

Remy de Gourmont et son Œuvre, Collection « Les Hommes et les Idées » avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.75

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Ecce Homo suivi des Poésies, traduit par Henri Albert. Vol. in-18..... 3.50

PERCIVAL LOWELL

Mars et ses Canaux, ses conditions de Vie, traduit de l'anglais par Marcel Moye, Professeur à l'Université de Montpellier, membre de la Société astronomique de France. Avec soixante quatre figures. Vol. in-8..... 5.

LOUIS DUMUR

Les trois demoiselles du Père Maire, roman illustré de 58 dessins de Gustave Wendt. Vol. grand in-16..... 3.50

LES ILLUMINÉS DE FAREINS [1]

—

Fareins, petit village de l'Ain, situé sur la rive gauche de la Saône, à 25 ou 30 kilomètres de Lyon, vit, à la fin du XVIII[e] siècle, se renouveler les scènes fameuses du cimetière de Saint-Médard. Deux prêtres, les frères Bonjour, admirateurs du diacre Pâris, vinrent troubler dans sa religion routinière une population ignorante et superstitieuse, et créèrent une agitation qui se perpétue encore de nos jours.

Les convulsionnaires étaient nombreux dans la région lyonnaise. Ces *amis de la vérité*, comme ils aimaient à s'appeler, étaient attachés aux doctrines de Port-Royal; mais alors qu'une fraction des jansénistes, les *grands messieurs*, avaient proscrit, dans une consultation signée de 30 docteurs, les miracles accomplis sur le tombeau du diacre Pâris, d'autres

(1) M. Dubreuil, avocat et membre de l'Académie de Lyon, vient de publier une *Etude historique et critique sur les Fareinistes ou Farinistes* (Lyon, in-8, 362 p.); outre les documents antérieurement connus, il a utilisé et reproduit presque *in-extenso* les pièces des différentes procédures judiciaires, suivies contre les fondateurs de la secte et ses adhérents. Il a paru intéressant de reprendre, avec un guide si bien informé, l'étude de cette question.

On peut aussi consulter, sans parler des brochures contemporaines des événements et dont nous citerons les principales : *Quelques documents sur le Fareinisme*, publiés par M. Cl. Perroud, dans les *Annales de la Société d'émulation de l'Ain* (1873) ; — *les Farinistes et le crucifiement d'une adepte*, par Ph. le Duc, dans ses *Curiosités historiques de l'Ain*, t. II, pp. 674-716 (1877), et *Mea Culpa*, par le même, t. III, pp. 467-495 ; — *Le Fareinisme*, par Jarrin, étude de 113 p. in-8, insérée dans *Bourg et Belley pendant la Révolution* (1881) ; — *le Fareinisme*, par le P. Dudon, dont quatre articles ont déjà paru dans le *Bulletin de la Société Gorini*, avril, juillet, octobre 1908 et janvier 1909.

Nous avons encore pu consulter un recueil manuscrit de *Notices sur les instruments de l'Œuvre dans l'Eglise de Lyon.*

estimaient que ces guérisons étaient voulues de Dieu et réfutaient le nouvel Evangile de la Bulle *Unigenitus*. Les prodiges du cimetière de Saint-Médard avaient été bientôt accompagnés de convulsions, c'est-à-dire d'agitations violentes, qui s'emparaient des membres infirmes des malades, dès qu'on les mettait sur le tombeau, et qui cessaient à l'instant même qu'on les en retirait. Ces convulsionnaires prononçaient des discours, dans lesquels ils annonçaient la venue et la mission prochaine du prophète Elie, la réprobation de la gentilité apostate, la conversion subite du peuple Juif et le renouvellement de la religion par toute la terre. Les miracles dont s'accompagnaient ces discours étaient dus à l'action divine.

Les *amis de la vérité* regardaient l'*Œuvre* comme une voix du ciel, comme un prélude mystérieux de l'avènement d'Elie et du règne de Jésus-Christ. Aussi l'image du prophète Elie ornait-elle d'ordinaire leurs appartements et leurs livres de prières ; et même vers l'époque de la Révolution, Elie apparut à l'un de ses fidèles, comme le Christ devant les disciples d'Emmaüs ; il disparut au moment où les voiles tombèrent.

Sur cette théologie, qui prétendait expliquer les mystères de l'Apocalyse et les prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, vint se greffer le prodige des *secours*.

Les convulsionnaires étaient saisis de douleurs aiguës, qui se manifestaient par des cris et par une vive agitation. Pour se soulager, ils se donnaient eux-mêmes des coups violents, qui, au lieu de les blesser, les guérissaient. Mais parfois les douleurs étaient si grandes que les malheureux imploraient l'aide des assistants. Ceux-ci, par charité, consentirent à leur donner des *secours*, pour leur épargner d'affreuses souffrances. Après avoir proportionné les coups à la résistance naturelle du corps humain, ces opérateurs volontaires furent conduits, par degrés, à frapper plus fort. Dans une requête présentée au Parlement, en 1753, par la mère d'une convulsionnaire, Marguerite Turpin, on lit : « Les personnes devenues à la fin plus hardies par l'expérience du succès de leurs secours qui produisaient un soulagement plus ou moins grand, à mesure qu'ils augmentaient plus ou moins la force de leurs coups, ont de jour en jour redoublé la violence des opérations qu'elle exigeait ; observant néanmoins avec exactitude de ne jamais prévenir

ses demandes, et de ne redoubler de force que lorsqu'elle les y contraignait .»

Donc ces *secours* violents, loin de faire du mal aux convulsionnaires, les délivraient infailliblement de toutes les douleurs. Pour les donner, on se servait de marteaux, de pilons de fer, pesant 25 à 30 kilos, de pierres et de bûches énormes. Quelques-uns se faisaient mettre dans un feu très ardent, et ils y trouvaient « un agréable rafraîchissement »; d'autres exigeaient qu'on les enterrât tout vifs dans la cendre et le vinaigre; plusieurs se faisaient tordre les membres avec de larges tenailles de fer, ou se couchaient sur des planches coupantes et sur des pieux pointus. Les convulsionnaires se plaisaient à recevoir des coups d'épée à la gorge, dans les yeux, dans l'estomac, dans le ventre : les épées les mieux affilées, nous dit-on, tantôt ne pouvaient plus enfoncer, pliaient et rompaient; tantôt pénétraient de quelques lignes, sans pouvoir entrer plus avant; tantôt perçaient de part en part les pieds, les mains, le corps et le cœur même; mais ces « instruments privilégiés de l'œuvre divine» se trouvaient instantanément guéris.

Grâce aux frères Bonjour, Fareins devint, vers 1787, la ville sainte de l'*Œuvre*.

§

Claude et François Bonjour étaient nés à Pont-d'Ain, probablement d'une famille modeste. Leur vocation ecclésiastique se manifesta de bonne heure et ils vinrent étudier la théologie chez les Pères de l'Oratoire, à Lyon. Un de leurs professeurs témoigne qu'ils furent au séminaire des « modèles par leur piété et leur application à l'étude ».

Claude Bonjour, devenu prêtre, resta pendant 4 ans professeur de théologie à l'Oratoire; ensuite l'archevêque de Lyon, M. de Montazet, qui estimait son mérite, le nomma curé de Saint-Just-lès-Velay, dans le Forez. Cette région était peuplée de jansénistes. Bonjour, dont les Oratoriens avaient fait un disciple de Port-Royal, y gagna tous les cœurs par sa vertu et par sa bonté. En 1785, M. de Montazet le nomma à la cure vacante de Fareins, pour faire plaisir à son ami le seigneur du village.

A Fareins, Claude Bonjour eut d'abord une conduite exem-

plaire ; un de ses ennemis nous le représente, à cette époque, « doux, affable, doué du don de la parole, pleinement instruit des devoirs de son état ».

Son frère, François Bonjour, fut, à la sortie du séminaire, demandé par l'évêque janséniste d'Alais, M. de Beauteville, et travailla sous sa direction à la réforme du diocèse. En 1776, Beauteville mourait après avoir dans son testament adhéré à l'appel des quatre évêques contre la Bulle *Unigenitus*. Le chapitre d'Alais, hostile au jansénisme, donna l'ordre à François Bonjour de se retirer. Celui-ci s'en alla rejoindre son frère à Fareins en qualité de vicaire.

Vers 1782, le P. Dubouchet, de l'Oratoire de Lyon, attaché à l'*Œuvre*, fit lire aux Bonjour les annonces de célèbres convulsionnaires, les sœurs Brigitte et Angélique : « Dieu, dit une notice manuscrite, répandit une si grande bénédiction par cette lecture qu'elle produisit comme un renouvellement dans l'âme des deux frères. M. Bonjour cadet, entrant parfaitement dans le plans de l'*Œuvre*, crut, sans hésiter, aux révélations faites par le canal de la sœur Angélique et se sentit animé d'un saint zèle pour répandre dans la paroisse qu'il dirigeait sous son frère la connaissance de la vérité. »

Ce fut d'abord l'ère des miracles. Une femme Françoise Laurent, affligée depuis 5 mois d'un mal de sein cancéreux. fut guérie, à la suite d'une neuvaine, par le simple contact d'un linge qui avait touché l'image du diacre Pâris (janvier 1783). — Le 20 juillet suivant, la même femme tomba d'une galerie de bois haute de huit pieds, et se cassa une jambe ; trois jours après, dans la nuit, elle entendit distinctement une voix qui lui disait : *Lève-toi et marche ;* elle ôta l'appareil placé par le chirurgien, et les os se ressoudèrent d'eux-mêmes. Mais, quelque temps après, elle accouchait avant terme, la fièvre se déclarait, et, comme un nouveau miracle ne se produisit pas, elle mourut (27 août). — Enfin Mme Broiyeuve, femme d'un avocat de Lyon, venue à Fareins pour soigner une maladie de poitrine, qui la réduisait à ne se nourrir que de bouillon et de riz passé et à se traîner péniblement dans sa chambre, fut entièrement rétablie, par l'intervention du diacre Pâris.

Ces miracles produisirent dans l'âme de Claude Bonjour un tel sentiment d'humilité, qu'il craignit d'avoir accepté

témérairement la place de curé. Il fit un voyage à Paris, pour demander s'il ne devait pas descendre de l'autel et vivre en pénitence.

Dans l'*Œuvre* de la sœur Angélique, il lui fut répondu « qu'il ne devait point quitter sa cure ; qu'il fallait retourner, pour faire le catéchisme, les écoles, et, le soir, une instruction, et que M. son frère ferait les fonctions curiales, que, s'il faisait autrement, il se rendrait coupable de tous les maux qui tomberaient sur sa paroisse, que l'on y mettrait un loup qui détruirait la vérité et qui sèmerait l'erreur et le mensonge » (24 septembre 1783).

Bonjour, docile, revint à Fareins, fit au prône sa confession, annonça que sa place n'était plus que celle « d'un pécheur que la grâce appelle à la pénitence publique », laissa à son frère la direction de la paroisse, et borna son rôle à des instructions, accompagnées de lecture de piété. Les fidèles, pour l'entendre, venaient de plus d'une lieue, et ne craignaient pas de retourner chez eux à 10 heures du soir, dans les petits jours de l'hiver, sans que la neige, la glace, les mauvais chemins pussent les arrêter. Bientôt le nombre des auditeurs monta jusqu'à 200.

Un témoin de l'information de 1791 rapporte que sa femme et ses deux filles allaient alternativement à ces réunions, qu'il « a eu occasion de se fâcher souvent en rentrant chez lui et venant de ses travaux en ne trouvant chez lui qu'une seule femme, que, s'informant où étaient les autres, on lui répondit qu'elles étaient à leur dévotion, qu'il s'est fâché surtout lorsqu'il s'est aperçu que sa femme se levait d'auprès de lui, à 2 ou 3 heures du matin, pour sortir, lorsqu'elle n'était pas allée la veille aux prières du soir ».

Ces réunions se bornaient-elles à des prières? Un autre témoin affirme avoir entendu, une nuit, « des cris, des gémissements, des soupirs qui semblaient sortir d'un corps souffrant et maltraité et en même temps il entendait frapper des coups sourds, comme on peut donner sur un bœuf que l'on souffle pour écorcher ». Telles furent les premières scènes de *secourisme* à Fareins.

De son côté François Bonjour s'appliquait à faire revivre à Fareins les vertus jansénistes : il y établit la prière commune, la sanctification du dimanche, le jeûne, l'usage de réciter les

offices de l'Eglise en français, la lecture assidue de l'Ecriture Sainte et des moralistes de Port-Royal ; ses amis de Lyon admiraient en lui « une connaissance profonde des vérités de la religion et des maximes de l'Evangile, un zèle infatigable à les annoncer, un amour peu commun pour la pénitence et la prière, une charité inépuisable pour soulager les pauvres ». On voyait à Fareins, tantôt une cabaretière quitter sa profession, pour se vouer à la retraite, tantôt des femmes aisées se dépouiller de leurs ornements d'or, les envoyer vendre à Lyon et, du consentement de leurs maris, en consacrer le prix à nourrir les ouvriers et les pauvres. L'édification était telle que les curés jansénistes du Forez accouraient à Fareins, comme au spectacle d'une paroisse-modèle.

§

C'est à l'*Œuvre* que François Bonjour réservait ses prédilections. En chaire, il lisait les discours des convulsionnaires, il prêchait la venue d'Elie, l'attente de la conversion des Juifs et du règne de J.-C. Plusieurs des paroissiennes, sous l'influence de sa parole mystique, se crurent des prophétesses, et aussi, en échange de la faveur extraordinaire dont Dieu les comblait, des possédées du démon. Bonjour cultiva leurs dons de prophétie, les délivra de leurs obsessions, et, par un entraînement progressif, leur distribua les *secours* les plus violents : « Dieu, disait son frère, est bien le maître de sa créature, pour en faire ce qu'il juge à propos. »

L'un de ces *instruments* était une pauvre servante, nommée Etiennette Thomasson. Des coliques et des délires fréquents l'agitaient ; elle se roulait sur son lit, en arrachait la paille, ou bien s'amusait au coin du feu, avec ses poupées et ses petites boîtes, apportait des jouets, même à l'église. Très pieuse, elle avait des visions ; mais le démon la tourmentait : « Dans cet état, nous dit-on, elle blasphème contre l'Eglise et ses ministres et viole publiquement ses lois » ; délivrée par un signe de croix fait derrière elle à son insu, elle est pénétrée de douleur et d'humiliation. On la vit, un jour, au sortir de la table de communion, aller du côté de la chapelle de la Vierge, s'y prosterner, et s'étendre de tout son long par terre, les bras en croix. Une autre fois, pendant la procession de l'octave de

la Fête-Dieu, elle se précipita aux pieds de François Bonjour, qui portait le Saint-Sacrement, poussa deux ou trois cris, comme si elle eût souffert, et, voyant qu'elle n'attirait pas l'attention du prêtre, saisit fortement le bas de sa soutane; Bonjour s'arrêta pour la bénir, et la procession continua, pendant que la pauvre fille restait étendue par terre, les bras en croix.

Cet *instrument* fut d'abord l'héroïne de plusieurs miracles préparatoires : elle s'imposa un jeûne de 40 jours, sans manger autre chose que des pruneaux et quelques graines de raisin; puis elle se jeta dans une mare d'eau boueuse, d'où elle fut retirée sans mouvement et sans vie : une imposition des mains et quelques prières de Bonjour la guérirent.

Enfin, le 12 octobre 1787, elle fut crucifiée devant treize témoins, dans une chapelle de l'église de Fareins. On lit dans le procès-verbal signé par Bonjour : « Ses mains furent percées avec des clous de 4 pouces et demi de longueur, qui entrèrent dans le mur d'environ un demi-pouce; et les clous, qui percèrent les pieds, de la même grandeur que les premiers, n'ayant pu pénétrer la pierre sur laquelle portaient les dits pieds, se rivèrent entre les pieds et cette pierre. Après qu'ils eurent été arrachés, les plaies des mains ne donnèrent que 2 ou 3 gouttes de sang; mais le pied gauche en répandit environ un demi-verre. Cette fille s'étant aussitôt prosternée contre terre, les bras en croix, on étancha tout d'un coup le sang, en marchant sur les pieds et les mains percés. S'étant relevée au commandement qu'on lui en fit, elle marcha sans qu'elle ressentît aucune douleur, et se servit de ses mains pour travailler comme auparavant, et a toujours continué de le faire sans aucune interruption (1). »

Tels sont les faits. Bonjour affirme leur caractère divin. Le crucifiement annoncé à Etiennette Thomasson, dans une vision, deux ans auparavant, a été voulu par Dieu : depuis 3 mois, Bonjour avait plus de dix fois guéri subitement Etiennette Thomasson de coliques si violentes qu'elle vomissait jusqu'au sang, de douleurs à la langue, à la main, aux pieds, demandées en preuve du crucifiement prédit; dans l'accident de la mare bourbeuse, la guérison avait été un signe évident.

(1) Nous rappelons pour mémoire le second miracle de Fareins, survenu quelques jours après : une femme, Marguerite Bernard, fut guérie d'une fracture à la jambe par des coups de couteau qui lui avaient percé les pieds de part en part, et n'avaient produit « ni enflure, ni inflammation, ni suppuration ».

Au moment décisif, les miracles avaient abondé : ainsi le jour de l'opération, « treize personnes, qui devaient être témoins, n'ayant eu aucune preuve de la divinité de l'ordre intimé à cette victime, on convint, en son absence, de demander à Dieu qu'il lui fît naître une grande douleur aux mains. On se met en prières, et aussitôt la douleur se manifeste, et peu après est guérie en confirmation des preuves, par le signe de la croix sur chaque main ».

Le petit monde des convulsionnaires accueillit avec édification ce récit entouré de tant de merveilles. Un Dominicain de Lyon, le P. Caffe, avait assisté à la scène, « à genoux, le visage prosterné contre terre, en priant le Seigneur de répandre sa bénédiction sur ce prodige, qui se faisait par son ordre ». Deux mois après, à Lyon, les *amis de la vérité*, prêtres et laïques, virent la miraculée, examinèrent et touchèrent les cicatrices de ses plaies. Tous sont unanimes à reconnaître que la narration de Bonjour porte un caractère de simplicité, de modération et de sincérité; il eût été coupable s'il avait blessé sans l'ordre de Dieu ; mais, cet ordre existant, il eût été coupable de ne pas blesser, car il eût résisté à Dieu lui-même. Les opérations sanglantes, et le crucifiement lui-même, n'appartiennent-ils pas à la catégorie de ces merveilles consolantes que Dieu prodigue à ses élus depuis cinquante ans (1)?

Des catholiques, et même des prêtres, dans le diocèse de Lyon ou dans le voisinage, furent convertis à l'*Œuvre* par ce miracle : Martin Michel, de Saint-Médard-en-Forez; deux Joséphites, Niquille et Grand ; et surtout Germain, curé de Lacenas, en Beaujolais, et dont le souvenir est vénéré parmi les jansénistes de Lyon. Ceux que la relation janséniste appelle les *incrédules* et les *amateurs du monde* jetèrent des cris d'horreur.

Quelle serait l'attitude de l'autorité épiscopale? L'archevêque Montazet, suspect de jansénisme, rejetait les pratiques de l'*Œuvre :* il avait coutume, lorsque Bonjour voulait lui exposer les faits miraculeux dont il était le confident ou le héros,

(1) Un convulsionnaire de Lyon écrivait (14 septembre 1787) : « J'ai appris qu'il devait y avoir un crucifiement sur la F.... aujourd'hui, jour de l'exaltation de la Sainte-Croix ; je ne sais pas s'il aura eu lieu. » Bonjour cadets s'apprêtait d'ailleurs à recommencer, à Farcins, dès qu'il aurait pu s'assurer que la demande de ce nouvel instrument était *fondée*.

de lui répondre : *Point de détail, point de détail ; promettez-moi seulement de renoncer à tout ça.*

A l'époque du crucifiement, il était à Paris ; ses grands vicaires l'avertirent, et l'un d'eux, Jolyclerc, fut chargé d'une enquête à Fareins (1).

Le 27 décembre 1787, Jolyclerc, feignant de ne rien savoir, se présentait chez M. Bonjour. Aux premiers mots échangés sur l'étrange cérémonie du 12 octobre, il s'écria : « De l'encre et du papier, je veux en faire part à Sa Grandeur. » Bonjour lui représente que c'est inutile : le prélat est au courant, d'ailleurs il s'est toujours opposé à l'*Œuvre*. Mais Jolyclerc insiste : « Les faits sont trop intéressants pour la religion pour les négliger, et le prélat est trop religieux pour ne pas les examiner très soigneusement. » Bonjour se décide à parler ; un procès-verbal est fait sous sa dictée.

Régulièrement Bonjour aurait dû être traduit devant l'officialité diocésaine. Les Convulsionnaires le souhaitaient, espérant qu'une discussion théologique des miracles de Fareins manifesterait leur caractère surnaturel. Mais Montazet en jugea différemment : il ne voulut pas risquer de compromettre la religion par la divulgation de faits aussi extraordinaires. Il sollicita et obtint (13 janvier 1788) deux lettres de cachet : l'une qui enfermait Bonjour cadet dans un couvent de Cordeliers, à Taulay, près de Dijon ; l'autre qui exilait Bonjour aîné à Pont-d'Ain, son pays natal.

Le 21 janvier, tandis que François Bonjour disait la messe, huit gendarmes vinrent investir le presbytère et l'église : l'un d'eux pénétra même dans le sanctuaire, la baïonnette au bout du fusil. Bonjour reconnut, paraît-il, le doigt de Dieu ; deux ans auparavant, une femme des environs avait eu une vision, dans laquelle des cavaliers de la maréchaussée envahissaient l'église vers le milieu de la messe, et emmenaient Bonjour prisonnier. L'annonce se réalisait : Bonjour s'offrit à partir sur le champ.

La relation janséniste peint en détails cet enlèvement, les

(1) Pendant la Révolution, Jolyclerc accepta la constitution civile du clergé, ainsi que son frère, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, et tous deux publièrent une apologie des réformes religieuses de l'Assemblée constituante. Ils devinrent, l'un curé de Saint-Nizier, l'autre vicaire de la métropole. L'ancien vicaire général quitta les ordres, il se maria à Lyon, où, en 1808, il exerçait les fonctions de juge de paix.

adieux des deux frères, les larmes des paroissiens de Fareins, les consolations et les bénédictions que leur laisse l'exilé : « Les gardes, attendris d'un spectacle si nouveau pour eux, n'osent s'y opposer, et sont forcés de mettre la main sur le visage pour cacher leur émotion. » Bonjour traverse les rues de Villefranche, sur une cariole, entre deux gendarmes, au milieu des insultes de la populace.

Aucune sentence de l'officialité n'enlevait à Bonjour son titre de curé inamovible; l'archevêque put seulement nommer à Fareins un curé-commis, Comte de Montigny, qui eut pour vicaire l'abbé Lambert, bientôt remplacé par l'abbé Grand.

Mais la tranquillité ne revint pas. D'abord Bonjour correspondait avec ses paroissiens : « Dieu a voulu, écrivait-il de Taulay, le 1er février 1788, confondre le démon et tous les ministres de cette œuvre. Ils croient, par là, de détruire et de renverser entièrement l'œuvre de notre B. B. (*bon-bon*) (1), et ce sera tout le contraire; elle ne deviendra que plus éclatante; la voilà qui va se répandre de tout côté; et ceux qui n'en avaient point encore entendu parler vont s'en instruire. Remercions Dieu de tout..., et ne cessons d'implorer sa miséricorde et sur nous et sur nos persécuteurs. » En attendant qu'il fût libre, il ordonnait à ses fidèles de ne pas *écouter* le curé commis.

De plus, il protestait auprès de Montazet, par deux lettres, qu'il déclarait *un peu vertes;* il ajoutait : « Qu'en dira-t-il? Ce qu'il voudra. Pour moi je lui ai dit la vérité. »

Enfin, il envoyait à son successeur une lettre comminatoire, pour revendiquer ses droits sur la paroisse de Fareins et enlever toute juridiction à l'*intrus* (18 février 1788).

D'un autre côté, les prêtres favorables à Bonjour : Souchon, curé de Saint-Geoirs l'Argentière, et Jacquemont, curé de Saint-Médard, réclamaient à l'archevêché contre l'enlèvement de Bonjour; et les fidèles *secouristes*, qui gémissaient sur le scandale donné à toute l'Église par les émissaires du démon, exaltaient Bonjour grandi par la persécution. Ils n'entraient plus à l'église de Fareins qu'après l'Évangile, afin d'éviter les prônes et les instructions des desservants *schismatiques*.

L'autorité judiciaire crut devoir engager des poursuites contre les adeptes les plus compromis. Montazet était mort à Paris, le 2 mai 1788, et le chapitre, chargé de l'administration

(1) Dieu est toujours appelé ainsi dans les documents fareinistes.

provisoire, encourageait les mesures de rigueur. On dressa un véritable plan de campagne ; une petite *armée*, divisée en trois corps, opéra au bourg et aux deux hameaux du Perrat et du Guillermin ; dix-huit personnes furent arrêtées. Le 2 juin, plusieurs délinquants étaient condamnés à 60 livres d'amende, sous peine de prison, entre autres un enfant de 11 ans et une femme de 80 ans, sans ressources, « obligée de garder les cochons de son gendre, malgré les infirmités dont elle était accablée ». Le comte de Montbriand, sénéchal des Dombes, dénonça ce zèle intempestif (30 juillet 1788) : « Je pense, disait-il, que, dans de pareilles circonstances et vis-à-vis de personnes simples et crédules, comme des gens de campagne et des femmes surtout, plus susceptibles, par la faiblesse et la flexibilité de leurs organes, les voies de la douceur, de la prudence et de l'insinuation étaient les seules capables de ramener les esprits ; la violence et la contrainte ne font que les irriter, et, en fait de religion, exaltent les esprits, au point qu'on s'imagine être martyr de la croyance et confesseur de la foi, et que, bien loin de fuir, on va au-devant de ce qu'ils appellent la persécution. »

M. de Montbriand avait raison : un mois après cette opération de police, tout était à recommencer.

§

Au dehors, les libelles faisaient rage. Desfours de Genetière, le chef reconnu des *secouristes* de Lyon, le plus actif et le plus intelligent théologien de l'*Œuvre*, publiait la *Lettre d'un curé du diocèse de Lyon à ses confrères sur les causes de l'enlèvement de M. Bonjour* (1). Après avoir reproduit la relation de Bonjour sur les miracles de Fareins, l'auteur défendait cette *Œuvre* mystérieuse, si calomniée et pourtant si visiblement protégée par Dieu lui-même : « Il faut avouer, disait-il, que nous touchons au *rétablissement de toutes choses* par celui d'Israël dans la foi et l'héritage de ses pères, et que ce double rétablissement, si heureux pour toute la terre, à l'exception de la gentilité apostate, doit être précédé par des miracles qui n'aient pas encore été vus, et qui seront l'ob-

(1) Brochure anonyme, 126 pp. in-12, dans la 2e édit. — Aucun historien du Fareinisme n'en a connu l'auteur.

jet du mépris, de l'incrédulité et de l'opposition de ceux qui doivent accomplir les prophéties, en refusant de croire à leur accomplissement. » Les prodiges de Fareins déconcertent la science et forcent les incrédules à tourner leurs regards vers un agent surnaturel : seul un examen juridique, fait à la lumière de l'Ecriture et de la doctrine de l'Eglise, aurait pu détruire l'opiniâtre contradiction que les hommes opposent aux œuvres de Dieu.

Jolyclerc répondit par une *Lettre à MM. Bonjour, ainsi qu'à leurs apologistes et aux auteurs des lettres et écrits publiés pour leur défense.* Avec vivacité, le vicaire général enquêteur rejette l'accusation de n'avoir pas éclairci les faits et d'avoir induit l'autorité épiscopale à violer les lois de l'Eglise. Les prétendus miracles de Fareins, d'après lui, sont dus à la fourberie ou au délire, et les *secouristes*, avec leurs *prophétesses* et leurs *miraculées*, sont « un fléau pour la religion, des perturbateurs dans le sein de l'Etat, des énergumènes, des imposteurs, et des impies ».

Déjà les curés composant la congrégation de Montmerle, en Dombes, avaient dénoncé à l'autorité épiscopale (5 mai 1788) la *Lettre d'un curé* comme « renfermant un système monstrueux, blasphématoire, impie, qualifiant d'œuvre de Dieu un système frappé des anathèmes de l'Eglise, et qui ne doit la frêle existence dont il jouit depuis cinquante ans qu'à l'obscurité de ses sectaires ».

Peu après, *le Mystère d'iniquité dévoilé* ramenait l'*Œuvre* à l'abominable doctrine des *augustinistes*, qui ont blasphémé contre l'Eglise et ses dogmes, ont nié l'infaillibilité de sa doctrine, et ont autorisé les abominations les plus immorales : « L'*Œuvre*, disait l'auteur de cette brochure anonyme, substitue au Dieu véritable un Dieu nouveau, un Dieu qui aime l'iniquité et qui l'ordonne. » Dans les séminaires de Paris, dans les couvents, et jusque dans la province, on répandit cette brochure. Desfours la combattit, sous le voile de l'anonyme (1) et répudia toute solidarité avec les faux convulsionnaires. Il disait : « L'œuvre à laquelle nous faisons profession d'être attachés déclarant une guerre si ouverte aux abomina-

(1) *Protestation contre les calomnies de l'auteur du Mystère d'iniquité dévoilé.* 1788, 60 pp. in-12, s. l.

tions des Augustinistes, il est visible que tous les raisonnements déclamatoires du nouveau libelle tombent d'eux-mêmes, et sont entièrement impuissants contre elle et contre ses légitimes partisans. »

Les Convulsionnaires étaient plus maltraités dans une autre brochure anonyme, *Notion de l'Œuvre des convulsions et des secours, surtout par rapport à ce qu'elle est dans nos provinces du Lyonnais, Forez, Mâconnais,* etc. (1). L'auteur reconnaît que les Augustinistes sont séparés des autres convulsionnaires par une espèce d'excommunication ; mais il attribue à l'*Œuvre* de grossières impiétés, comme l'opinion qu'il faut rebaptiser ceux qui ont déjà reçu le baptême dans l'Eglise romaine. Il exerce sa verve contre les grands personnages de la secte, le P. Pinel, les sœurs Brigitte et Angélique. Enfin il rejette sur les fureurs invétérées du jansénisme la naissance de l'*Œuvre* et les excès du *secourisme :* il applaudit à la condamnation que l'Eglise en a faite et au soin que prend la justice séculière de dissiper cette monstrueuse erreur.

Desfours répondit encore (2) ; sa discussion forte et serrée restitue à l'*Œuvre* son véritable caractère. Elle n'a pas, dit-il, la prétention de concentrer l'Eglise en elle ; au contraire, elle croirait se perdre, si elle s'en séparait, ou refusait d'ajouter foi à sa doctrine. Mais elle sait que Jésus-Christ est aussi l'auteur des annonces de l'effroyable séduction qui doit s'opérer dans les derniers temps : « Nous avouons le scandale de l'arianisme, disait Bossuet dans sa *Seconde Instruction sur les promesses ;* et nous en attendons de plus grands encore en ce dernier temps où nous savons que les élus mêmes s'il est possibles seront déçus. » Les vrais disciples de l'*Œuvre* ont toujours reconnu la nécessité de juger les annonces de ses prophètes par l'Ecriture, la tradition, la doctrine constante de l'Eglise ; les miracles qui s'accomplissent par elle et pour elle, contraires, il est vrai, à la Bulle *Unigenitus*, ne contredisent pas pourtant la foi catholique.

§

Entre temps, François Bonjour s'évadait, un soir, pendant

(1) L'auteur, le P. Crespe, était un Dominicain (304 pp. in-12).
(2) Voir la suite de sa *Protestation* précédente, pp. 61-142.

le souper des religieux, il sautait par-dessus la muraille du cloître, et prenait le chemin de Paris.

Là, il se lia avec des personnes attachées à la fausse œuvre des *Possibilistes*. Ceux-ci, disciples du frère Augustin, qui s'était fait passer pour le Saint-Esprit, prétendaient que tout nous est possible et permis, c'est-à-dire que nous pouvons et devons tout faire, même les choses les plus contraires à la loi de Dieu, dès que l'*Œuvre* les ordonne. Dieu, disaient ces sectaires, est le maître de nous affranchir de l'observation de ses commandements, et nous sommes toujours obligés de lui obéir quand il nous manifeste sa volonté par l'organe d'un instrument de l'*Œuvre*. D'après ces belles théories, frère Augustin avait tout divinisé dans les états surnaturels des convulsionnaires, et jusqu'aux plus grands crimes, sous prétexte qu'ils sont une figure des maux spirituels de l'Eglise. Ses disciples pensaient, avec lui, que la loi n'a pas été faite pour le juste, mais pour le pécheur, et que tous les points de la loi qui pourraient gêner cessent d'être des obligations pour ceux qui ont le bonheur d'être initiés à ces doctrines complaisantes. Ainsi que nous l'avons vu, la véritable *Œuvre* s'était séparée avec éclat de ces faux prophètes, qui pratiquaient, d'après une annonce de la sœur Brigitte, « le renversement de la loi de Dieu, le violement de tous ses préceptes, le brisement de la règle d'or ».

François Bonjour adopta le système des *Possibilistes*. Les Convulsionnaires de Lyon, qui vinrent le voir à Paris, ne se doutèrent pas d'abord du changement. Ils apprirent avec édification que l'héroïne du couteau, Marguerite Bernard, obéissant à l'impulsion divine, avait rejoint Bonjour à Paris, et qu'elle s'y était soumise à des pénitences extraordinaires : elle se fit, au côté gauche, une plaie de la longueur d'un doigt et creusée jusqu'aux os ; elle but, pendant toute l'octave du Saint-Sacrement, à jeun, un grand verre d'urine mêlée avec une poignée de suie de cheminée ; elle mangea, pendant neuf jours, à son repas de midi, des excréments humains avec son pain ; elle se fit percer les deux pieds et le bras droit ; elle but, neuf jours durant, tous les matins, du fiel, et se fit percer tous les jours la langue plusieurs fois ; enfin, au mois de janvier 1789, par un froid rigoureux, elle partit, pieds nus, avec cinq clous dans chaque talon, pour faire le voyage de Paris à Port-Royal.

Cette dernière épreuve la tua ; et plus tard, devant les tribunaux, son directeur soutint qu'il se contentait « de la laisser agir et suivre son inclination et sa piété ».

Cependant les décrets de l'Assemblée constituante encouragèrent Bonjour à quitter sa retraite. Il revint secrètement s'établir à Lyon ; de là, il s'en allait visiter ses paroissiens, à Fareins, où son frère Claude l'avait précédé.

Les Fareinistes accepièrent avec empressement le *possibilisme;* on vit ces austères chrétiens proclamer d'un air de triomphe : « Autrefois nous jeûnions, autrefois nous gardions l'abstinence aux jours marqués ; autrefois, nous récitions l'office divin, et nous faisions fréquemment des lectures de piété ; mais aujourd'hui nous avons renoncé à tout cela. » Ils s'abstenaient même de faire baptiser leurs enfants.

Bonjour aîné pleura d'abord sur les écarts de son frère ; mais séduit à son tour par de faux instruments qui relevaient de la manière la plus exagérée le mérite de son frère, jusqu'à faire croire que le règne de Jésus-Christ était déjà commencé en sa personne, il approuva ce qui l'avait révolté, et ne le considéra plus que comme une créature privilégiée, qui se conduisait ainsi par des voies surnaturelles et divines. Fialin, curé de Marcilly-en-Forez, Souchon et un Oratorien, Michon aîné, se convertirent aussi au possibilisme.

Grisé par son succès, Bonjour, le 27 septembre, entre dans l'église de Fareins, suivi de ses partisans; il monte en chaire, raconte ses dangers et ses souffrances. Sous le coup de l'émotion, ses auditeurs veulent l'installer à la cure. Mais la maréchaussée de Trévoux arrive ; elle serait impuissante contre le déchaînement de la foule si François Bonjour n'invitait ses amis à se retirer.

Le 27 septembre, cinquante-sept habitants de Fareins, déclarant « qu'ils forment évidemment la grande majorité des habitants et propriétaires de la paroisse de Fareins, puisque la quotité de leurs impositions aux vingtièmes monte, calculé, à la somme de 1350 livres, et que celle de toute la paroisse n'excède pas celle de 1462 livres », sollicitèrent la punition et l'éloignement des Bonjour. Le 30 octobre, le procureur du roi, Dulac, prenait l'initiative de poursuivre François Bonjour.

L'information, retardée par le bouleversement judiciaire

qu'opérait la Constituante, ne commença que le 19 avril 1790. Mais les perquisitions restaient infructueuses.

Bonjour cadet, bien caché, exerçait clandestinement ses fonctions ; son frère, qui n'était pas décrété de prise de corps, osa dire la messe dans l'église paroissiale. Le 6 juin, deux agents de la maréchaussée, les gardes nationales de Messimy et de Trévoux durent intervenir : trois femmes et un homme sont arrêtés. Bonjour aîné se jette dans la mêlée : « Laissez mes pauvres brebis, s'écrie-t-il ; s'il vous faut une victime, la voici pour tous ; sacrifiez-moi et épargnez-les. » Il est emmené à Trévoux.

Le 13 juin, Bonjour cadet fut trouvé dans *un garde-robe* que l'on avait forcé.

L'enquête se poursuivit, des témoins furent entendus ; mais un jugement du 24 février 1791 annulait la procédure comme irrégulière. Les Bonjour étaient maintenus en état d'arrestation, « attendu que la plupart des motifs qui avaient déterminé le procureur du roi à demander l'arrestation provisoire des frères Bonjour subsistent toujours, et qu'il y aurait le plus grand danger qu'ils reparussent dans la paroisse de Fareins ».

Les accusés sont de nouveau interrogés ; mais le 10 septembre 1791, le tribunal de district de Lyon, auquel on avait interjeté appel, rendait, au profit de Claude Bonjour, un jugement, par lequel il annulait « comme irrégulier en la forme » tout ce qui avait été fait jusqu'alors, et ordonnait la mise en liberté du prévenu. Deux mois après (19 novembre), un autre jugement tout à fait semblable mettait en liberté François Bonjour.

Le 2 décembre, François Bonjour reparaissait à Fareins ; et, le lendemain, à son instigation, le procureur de la commune requérait la municipalité d'obliger « le sieur Comte à déguerpir dans les 24 heures ». Aussitôt Bonjour prête le serment civique ; mais, le 5 décembre, il quitte brusquement Fareins, emmenant avec lui deux femmes, sa servante Françoise, et une veuve, la Dauphan, ancienne domestique d'une janséniste, M^lle^ de Boën, auprès de qui Bonjour, après son évasion, avait trouvé pendant quelque temps l'hospitalité.

La Dauphan avait cru, par l'organe d'une fausse convulsionnaire, que Dieu voulait se servir d'elle pour enfanter le prophète Elie d'une manière miraculeuse, et que le Saint-

Esprit viendrait s'incarner dans ce prophète pour opérer le salut du peuple juif.

A ces deux femmes, Bonjour avait fait goûter la doctrine du possibilisme, et l'une et l'autre étaient enceintes. Bonjour les emmenait, « pour aller, disait-il, comme Abraham, dans le lieu où il plairait au Seigneur de nous conduire, sans savoir le terme de nos voyages, ni les lieux de notre pèlerinage ».

§

A Lyon, ce fut un beau vacarme; Desfours de Genetière et ses amis eurent horreur de celui auquel ils avaient fait une réputation de sainteté, et qui finissait par la chair après avoir commencé par l'esprit. Désormais la rupture est faite entre le Fareinisme et les convulsionnaires lyonnais.

Le 25 janvier, la servante Françoise, appelée Fanchon dans l'intimité, mettait au monde le précurseur; le 18 août, naissait l'enfant divin, qui ne fut d'abord que le prophète Élie, en attendant qu'il devînt, à sa majorité, le Saint-Esprit ou le Paraclet.

Pour que rien ne manquât à la parodie, des cantiques célébrèrent cette naissance miraculeuse :

Dans l'œuvre que je chante,
S'est fait l'enfantement,
Par une humble servante,
De ce poupon charmant.
Aux cœurs droits il découvre,
Par mille traits divins,
Qu'un vase d'amour s'ouvre
Par lui pour les humains.

Cependant les rangs des Bonjouristes s'étaient grossis de tous ceux qui, par passion, ou peut-être de bonne foi, croyaient que l'Église de France succomberait sous les coups de ses ennemis, et qu'il fallait détruire l'ancien monde pour préparer l'avènement de cette ère de paix, de bonheur et d'amour universel, prédite par Bonjour : « Vois-tu le grand nombre qui le suit, disait Jésus-Christ à une prophétesse de Lyon, sœur Marie? Quel malheur pour ceux qui croient que cet homme est le fils de Dieu, assis sur le trône! » Mais la voix de Marie se perdait dans le désert, et les énergumènes du possibilisme clamaient contre les prêtres insermentés :

Ah! s'ils cherchaient de Dieu la gloire,
Et de leurs Frères le salut,
Au lieu de prêcher le grimoire
D'un culte vide de vertu,
Et de faire adorer un homme,
Le despote de tout esprit,
Ils laisseraient le Pape à Rome,
Pour nous fixer à Jésus-Christ.

Rien que la destruction de tout le passé religieux et social pouvait satisfaire ces mystiques féroces, applaudissant à tous les crimes révolutionnaires, et en chantant sur le ton du P. Duchêne :

La garce de gentilité
Ne connaît plus la vérité.
Elle ne vit que d'impureté.
La maudite bougresse
Va sentir l'inutilité
De sa fausse sagesse.

Les églises se fermaient, les prêtres étaient guillotinés, toutes ces prescriptions réjouissaient les Bonjouristes. Leurs documents parlent avec une candeur révoltante de la tuerie des Carmes : « Le nouveau-né (fils de Dauphan) se mit à crier le 26 août, il continua jour et nuit jusqu'au 2 septembre au soir où on commença le massacre des prêtres. Il passa ensuite une nuit tranquille et dormit beaucoup. Ses cris, dit sa mère, avaient pour objet de demander à Dieu d'exercer sa justice à commencer par le sanctuaire. La prière de l'enfant étant exaucée, il cessa de crier (1). »

Cette haine sauvage vouée à Rome et à l'Église insermentée s'accommodait avec un souci bien entendu des intérêts pratiques : les chefs de la secte exploitaient à merveille la bêtise des adeptes, les dons affluaient, et la colonie bonjouriste de Paris fut bientôt nombreuse et riche.

Le Consulat rouvrit les églises. Le maire bonjouriste de Parcins donna sa démission, ne voulant « d'aucune manière, disait-il, contribuer au rétablissement de la religion catholique ». Plus du tiers des habitants adhéraient à la secte ; ils se réunis-

(1) Lorsque la persécution se ralentissait, Bonjour était désappointé ; il écrivait, le 13 prairial an III (1er juin 1795) : « Vous devez savoir, en ce moment, que, déjà, on accorde des églises à toutes les communes, et que les ci-devant prêtres pourront y exercer leur métier pourvu qu'ils promettent fidélité à la République, et ils attaqueront et poursuivront tout ce qui ne pensera pas comme eux. »

saient la nuit, au hameau du Peyra, et l'un d'eux chantait les cantiques. Les frères Bonjour venaient, de temps à autre, stimuler le zèle des fidèles, et des messagers portaient à Paris l'argent des quêtes et des dons, rapportant en échange des lettres, des cantiques, des reliques du petit prophète.

Le gouvernement voulut avoir des renseignements sur les Fareinistes; le préfet de l'Ain, dans un rapport du 7 fructidor an XI (25 août 1803), s'exprimait ainsi : « Parmi les principes de la société, il en est un qui pourrait devenir dangereux : c'est une subordination absolue aux ordres du Recteur de l'Œuvre de Dieu. Ce Recteur est François Bonjour. Ce n'est pas Dieu, disaient les Fareinistes en parlant de lui, dans un temps où ils avaient moins de circonspection qu'aujourd'hui; mais c'est tout comme : *s'il m'ordonnait de vous tuer, je le ferais.*

« J'ai parlé de l'enfant du curé Bonjour, du prophète, il a maintenant 12 à 13 ans ; quand il en aura 14 il doit commencer la grande Œuvre ; c'est par lui que la religion catholique sera détruite; *c'est lui qui tuera la bête.* Qu'est-ce que la bête? Je l'ignore, mais je sais qu'avec des têtes aussi exaltées la bête serait tout ce que voudrait un adroit fripon. »

Le 23 fructidor (10 septembre), le grand-Juge transmit le rapport au préfet de police, et le chargea d'enquêter sur ces sectaires à Paris et à Corbeil, pendant que le préfet de l'Ain s'entendait avec ceux du Rhône et de la Loire.

En l'an VII, les recherches n'aboutirent pas; mais le 5 pluviose an XIII (25 janvier 1805), la police arrêtait Bonjour et quinze de ses associés, hommes et femmes, dans une réunion clandestine tenue au faubourg Saint-Marceau. On y trouva, outre quelques objets relatifs au culte, trois fusils, un baril de poudre et une somme de près de 10.000 francs (1).

Après les interrogatoires, le ministre donna l'ordre de mettre en liberté huit des prévenus, « des dupes, qu'on ne peut accuser que d'imbécillité et de sottise, ou des enfants, étrangers, à raison de leur âge, aux projets de leurs parents », de renvoyer en surveillance dans le département de l'Ain la concubine de François Bonjour, Françoise Monnier, la femme Gavet, sœur du curé, et ses trois filles ; de placer le jeune Elie Daniel dans un hospice, où son intelligence trouverait un

(1) Voir E. d'Hauterive, *la Police secrète du Premier Empire* (1804-1805).

meilleur emploi qu'à tenir le rôle de nouveau Messie ; enfin de garder les frères Bonjour en détention jusqu'à nouvel ordre, et de retenir en dépôt les sommes saisies.

Quelque temps après, les Bonjour demandèrent leur liberté et la permission de se retirer avec leurs femmes, leurs enfants, au nombre de six, et leur domestique en Suisse, où ils comptaient trouver, près de leurs parents, des moyens d'existence. Le 2 prairial (22 mai 1805), le ministre donnait son approbation et la colonie farciniste alla s'établir à Ouchy, près de Lausanne.

En attendant l'époque fixée pour l'accomplissement de la mission d'Elie, les chefs de la secte entretenaient parmi les fidèles le culte de l'enfant prédestiné. Pendant le règne de Napoléon, il leur eût été dangereux de se livrer publiquement à des actes de prosélytisme, ou même au simple exercice de leur religion. Les plus fervents vivaient dans l'espérance : « Ayons confiance, écrivait l'un d'eux, le 10 juillet 1806, et notre état ne tardera pas de changer. Le renouvellement qui est promis est à la porte ; tout nous l'annonce, et il y a longtemps que celui qui nous l'annonce travaille à nous le procurer. Levons donc la tête, puisque notre rédemption approche. » Et parlant de l'enfant prédestiné, l'auteur de cette lettre ajoutait : « Il a eu le sort qu'il a fait prédire par ses trompettes et qu'il a prédit lui-même. Semblable au premier homme-Dieu, son peuple l'a insulté, calomnié, maltraité, emprisonné et exilé du royaume... Il sera Dieu et il sera l'homme de péché, le chef de l'iniquité. Il atteindra donc les deux extrêmes. Chargé de tous les péchés des deux peuples, tout sera aboli dans son sang. Ce sera la seconde victime de propitiation, puisque nous avons rendu la première inutile (1). »

Les Farcinistes continuaient à vivre, l'âme sereine, au sein des turpitudes. L'un d'eux, ancien prêtre, s'était marié, par ordre de Dieu, et il disait : « Le consentement mutuel et l'acte civil, voilà ce qui fait le mariage ; le sacrement est venu pardessus, mais cela ne fait rien au mariage. » D'autres étaient impuissants à prier ; mais ne leur suffisait-il pas d'en gémir et un soupir de leur part ne valait-il pas les plus longues prières ? Un de leurs grands *instruments* offrait les défauts les plus révoltants, et par sa conduite provoquait l'horreur de la petite

(1) Lettre inédite de l'ancien oratorien Michon aîné.

société possibiliste de Paris : « Elle est faite, nous dit-on, pour aveugler et pour dégoûter de l'œuvre; cependant, malheur à qui s'aviserait de la juger et de la condamner ! » L'œuvre, en effet, devait retracer tous les crimes de la gentilité, avant de produire les fruits exquis de l'amour. Un théologien, exposant cet Evangile nouveau, concluait que « Dieu ne veut plus de directeurs ni de dirigés, qu'il veut qu'on mette les hommes de côté et qu'on ne s'adresse plus qu'à lui seul dans le fond de son cœur ».

En 1811, François Bonjour, pour faire prendre patience aux plus pressés, envoya son fils à Paris, devançant ainsi l'époque de sa grande mission, pour *réveiller* les purs de leur *engourdissement*.

Le père rêvait pour son fils la plus belle destinée; *il se revêtira du caractère terrible du lion, et il portera à droite et à gauche le ravage et la mort;* le Paraclet, moins ambitieux, se maria (1812). Les dévots ne furent pas ébranlés dans leur foi, et ils chantèrent :

Fêtons donc ce jour heureux,
C'est le plus beau de ma vie ;
De l'amitié qui nous lie,
Il resserre encor les nœuds ;
De la plus vive allégresse,
Que tout respire l'ivresse,
Mettons la cave en détresse,
Vidons-la plus qu'à moitié ;
Que chaque tasse soit pleine
Et buvons, tout d'une haleine,
A l'amour, à l'amitié !

En 1813, Elie fut majeur, et sa métamorphose en Saint-Esprit — si elle se fit ! — ne renouvela pas la face du monde. Les simples continuèrent à croire, et Jarrin nous peint cette famille, qui, vers 1815, « gardait dans le grand coffre de chêne, avec les papiers précieux, le boursicot, les vêtements de fête, un petit paquet mystérieux, plus prisé encore, car sous trois ou quatre enveloppes de lin et de soie, il conservait quelques minces parcelles d'un pain servi à la table du jeune dieu d'Ouchy, et tombées de ses mains sacrées. » D'autres affermaient leurs biens, et s'en allaient à Ouchy « adorer le Paraclet ».

En 1818, la colonie fareiniste revint à Paris. Claude Bon-

jour était mort ; François mourut à Paris, à une date inconnue, laissant au Paraclet sept frères ou sœurs. Elie se mit dans le commerce des laines, en attendant de fonder à Ribemont, près de Saint-Quentin, une manufacture de tissus. Il mourut, le 4 septembre 1866, père de onze enfants, dont les trois aînés ont continué sa maison de commerce.

§

La secte, aujourd'hui, compte à peu près 200 adhérents, presque tous à Fareins, surtout aux hameaux du Peyra, de Bicheron, de Guillermin ; quelques-uns à Ribemont, à Paris, et à Nantes, où l'ancien curé de Marcilly, Fialin, s'était retiré sous l'Empire.

Les Jansénistes de Lyon n'ont pas cessé de jeter l'anathème à la doctrine de Bonjour. Sœur Marie, dans une de ses visions, a entendu le démon qui disait à l'*idole* : « Un peu de patience et vous allez arriver au but. N'avez-vous pas vu avec quelle promptitude nous avons chassé de leurs sièges ces vieux pasteurs aussi anciens que Pierre, ces prédicateurs aussi zelés que Paul, ces docteurs aussi savants et aussi fermes qu'Athanase, Ambroise, Augustin? Tout cela a disparu. Ne voyez-vous pas leur chef visible (*le pape*) sous la férule, la verge et l'anathème ? Que craignez-vous de leur chef invisible? Vous l'égalerez en puissance, puisque votre Empire égalera le sien, et dans peu le surpassera. » Quand cette prophetie se réalisera, les temps de l'Apocalypse seront proches, et le faux prophète qui doit préparer les voies à l'Antechrist sortira de la fausse œuvre des Bonjour. Jusque-là le Farcinisme sera comme *en sommeil*.

D'ailleurs, à l'heure présente, les Bonjour et Elie lui-même paraissent oubliés, et les illuminés de Fareins ont rapproché leurs croyances de celles des Jansénistes de Lyon. Ils ne fréquentent pas l'Eglise, repoussent le dogme de l'infaillibilité, n'ont d'autre sacrement que le baptême et pratiquent une forte et sévère moralité.

C. LATREILLE.

M. STUART MERRILL

STUART MERRILL

Hors de l'ombre, vers la lumière.
S. M.

Le premier volume de M. Stuart Merrill, *les Gammes*, parut en 1887; le poète, alors éloigné de France, faisait ses études de droit dans une Université américaine; mais sa pensée était ailleurs et il n'était pas autrement séparé de ses amis absents ni des lettres françaises, auxquelles déjà il s'était donné tout entier. Après vingt-deux ans, pour mieux comprendre l'œuvre ultérieure, il n'est point mauvais de remémorer quel était à cette date l'apport des contemporains immédiats : M. René Ghil venait de donner *Légende d'âmes et de sang* et la première version du *Traité du Verbe;* Ephraïm Mikhael avait recueilli dans *l'Automne* quelques poèmes d'une irréprochable perfection; M. Emile Verhaeren, dans *les Soirs*, s'essayait à une manière toute différente des *Flamandes* et des *Moines;* M. Henri de Régnier, dans *Sites*, était sensiblement plus maître de son art que dans *lendemains* et dans *Apaisement; Cueille d'avril*, *les Cygnes* et *Ancœus* attestaient déjà que M. Francis Vielé-Griffin aurait dans le chœur harmonieux une voix distincte de toutes: *les Palais nomades* de M. Gustave Kahn, *les Syrtes* et *les Cantilènes* de M. Jean Moréas, qui étaient plus et mieux que des essais, donnaient à leurs auteurs une précoce autorité, et sur tous ou sur presque tous prédominaient une très vive admiration pour Paul Verlaine et le charme impérieux, que la mort n'a pas aboli, de Stéphane Mallarmé, révélateur de leur propre pensée à beaucoup de ceux qui l'écoutèrent, et qui à chacun laissait la liberté de suivre son génie particulier, mais de le suivre avec plus de fidélité qu'il ne l'eût fait sans cette sorte de révélation préalable.

Bien que chez M. Stuart Merrill la culture française l'ait emporté dès l'adolescence sur la culture anglo-saxonne, il n'était pas resté insensible aux influences des Américains et

des Anglais qui exercèrent alors sur certains poètes un si fort attrait. Mais il avait la bonne fortune d'une intelligence parfaite de la langue et, sans intermédiaire, Emerson et Edgar Poe, Walt Whitman et Swinburne, et plus encore Tennyson, Rossetti, les deux Browning et William Morris agirent sur lui de toute la puissance de leur génie. Autant qu'aux premiers symbolistes, il doit aux théoriciens, aux poètes et aux peintres préraphaëlistes le décor de ses poèmes, et si l'impressionnisme fut très apparenté à l'école naturaliste, de Zola à Huysmans, Burne-Jones et quelques autres ne sont pas étrangers aux images que se firent du monde extérieur les poètes d'il y a vingt ans et parmi eux M. Stuart Merrill. Le mot même d'influence est exagéré, il y eut plutôt coïncidence de pensée et de désir, à peu près vers le même moment, entre des esprits très divers. La plupart, sans renoncer dès l'abord à la technique traditionnelle, cherchaient et voulaient un art plus secret et plus intime que ne l'avait été celui des Parnassiens, et par des modes très divers, ils voulaient plus ou moins dire ou suggérer ce qui n'avait pas été dit et ce qu'une expression trop directe aurait banalement spolié de tout son mystère. Quoique rien n'en transparût violemment et qu'ils se gardassent de toute prédication versifiée et de tout didactisme, ils s'intéressaient plus vivement que leurs prédécesseurs aux circonstances de la vie des peuples, et M. Stuart Merrill ne fut pas le seul qui se soit préoccupé, parfois avec passion, de ce qui advenait autour de lui; en quoi encore il montrait une profonde affinité avec des hommes comme William Morris.

Presque un quart de siècle écoulé, il n'a rien abdiqué des rêves et des instincts primitifs de son adolescence; les jours ont pesé sur lui, apportant leur fardeau de douleurs, de colères et leurs rares offrandes de joie, et comme au temps des *Gammes*, bien qu'il ne soit pas assuré sans doute de ne point poursuivre peut-être un vain fantôme, il n'a rien rejeté de ses somptueuses richesses rythmiques et verbales, et il en use seulement avec un art plus savant et plus discret. Sauf une passagère propension à l'hermétisme, qui lui faisait aimer les chiffres fatidiques de sept et de neuf, et composer dans *les Fastes* quelques vers ésotériques, il est, dès le début, ce qu'il fut ensuite; des exercices poétiques d'autrefois, il a gardé une entière

maîtrise qui efface maintenant dans son œuvre mieux achevée tout vestige d'artifice. Jadis, il observa, avec une rigoureuse attention, quelques-uns des principes de l'instrumentation verbale, telle que M. René Ghil essaya de l'établir et le jeu des assonnances et des allitérations se déployait avec une juvénile allégresse dans des vers comme

Et le rire, et le rire, et le rire des brises
(*les Gammes*),

tout entier construit sur la répétition des *r* et des *i*. Avec le temps, il n'a pas tardé à renoncer à ces gammes, qui étaient nécessaires pour assouplir sa voix à toutes les modulations; mais ce qui autrefois apparaissait avec une ingénuité de technique trop évidente est devenu maintenant chez lui une habitude si bien acquise qu'il ne demeure plus aucun signe d'effort et de recherche, et que les plus subtiles harmonies se dissimulent sous l'apparence de la plus noble simplicité :

Je voudrais, pour bercer mon ennui,
Des mots qui n'eussent pas plus de suite
Que le bruit de la brise la nuit
Ou de l'eau dont écume la fuite.
(*Une Voix dans la Foule.*)

Sans doute, si l'on essaie de découvrir pourquoi ces vers s'insinuent si doucement dans l'oreille charmée, on en trouvera la raison dans la correspondance des diphtongues et des voyelles répétées; mais l'attention n'a pas été violemment surprise, comme dans l'alexandrin cité tout à l'heure, et il vaut mieux ne découvrir qu'après coup les causes cachées de son plaisir.

Jamais d'ailleurs M. Stuart Merrill ne s'en remit au hasard et aux caprices de l'inspiration pour le choix de ses rythmes, même quand il semblait le moins occupé de soucis techniques; pas entièrement satisfait par le « vieil alexandrin » et par les octosyllabes ordinaires, il voulut de bonne heure tenter de substituer au vers syllabique un vers marqué par le nombre des temps forts et ses vers de ce genre sont ce qui a été écrit en français, selon cette norme, de plus sonore et de plus organique. Dès *le Jeu des épées*, des pièces comme *le Retour des Vieillards* indiquaient une pleine possession de l'instrument nouveau :

Nous revenons par hordes des défaites et des conquêtes
Et des mers qu'écumèrent les proues de nos vaisseaux,
Nous les vieillards aux yeux éteints, aux discours sots
Qui surgissons, la barbe épaisse de sang, à vos fêtes.
(*Le Jeu des Epées.*)

La plus grande partie des *Quatre Saisons* a été composée suivant ces rythmes. Dans *Une voix dans la Foule*, pour se délivrer sans doute plus complètement de tout souci de recherche rythmique, le poète n'emploie que les rythmes les plus usités. Tout au plus reprend-il volontiers un procédé qui lui fut dès l'abord familier et que Leconte de Lisle ne dédaignait pas (Cf. *les Roses d'Ispahan*, dans *les Poèmes tragiques*), la répétition des mêmes mots à la rime, ainsi que dans cette romance :

Pourquoi donc tes baisers rouges parmi les roses,
Ta voix m'ensorcelant de paroles d'amour,
Ton rire qui raillait mes alarmes moroses
Et tout ce grand bonheur qui ne dura qu'un jour,

Qui ne dura qu'une heure en le jardin des roses
Où je crus, comme un dieu, me consommer d'amour
Sans avoir pris souci des automnes moroses
Qui furent la rançon de cet unique jour ?

Ah ! pourquoi, maintenant que sont mortes les roses
Et que le souvenir même de mon amour
Est plus mort que les fleurs et les heures moroses,
Pourquoi ce grand bonheur qui ne dure qu'un jour ?
(*Une voix dans la foule.*)

Ou bien le même mot obsesseur reviendra dans chaque strophe et quels que soient ceux qui l'accompagneront, c'est lui qui leur donnera leur ton et en modifiera souverainement la couleur et la nuance : dans *les Quatre Saisons*, la pièce *A une prostituée*, où sont répétées les syllabes directrices « pauvre femme sanglante », dans *Une voix dans la Foule*, le poème *De la Cendre*, où, selon les strophes, « cendre » se montre à la rime ou se cache dans la trame du vers sont des exemples accomplis de ce que peut obtenir avec des moyens très simples un poète qui sait son métier ; la nécessité est essentielle, sinon suffisante, et c'est pourquoi il fallait bien ne pas passer sous silence l'appareil technique de l'œuvre.

Avant de pénétrer plus loin dans ce pèlerinage du dehors vers les profondeurs plus secrètes, il faut bien encore s'attar-

der au décor, au vocabulaire, aux modes d'expression préférés. Comme Ephraïm Mikhaël, qui revêtait de voiles brochés d'or et de pourpre la dolente figure d'une irrémédiable mélancolie, M. Stuart Merrill ne conçoit pas que même la plus poignante douleur soit représentée autrement que sous le couvert de la beauté : il faut qu'elle soit pour les hommes à qui elle est plus ou moins directement avouée un motif de joie esthétique, et la seule raison d'être de l'art, c'est de créer de la joie ; aussi les étoffes, les gemmes et les fleurs dissimuleront les saignantes blessures des victimes et c'est en grand arroi que chevaucheront les princesses de légendes et les rois crucifiés sous leurs couronnes ; le motif de la couronne qui figura dans *les Fastes* et dans *les Petits Poèmes d'automne* n'est pas oublié dans *Une voix dans la Foule;* le voici à la suprême strophe des *Paroles du roi inconnu :*

Je crois voir resplendir au fond des nécropoles
Mon diadème d'or qui, dans les temps futurs,
Ceindra quelque héros qui, pur parmi les purs,
Aura compris le sens sacré de mes paroles.
(*Une Voix dans la Foule.*)

Ce n'est pas par héritage romantique que M. Stuart Merrill aime à transposer dans des personnages d'allégorie les formes personnelles de ses sentiments et de ses pensées ; c'est parce qu'il lui est possible d'en mieux ordonner les gestes en les situant dans une composition bien étudiée ; il peut advenir que la pensée elle-même soit assez vague et fuyante ; mais il est nécessaire qu'elle ne semble point telle et la clarté de l'expression ne rendra souvent que plus énigmatique le sens réel du poème. Ici plus qu'en aucun autre des recueils antérieurs éclate cette volonté de la symétrie et de l'arrangement sévère ; les mots et les phrases s'équilibrent et se répondent selon une règle presque inflexible :

C'était un Roi au manteau d'or
Qui s'en venait du fond du soir,
Derrière lui pleurait la Mort
Et devant lui chantait l'Espoir.

Sur ses cheveux neigeait l'hiver
Et dans ses yeux brûlait l'été,
Son diadème était de fer
Son sceptre était de bois sculpté.
(*Une Voix dans la Foule.*

Mais qui verrait là une froide concordance d'antithèses bien appareillées se tromperait étrangement; ce n'est qu'un signe de plus de ce désir manifeste de créer en tout de l'ordre, de la lumière et de la joie, et tout l'extérieur de cet art savant et volontaire n'est que le symbole matériel de ce perpétuel effort.

Si l'on rentre maintenant dans le palais flamboyant et que l'on fouille au fond des salles, sous le manteau royal, en quelque coin d'ombre profonde surgira le fantôme douloureux d'un homme semblable aux hommes, en proie à l'amour au doute et qui serait enclin, ainsi que tous, à la haine, s'il n'en avait mesuré la cruelle sottise; mais sa voix dans la foule sera, bien qu'il soit lui-même torturé par les affres de la passion et de la désespérance, une voix de bonté et de consolation. Parce que le don singulier du verbe lui a été accordé, il ne peut se soustraire à son destin; il ne peut arracher de son front la lourde couronne qui lui fut imposée; et quand il s'évadera vers la lumière il délivrera avec lui les frères inconnus qui l'auront écouté et compris. Il y eut cependant des heures d'entière détresse, de solitude et d'abandon où il semblait que tout allait s'abîmer dans quelque gouffre d'irrévocable tristesse; la voix alors disait sa plainte dans la maison délaissée, envahie par le silence et la ténèbre; elle disait sa plainte sans amertume et ne se laissait pas aller aux clameurs de la colère :

Femme, ne reviens pas épandre
Ta chevelure sur mon seuil,
Ni lancer au ciel de la cendre
En murmurant des chants de deuil.

Ta voix, je l'ai bien oubliée
Comme la couleur de tes yeux.
Après t'avoir tant suppliée,
Je t'abandonne au soin des dieux.

. . . . . .

Je sentirai sur moi descendre
L'ombre où nulle étoile ne luit
Sans crainte, ni désir d'entendre,
O toi, ton appel dans la nuit,

Car je sais que veille à ma porte
L'ange qui n'aime et qui ne hait,
Celui dont la mémoire est morte
Et qui, les yeux vides, se tait.

(*Une Voix dans la Foule.*)

En peu de poèmes fut exprimée une plus poignante et plus

humaine douleur ; mais l'heure de l'abandon de soi et du renoncement total a été brève ; car pour qui a charge, selon ses forces, de la délivrance universelle par la suprême magie de la parole, ce n'est point ce seul qu'il s'agit, même aux heures de la plus âpre souffrance ; il faut sortir de la maison mauvaise, une fois encore ouvrir les portes, reprendre sa marche

Vers la bataille coutumière,
Sans peur et levant haut les mains
Hors de l'ombre, vers la lumière.
(*Une Voix dans la Foule.*)

Depuis que sur la route s'est rencontrée, comme au seuil de la *Vita Nuova*, une figure de beauté et de bonté sereine, l'Amour pacifié va chercher

Ceux qui pleurent aux carrefours
Et leur prenant la main les mène
Au seuil béni de la maison
D'où volent conjurant la haine
L'hymne de joie et d'oraison.
(*Une Voix dans la Foule.*)

On remarquera que les mots empruntés au vocabulaire religieux ne sont pas évités par M. Stuart Merrill ; il ne redoute pas d'opposer, comme l'eût fait la prudence au crépuscule de la poésie latine, le Bien au Mal ; dans *les Quatre saisons* surtout des vers nombreux ressemblent à ceux-ci :

Comme des âmes butinant le miel béni du Bien
. . . . . .
Pendant qu'il mûrit en sa couve rouge du Mal

et il serait trop long de rechercher dans toute l'œuvre les passages où est employé le mot Dieu ; dans l'optimisme hautain de M. Stuart Merrill, les quatre lettres, de sens multiples et si équivoques, ne signifient rien d'autre que sa foi têtue au bonheur que ne peuvent détruire aucune des catastrophes auxquelles est soumise la vie des hommes ; mais il ne faudrait non plus les interpréter au sens vulgaire que retenir à la lettre l'opposition constante qui est établie, au cours de l'œuvre, entre la campagne et les villes maudites.

A mesure qu'il est devenu plus conscient de sa pensée, M. Stuart Merrill a conçu plus nettement qu'il lui était impossible de se soustraire aux lois de la nature et de vivre à l'écart de l'humanité. Quand il écrivait *les Quatre Saisons*, il avait

déjà résolu de ne point clore les yeux et les oreilles aux spectacles et aux bruits du dehors ; il écoutait venir les Passantes de l'ombre qui l'appelaient par-dessus les murs du jardin fermé et qu'il faudrait suivre vers la ville inconnue de géhenne et de misère :

Nous ne connaîtrons plus que les tristes maisons
Dont le soir les miroirs sont pleins de trahisons
Et les carreaux ternis, tels les yeux d'un malade,
Qui se laisse mourir au sein d'une ballade.

Et tandis qu'étranglée aux mille poings du sort
La ville hurlera, louve ou chienne, à la mort,
Nous rêverons tout bas, saisis d'un peu de crainte,
Et n'osant pour agir délacer notre étreinte,

A ce petit jardin tout parfumé de fleurs
Dont la porte était close aux passantes en pleurs
Jusqu'au soir saint où nous sûmes sans plus de doute
Que l'Esprit du Seigneur avançait sur la route.

Peut-être alors le poète inclina-t-il à quelque tolstoïsme. Certes, dans *le Vrai temple*, la seule chanson qu'il voulut entendre était :

Celle de l'éternité de notre être
Par l'amour qui survit aux dieux.
(*Les Quatre saisons.*)

Mais lorsque les poings frappaient à la porte, il semble bien qu'il attendît au dehors.

..... Celui qui vient vêtu de blanc
Suivi comme un pasteur par l'innombrable cohorte
Des estropiés, des malades, des fous et des enfants
Me sommer de le suivre sur la route sans fin
Vers les villes qu'on ne voit pas encore à l'horizon.
(*Les Poings à la porte.*)

Mais ce n'est plus maintenant le Rédempteur vêtu de blanc qu'il suivra sur les routes. Celui qui l'appelle, c'est le vagabond d'un évangile de pleine liberté humaine, hors des vieilles demeures et des vieilles lois :

O vagabond, j'entends dans ta chanson sonore
L'écroulement des tours des villes de la nuit,
Où l'incendie, ici et là, rougeoie et bruit,
Et l'éclat des clairons rouges de la révolte
Annonçant au soleil la nombreuse récolte
Dont se rassasieront tes pauvres de jadis.

Et j'accueille, parmi les roses et les lys,
Les danses qu'on verra de beaux enfants conduire;
Lorsqu'au fond des maisons l'aurore pourra luire
Sans réveiller au cœur de tous le même mal
Et les bannières d'or de ce grand jour lustral
Où les hommes, sortant des cités sacrilèges,
Dérouleront autour de leurs murs des cortèges
En criant vers la voûte éternelle des cieux
L'orgueil de vivre enfin sans tyrans et sans dieux.
(*Une Voix dans la Foule.*)

Toujours, même le vagabond, destructeur de lois, les êtres et les choses discordantes aspirent à l'ordre non imposé, mais consenti, formés de la foule future des cortèges se déroule-ront, semblables à celui qu'imagina Walter Crane pour une fête de 1er mai. Dans cette foule heureuse, le Poète ne sera plus en effet qu'une voix, mais une voix plus sûre de ses paro-les que ne le sont les autres voix; elle fera naître le rythme et la mesure qui n'existeraient pas sans elle et, chantant en même temps que les siennes les aventures éternelles des hommes chez qui ne seront pas mortes et ne peuvent mourir les anti-ques passions, elle sera la voix de tous; elle l'est déjà quand, sous des figures différentes, des campagnes fleuries aux villes mornes, elle fait vivre et elle ordonne la théorie des rires, des espoirs, des doutes, des angoisses humaines, en un si glo-rieux apparat que les clameurs de détresse se muent en odes triomphales et que la douleur et la souffrance sublimées deviennent, elles aussi, des effigies consolatrices de joie et de beauté.

PIERRE QUILLARD.

POÈMES

SOUS LA LUNE ÉCARLATE

Que cette nuit mon cœur exhume tous ses morts !
Souvenir, fossoyeur endormi, prends ta pioche,
Ouvre-moi mes tombeaux. Vois, je suis assez fort
Pour ne redouter rien quand un spectre m'approche.

Je sais bien : quelques-uns de ces corps sont poussière,
Rien ne peut les soustraire au sourd et dur oubli.
— N'est-ce pas d'hier pourtant qu'ils sont ensevelis? —
Si vite tu reprends tes enfants, vieille terre.

Mais les autres, ceux que mes pleurs ont embaumés,
Ceux dont j'avais rempli le cercueil d'aromates,
Ceux-là qui restent entre tous les plus aimés,
Qu'ils sortent du caveau sous la lune écarlate !

Je veux m'incliner vers ce qui fut leurs visages,
Attacher mon regard aux deux trous de leurs yeux,
Voir leur corruption et leur néant affreux...
Bon complice, assassin nocturne des images,

Fossoyeur Souvenir, prends ta pioche, à l'ouvrage !

★

REFRAINS

Les médecins avaient bien cru pouvoir la sauver,
Mais la jeune fille est morte cette année;

Elle est morte au moment où tous les bois sont en fleurs.
Qui sait s'il n'est pas des branches plus vertes, ailleurs?

Pourtant ceux qu'elle a laissés ont pleuré l'absente :
Quant à moi j'aime mieux pleurer les vivantes.

Celles qui seront des femmes et qui enfanteront
Et qui oublieront si vite oiseaux, fleurs, chansons...

Les médecins avaient bien cru pouvoir la sauver.
Sans doute elle a mieux compris sa vraie destinée :

Elle est morte au moment où tous les bois sont en fleurs,
Elle savait des forêts plus vertes, ailleurs.

*

ÉPITAPHE ET POÈME

Ne vous arrêtez pas, n'honorez point la tombe vide ;
Mon âme sous cette pierre ne se reconnaît pas.
Un miroir s'est brisé, mais la lumière persiste,
Une vague s'est combée, la mer chante toujours.

Je vais dans le cimetière
Par ce jour attiédi d'hiver ;
Le soleil repose sur les tombes.
Et il fait si doux, si doux
Que l'on s'étonne de ne pas voir, passant
Entre les pierres grises et les marbres roux,
Parmi les cyprès et les houx,
De vieilles gens courbées et des convalescents.

Longtemps j'ai cru que la mort existait ;
Je sais bien maintenant qu'il n'est rien de moins vrai :
Viens ici, toi dont l'âme a soif de certitude,
Viens ici avec moi dans ce doux cimetière,
Assieds-toi sur ce banc ; tout est calme, et dans l'air
Un léger vent tiède circule.

Je ne te parlerai point,
Va, je sais que les mots sont vains ;
Mais écoute la rumeur lente,
Le bruissement de ce jardin
Un peu léthargique et lointain
Où tant de voix assoupies chantent.

Ouvre ton cœur, vois comme moi :
Plus loin que la douleur humaine,
De l'autre côté de la joie,
Au-dessus de nos pauvres lois,
Plus certain que toutes nos peines,
Que nos amours et que nos haines
Un bien-être éternel repose ;
Et nous savons toutes ces choses
Quand rien ne nous cache à nous-mêmes.
Ne crains rien ; mets à nu ton cœur.

Le vent qui caresse les tombes
Saura mieux convaincre ce cœur
Que nos logiques infécondes.
Rien n'est plus près, plus près de nous,
Rien n'est plus direct et plus tendre
Que ce lent effleurement doux,
Que ce vent tiède de novembre...

. . . . . .

Par ce soir assombri d'hiver,
Toi, qui vas dans ce cimetière
D'où toute sagesse rayonne,
Ecoute la bonne leçon
De ses marbres, de ses gazons.
Que la paix soit. L'angélus sonne.

DÉFINITION

L'amour, non, ce n'est pas ces femmes possédées
jusqu'au soubresaut, jusqu'à la plainte ;

ce n'est pas ces cris, ce n'est pas ces étreintes,
ni ces ardeurs si vite exténuées,
Ce n'est pas ces mains qu'on baise, ni ces corps qu'on dénude
avec une triste hâte déjà dégue,
ni ces pauvres joies dont on ne se souvient plus
sitôt que quelques jours ont passé, lents, sur elles.
Non. — C'est un battement d'ailes,
un essor du corps et de l'âme vers plus haut,
vers on ne sait quoi de divinement fraternel,
d'absurdement abstrait et de follement charnel,
vers quelque sommet blanc plus vierge que les mots!
C'est la chanson de l'arbre, en juillet, sous l'averse,
c'est un éclair intermittent qui nous traverse
et à qui rien ne correspond hors de nous-mêmes,
sinon que le soleil, plus vivant, nous transperce
et que la nuit est plus étoilée quand on aime.

*

AU LUXEMBOURG

Je me souviens d'une petite fille;
C'était au Luxembourg, un jour de mai.
J'étais assis tout seul, je fumais ma pipe
Et la petite fille me regardait.

Sous le grand marronnier il pleuvait des fleurs roses;
La petite jouait sagement et me regardait.
Elle aurait bien voulu que je lui dise quelque chose,
Elle sentait bien que je n'étais pas heureux.
Mais que pouvait-elle dire, elle, à ce monsieur?

Petite fille aux yeux de noisette, petit cœur tendre,
Vous seule vous avez deviné mon tourment;
Détournez-vous. Comment pourriez-vous le comprendre?
Allez jouer plus loin : votre sexe vous attend.

Ah! personne ne sait guérir ni consoler,
Petite fille, vous le saurez un jour,
Ce jour, si lointain et si proche, où vous viendrez
Rêver aussi votre tristesse au Luxembourg.

★

CHANSON IMPURE

Ton corps, rythmique et sensuel
Comme un violon,
Est plus chaud que le dessous d'une aile
Quand il se vautre tout au long
De mon corps nu qui se rappelle
D'autres nuits et d'autres frissons.

Ces transports, et ces cris farouches
Que ma bouche éteint sur ta bouche,
Et cette gratitude qui tremble
Avant que ma main ne touche
Tes seins élastiques et tes jambes
Je savais tout ça, il me semble.

Mais ton odeur est bien de toi,
C'est elle surtout qui m'enchante;
Le lit n'est pas assez étroit,
Viens, blottis-toi plus près de moi,
Que je te respire, bacchante!

★

ARBRES EN SEPTEMBRE

Amis qu'au front déjà touche l'avide automne,
Arbres, qui jaunissez un peu plus chaque jour,
Confiez-moi quels mots chante au vent monotone
Le frisson éternel de vos feuillages lourds.

Sous le mystère lisse ou rugueux de l'écorce,
Cachez-vous le souci tenace, le tourment ?
L'insensible déclin de votre verte force
S'insinue-t-il au cours de vos troncs triomphants?

Est-il un sens secret aux gestes que vous faites ?
Arbres, vous souvient-il des ombres de la mort ?
Ou, dites, portez vous comme un habit de fête
Le deuil pourpre et doré de l'été qui s'endort ?

Quand je venais vers vous aux soirs de juin, naguère,
Vous me parliez si bien et de toutes vos voix ;
Pourquoi vous détourner aujourd'hui et vous taire ?
Que vous êtes muets et clos, amis! — Pourquoi ?

Ne craignez rien : Mon cœur est fait pour vous comprendre ;
Les hommes durs me sont, comme à vous, étrangers.
Dans ma bouche la vie a mis son goût de cendre
Et je n'aspire plus qu'à la paix des vergers.

Ce soir, quand le soleil fera place au silence,
Seul je viendrai vers vous, ô frères préférés ;
Nous nous tiendrons debout sous les ténèbres denses,
Nous ne nous verrons pas, et vous me parlerez.

★

MATIN

Froide, froide comme ton cœur, mon beau serpent,
avec un doux bruit collant
tombe la pluie, tombe la pluie...
On dirait d'un matin de départ
en octobre, quand la ville vous rappelle et vous veut
pour les travaux et les ténèbres qui commencent,
un de ces froids matins d'octobre de notre enfance
et qui ne s'en vont plus de notre cœur changé,

pas plus que ne s'en va le tout premier baiser
que la première amie, un soir, nous laissa prendre.
Et, un matin comme celui-ci, lorsque la pluie
vous réveille et ne permet plus qu'on se rendorme,
alors toutes ces choses vous reviennent à l'esprit
et voici, page à page, tout le passé jauni
avec tous ses petits souvenirs, qui sont là
accroupis dans un coin, et qui ne parlent pas,
Quand on marche le jour ou qu'on écrit la nuit,
mais qui reprennent voix et ne veulent plus se taire
quand un matin de pluie, un matin jaune et gris,
froid et perfide comme celui-ci,
vous réveille avec, dans la bouche, un goût amer
et dont on ne sait pas s'il vient des boissons d'hier
ou des remords crevés qui pourrissent en nous.

Ah! encore une fois se lever et sortir,
revoir ces pauvres gens dont on n'a pas besoin
alors que l'on voudrait être si loin, si loin
auprès des bien-aimés que la vie nous a pris
ou dans ces villes inconnues qui sont là-bas
de l'autre côté de la terre et de la nuit!...

Mais surtout je voudrais m'évader de moi-même,
abandonner ce corps déjà las et flétri,
ce cadavre banal et tragique, moi-même,
et cette vie interminable que je traîne
depuis des mois et des années
tout au long des longues et vides journées.

— Froide, froide, tombe la pluie
avec son doux bruit collant
et je l'écoute de mon lit
en attendant qu'il soit midi
pour m'en aller parmi les gens.

★

LES POÈMES, CE SONT DES PLAINTES...

Les poèmes, ce sont des plaintes d'opprimés,
Ce sont les cris de ceux qui ne savent pas vivre,
Ce sont les pleurs de ceux qui ne sont pas aimés,
Les lamentations des vaincus aux yeux ivres.

C'est l'effort insensé pour serrer dans ses bras
L'instant qui n'est si beau que d'être si rapide :
C'est ce pesant besoin de marcher pas à pas
Et de remplir de vaines fleurs ses mains avides.

C'est la folie, surtout, de chercher dans deux yeux
Le merveilleux secret que nul ne peut transmettre.
Ah ! porter en soi-même un seul culte, un seul dieu.
L'avenir. — Et passer à cheval, comme un reître !

★

DÉLIRE

Nous voulons la beauté nouvelle,
Nous qui dansons sur les tombeaux !
Gardez Mozart et Raphaël,
Beethoven, Shakespeare, Marc-Aurèle ;
Moi j'ai choisi d'être infidèle,
Je ne salue pas vos drapeaux.

C'est dans mon corps, c'est dans mon sang
Que les morts illustres revivent ;
Et j'irais, moi, prier devant
Vos pauvres chapelles votives ?
J'aime mieux marcher dans le vent
Et mener mon cœur bondissant
Dans les vignes avec les grives !

Que je m'ouvre aux souffles du large
Ou que je m'enivre de vin,
Qu'importe? Salisseurs de marges,
Inclinez-vous : Je suis divin.
Et si je danse sur les tombes
C'est pour que la beauté du monde
Soit neuve en moi tous les matins!

GUY-CHARLES CROS.

JULES TELLIER

(1863-1889)

« La vie n'est de soy ni bien ni mal, c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faictes. » Ainsi disait le jovial Montaigne, et c'est bien sans le vouloir copier que, dans une similitude de pensée, Tristan Noël, — voix douloureuse de *Jules Tellier*, — écrit :

« La vie est un bien », dit l'un, et l'autre : « Elle est un mal. » — Quelle vie ? la mienne ou la vôtre ? La vie en soi n'est rien, ni triste, ni joyeuse, ni stoïcienne, ni épicurienne : elle est la vie ; et en nous elle se fait différente au gré de nos diverses natures. Nous avons tous notre vie, bonne ou mauvaise, suivant ce que nous sommes et ce que nous la faisons.

Il ajoute, il est vrai, en navrante confession :

Sans doute ma vie à moi est un mal ! Mais je ne m'en prends point aux choses qui peut-être n'existent pas, qui ne sont en tous cas que ce que je les vois. Je n'en accuse que moi-même, ou le destin.

Quelle vie était donc la sienne, pour que cet enfant de vingt ans se montrât si découragé ?

I

L'HOMME ET LA VIE

> Etes-vous assuré qu'une œuvre puisse exister complètement, en dehors de celui qui l'écrit ? Si beaux qu'on les imagine, les poèmes eux-mêmes possèdent-ils une vie indépendante de la vie du poète ? Le cordon ombilical n'est jamais coupé.
> « ... — Dédaigneux et passionné... »
> MAURICE BARRÈS.

Voici vingt ans exactement que Jules Tellier est mort et que son âme durement froissée s'évanouit dans la brume ; qui se souvient de lui, hormis une mère triste et quelques amis silencieux ? — et cet anniversaire funèbre, qui songera à le signaler ?

— Je suis né, ô bien-aimée, — racontait-il, — un vendredi, treizième jour d'un mois d'hiver, dans un pays brumeux, sur les bords d'une mer septentrionale.

Pourtant les flots qui battaient ma porte étaient d'un vert pâle, pareils à un espoir incertain, et plusieurs espérèrent en moi dans mon enfance.

Mais ils espéraient encore que dès longtemps déjà je n'espérais plus. Le vent, en s'engouffrant dans la cheminée, me disait des chansons lugubres, pleines d'un mystérieux ennui ; et quand je me promenais les soirs sur la grève, les vagues venaient me saluer l'une après l'autre, monotones et isochrones, avec des bruits toujours aussi tristes, comme une succession de maximes de La Rochefoucauld.

A l'âge où d'autres jouent à la balle, j'ai grandi taciturne, occupé de chimères sombres, et à l'âge où d'autres commencent à songer à leurs cousines, il se trouva que j'avais tant rêvé que le rêve avait comme usé mon âme.

Si bien que le jour où je pus enfin posséder les objets souhaités, je n'en jouissais plus, ayant épuisé à l'avance, en les rêvant, tous les plaisirs qu'ils m'auraient pu donner (1).

Au bout d'une rue commerçante, étroite et sombre, voici l'ancienne jetée havraise où tant de promeneurs ont usé leur rêverie ; puis, à gauche, le Grand Quai bordé de petites maisons tristes et laides, débits pour matelots, surmontés d'étroites chambres basses. Des fenêtres, la vue s'étend sur l'eau trouble du Bassin, tout planté de mâts aux voiles grises et rousses, et perpétuellement sillonné de petites barques de pêcheurs. Pendant seize ans, Jules Tellier contempla cet éternel horizon, et la monotonie de ces retours toujours pareils ; encore écolier, il écrivait en manière de plaisanterie à un camarade :

...Songe à cette cité d'Aoste
Où je végète inconsolé ;
Achète encore un timbre-poste,
Ecris encore à l'exilé.

S'il germe en ta tête féconde
Quelque mot fin, quelque trait neuf,
Sans hésiter une seconde,
Adresse-les : Grand-Quai, vingt-neuf!... (2)

La famille paternelle de Tellier, très simple, était originaire

(1) Discours à la Bien-Aimée (*Reliques*).
(2) Vers à M. L. L. C. (*inédits*).

d'Honfleur. Aucun membre ne se fit remarquer par une particulière intelligence, on y citait avec admiration un oncle qui était homme de loi. Le père de Tellier fut caissier durant toute sa vie, certains négociants du Havre se rappellent encore ses remarquables dons de calcul. C'était un homme grand et fort, aux yeux enfoncés sous l'orbite, de caractère assez froid et d'instruction médiocre; il adorait son fils. Mme Tellier, petite, douce, un peu renfermée, sans aucune culture, mais de manières assez délicates, avait passé son adolescence dans un couvent où elle faillit se faire religieuse. Revenue dans l'épicerie de son père, elle y connut Léon Tellier, qu'elle épousa en 1858.

Un premier enfant, de précoce intelligence, fut enlevé par une méningite à sept ans, et toute l'affection des parents se reporta sur le petit Jules, né le 13 février 1863, date qui lui paraissait fatidique, et dont il conserva toujours une impression profonde. Délicat, nerveux, ne jouant jamais comme les autres bébés, perpétuellement plongé dans un rêve insaisissable, il ignora toujours, nous dit sa mère, le maniement d'une toupie, mais, à quatre ans, il lisait déjà dignement les journaux : « Tout enfant [nous écrit un de ses camarades (1)], il étonnait son entourage par la gravité de ses réflexions. » C'était un enfant doux et silencieux, et pourtant difficile de caractère, à cause de sa délicatesse de santé; il ne vivait déjà que pour les livres, ses parents lui donnaient plus d'argent de poche qu'on ne fait dans la classe moyenne, et tout passait chez les libraires.

Il avouait plus tard en ces vers :

> Doux enfants, dont le cœur, muet quoique orageux,
> Est plein d'un grand mépris de la course et des jeux,
> Qui n'êtes plus compris tout entiers par vos mères,
> Vous qui plongez, fixant vos yeux sur des chimères,
> En des rêves sans fin votre esprit éperdu,
> Ecoutez bien, le don du rêve m'a perdu... (2).

Dès qu'il sut écrire, il composa des vers, il aimait les lire à sa sœur, de beaucoup plus jeune, lui disant gravement : « Attention, vois s'il n'y a pas *quelque chose qui cloche.* » Il

(1) M. Topsent, chargé de cours à la Faculté des Sciences de Caen.
(2) « Danger du Rêve » (*Reliques*).

adorait « prêcher », son goût des phrases oratoires se retrouvait déjà dans ces sermons qu'écoutait, admirateur, son entourage, — et déjà perçait en lui cette « âme de rhéteur », dont il s'accusa plus tard.

Après deux ans passés dans une petite école voisine, l'état de sa santé obligea ses parents à l'envoyer à la campagne, dans une pension près de Montivilliers. Il y vénérait un de ses professeurs, pour avoir, en sa vie, écrit *un* beau vers. C'est là aussi qu'il connut un vieux maître répétiteur, qui, aux jours de congé, lui enseignait le peu de latin qu'il savait. Plus tard, ses parents se décidèrent à le mettre au lycée.

Il n'avait pas quatorze ans — raconte un de ses anciens camarades (1) — lorsque nous le vîmes pour la première fois, un matin du mois d'août, entrer dans la classe de lettres des cours de vacances. C'était un grand garçon maigre et pâle, aux traits anguleux, aux longs cheveux châtains, l'air doux et mélancolique, mais dont le regard, profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière, avait par instants une vivacité extrême. Nous étions là une quarantaine d'élèves de différentes classes, depuis les « huitièmes » jusqu'aux futurs rhétoriciens ; lorsqu'on lui demanda en quelle classe il devait entrer, il ne sut que répondre. Il dit cependant qu'il avait fait du latin pendant six mois, et, son tour d'explication venu, il nous surprit tous en traduisant, à livre ouvert et sans hésitation, un long passage des commentaires de César. Arrivé en étude, il s'empara d'une grammaire anglaise qui appartenait à l'un de nous, et, bien qu'il n'eût jamais étudié l'anglais, il se trouva qu'à la fin des vacances il le traduisait presque aussi couramment que le latin.

Un autre de ses condisciples (2) nous écrivait récemment :

Sa physionomie me frappa certainement, car *c'est le seul de mes camarades* pour lequel je pourrais donner un renseignement analogue : il avait un visage pâle, un air maladif, des pommettes saillantes, des yeux caves et profonds. Sa mémoire était extraordinaire ; on publiait alors *la Legende des Siècles*, de V. Hugo. Tellier se procurait chaque volume au moment de son apparition, le lisait avidement, puis le fermait, le sachant d'un bout à l'autre.

Cette mémoire prodigieuse ne se démentit pas un instant ; sa mère n'a pas souvenance de l'avoir vu apprendre de leçons, il les lisait en allant au lycée, et cela lui suffisait ; c'était un

(1) M. Vallée, rédacteur au *Petit Havre*.
(2) M. Chrétien, professeur au lycée de Saint-Brieuc.

élève détestable en sciences, qui, hormis le grec, le latin, qu'il parlait comme le français, et la littérature, voulait ignorer les programmes scolaires, ne remettant ses devoirs qu'à force, et, comme le *Pierre Nozière* d'Anatole France, « s'occupant de choses étrangères à la classe ».

Il négligeait mon enseignement tout en m'écoutant — [nous écrit son professeur d'histoire (1)], — mais les lettres pures me l'enlevaient. C'était un garçon particular, comme disent les Anglais, sans ambition, mélancolique, et même un peu terne.

Mais qu'on parlât de vers, et son visage s'éclaircissait.

Son insouciance, jointe à ce continuel travail cérébral, contribua à lui délabrer la santé : son vieux professeur d'histoire se rappelait l'avoir reçu chez lui toute une demi-journée ; à 5 h. du soir, il n'avait pas encore mangé, il avait l'intention de se restaurer en avalant à la hâte pour quelques sous de moules. La vie matérielle n'existant pas pour lui, l'existence coutumière n'était que la rançon de la Poésie, et ses amis reconnaissent qu'en dehors des vers peu de choses l'intéressèrent.

J'ai été [écrivit-il plus tard] l'enfant que fut Ovide, lisant les poètes de Rome, et songeant à eux avec vénération, et les imaginant semblables à des dieux... Et l'homme ne s'est pas dépouillé tout à fait des illusions de l'enfant. En vérité, quiconque a fait seulement tenir sur pied dix bons vers, celui-là, n'eût-il d'ailleurs, comme il arrive, ni de bon sens ni d'esprit, m'apparaît encore parfois comme un être privilégié, aux cheveux ceints d'une auréole et au front marqué d'un signe (2).

Dès son jeune âge il fit des vers ; mais il apportait à les juger la même sûreté de critique et la même lucidité de jugement que s'ils n'avaient pas été siens. Et par là, semble-t-il, dut débuter son pessimisme. Si l'on excepte quelques pièces de toute beauté, les poésies de Tellier sont la partie inférieure de son œuvre ; il s'en rendit toujours compte, et que, malgré son travail incessant, il ne parviendrait pas à la perfection lyrique, à l'effervescence de verbe qu'il admirait tant chez les maîtres : il en souffrit d'une façon aiguë. En effet, le pessimisme provient souvent d'un état maladif, joint à un sentiment

(1) M. Vallin. Il vient de mourir à Bernay.
(2) Préface de *Nos Poètes*.

conscient *d'impuissance*. L'admiration des esprits ordinaires, — source de joies pour un écrivain vaniteux, — ne lui apportait aucun réconfort, et le lycéen prodigieux dont la mémoire unique défrayait les conversations écolières était déjà le Tristan Noël qui, à vingt ans, s'avouait désespérément :

Je n'atteindrai pas l'idéal, et je ne puis me retourner vers le réel. Avez-vous vu se débattre des crabes tombés sur le dos ? Ils agitent désespérément les pattes sans pouvoir se redresser, et contemplent avec effarement ce ciel lointain qui n'est pas fait pour eux.

La modestie surprend toujours, même chez les gens les moins doués ; à plus forte raison chez ceux qui nous paraissent supérieurs. Elle est d'ailleurs immorale, l'homme vraiment fort *doit* connaître sa valeur. La modestie, comme le scrupule, apparaît ainsi qu'une maladie, une moisissure. Bien peu d'êtres, il est vrai, en sont atteints, et c'est là maladie d'âmes nobles et délicates, — que la brutalité géniale ne connaîtra jamais.

Subit-il, « à l'âge où d'autres jouent à la balle », quelque douloureuse crise religieuse ? Nul écho n'en persiste dans son œuvre d'homme ; et cependant quelques pièces de 1874 à 1878 (1) portent la trace d'une inquiétude métaphysique :

> Je ne sais plus prier, et ce Dieu qu'on implore,
> Je le cherche partout et ne le trouve pas (2).

Était-ce l'accent d'une petite âme angoissée, ou subissait-il ici quelque influence littéraire ? Un de ses plus intimes amis nous certifie :

Il n'a jamais eu, il me l'a dit bien souvent, une conception religieuse, ou simplement spiritualiste, des choses... Avec lui, aucun « retour » au catholicisme n'était possible, puisqu'il n'y était jamais allé (3)!

Cet être tout cérébral était naturellement concentré ; il n'aimait pas à parler de lui, et ne se confiait guère. Sans le dire, il souffrit beaucoup de se sentir étranger à son milieu : l'incompréhension familiale, qu'imposent les différences d'âge et l'éducation, s'augmentait ici de cet écart formidable des intellects. Ses parents, qui l'aimaient profondément, ne pou-

(1) C'est-à-dire de onze à quatorze ans.
(2) Vers inédits communiqués par M. Maurice D.
(3) Lettre de M. Charles Le Goffic.

vaient pas le *soupçonner*, et ce fut un isolement de plus autour de cette âme déjà naturellement solitaire.

Sa précocité n'était pas uniquement cérébrale, et il faut se rappeler certains vers de *la Cité intérieure :*

> ...Et qu'à l'âge où l'enfant fiévreux et solitaire,
> *Consumé de désirs toujours inapaisés,*
> *Sans être mûr pour eux*, convoite les baisers...

Et c'est là sans doute allusion à de bien profonds troubles d'adolescence, car, au milieu d'une critique littéraire, l'aveu douloureux lui échappe :

Mais comme il m'émeut, l'enfant précoce et triste, en qui *les sens parlent longtemps avant le jour où il pourra les satisfaire* (1).

Il faut ajouter que, durant sa courte vie, Jules Tellier souffrit d'une sensibilité aiguë, de ces sensibilités morbides de femme ou de poète, douloureuses jusqu'à la torture (2); et jamais il ne connut l'équilibre intérieur. En ce lycéen fantaisiste et renfermé, c'était la tempête dans un verre d'eau.

Cependant, on me fit étudier sous des maîtres savants ; mais avec de l'oreille, je devins un poète ennuyeux, avec de la faconde un rhéteur médiocre, et avec de la mémoire un grammairien détestable(3).

A la fin de 1878, Tellier entra dans la classe de rhétorique, où professait Jules Lemaître; cet esprit très fin reconnut tout de suite la valeur extraordinaire du nouveau venu. Il écrivait à un jeune étudiant très cultivé (4) ces lignes étonnées : « J'ai pour élève, cette année, un garçon merveilleux, Jules Tellier, dont l'érudition parnassienne ferait pâlir la nôtre. » Le jeune professeur prit rapidement en amitié ce cerveau capable de le comprendre :

Quand il nous donnait, en classe, lecture des poésies qu'il venait de faire, en appelant à notre goût et sollicitant nos critiques, c'était, nous le comprenions bien, à Tellier qu'il s'adressait (5).

Ces classes de Lemaître sont restées en souvenir charmé

(1) *Nos Poètes.*
(2) Sa répulsion pour les araignées était une maladie : et, à ce propos, cf. dans les Proses, l'importance qu'elles y ont : *la Chambre, l'Araignée.*
(3) « Discours à la Bien-Aimée » (*Reliques*).
(4) Dr Henri Fauvel.
(5) Lettre d'Emile Topsent.

dans l'esprit de ses élèves, et Tellier en donna plus tard un amusant tableau :

C'étaient des classes bien surprenantes; Le Roux en a parlé un jour. On y lisait plus de Leconte de Lisle et de Flaubert que de Boileau et de Bossuet. On y cherchait des exemples de catachrèses et de synecdoches dans *la Chanson des Gueux*, ou dans les vers rustiques de Rollinat, qui n'était alors que l'auteur ignoré de *Dans les Brandes*. Si l'on n'y commentait point les décadents, c'est tout bonnement qu'ils n'existaient pas encore. Dans la classe dont je fis partie, nous étions seize. Il fut toujours à peu près impossible d'y expliquer Tacite. Dès que Lemaître en manifestait quelque velléité, c'était un murmure général. Quatorze voix demandaient qu'on lût du Labiche. Deux insistaient pour qu'on déclamât des vers lyriques. J'ai le regret de devoir avouer que c'était le plus souvent Labiche qui l'emportait. Lemaître ne s'est jamais distingué par une volonté de fer.

Bien souvent, le lycée terminé, le maître et l'élève s'en allaient côte à côte, courbant les épaules et la tête penchée, selon leur habitude. Jules Lemaître jouissait fort de ces conversations, car cet « adolescent merveilleux » n'était pas seulement au courant de tous les poètes modernes, il pouvait réciter des centaines de vers latins, depuis les grands classiques, dont Virgile, qu'il adorait, jusqu'aux écrivains de la décadence, qui tant charmèrent des Esseintes; Homère aussi habitait sa mémoire, et Longfellow et Tennyson, et bien d'autres encore, « jusqu'à des poètes hongrois et même chinois », affirment ses intimes; il ne vivait que pour la musique des mots, et plus tard Anatole France put écrire : « Il est mort, et un monde d'harmonies est mort avec lui. »

§

Mais le lycée était fini; reçu bachelier, il lui fallut aller préparer la licence à Caen. Cette sensibilité anormale, cette perpétuelle excitation cérébrale avaient porté leurs fruits. L'enfant se croyait frappé à mort, et bien d'autres le croyaient comme lui : « J'étais persuadé qu'il mourrait très jeune », nous écrivait récemment Jules Lemaître. Sa tristesse de plus en plus profonde, un morne découragement avant la lettre, la persuasion qu'il était « fini » sans avoir commencé, tout cela se traduisait en des vers juvéniles de forme, mais qui semblent comme *usés* par la préoccupation intérieure.

Peu fortuné, sa vie d'étudiant caënnais ignora bien des dou-

ceurs, et nul doute qu'il ne souffrît de l'absence de cette tendresse familiale, pas toujours clairvoyante, mais si douce quand même. Quelques extraits de ses lettres d'alors nous le feront mieux connaître que toutes les dissertations du monde :

Mon silence perpétuel et sans doute aussi mon air de fatigue, de contrainte et d'accablement, sont remarqués de tout le monde. Au cours, ce sont des plaisanteries perpétuelles. G... me demande à peu près tous les jours « quand je me suicide ». C... me disait ce matin que j'avais toujours « l'air de me succéder ». Quand on m'interroge ou qu'on me fait lire quelque chose, tout le monde rit. Ils disent que j'ai toujours l'air étonné qu'on m'adresse la parole et qu'en lisant n'importe quoi « j'ai des sanglots dans la voix (1). »

Et encore :

Il y a deux heures, M. Gasté (2), qui m'avait fait appeler chez lui pour n'avoir pas fait de vers latins, me disait en sortant avec moi (je vais te citer textuellement) : « Vous avez un air de découragement qui n'est pas naturel à votre âge... Je ne sais pas ce que vous avez ; soyez sûr que tout le monde ne vous veut que du bien. Vous êtes dans un état incompréhensible, à moins qu'il n'y ait quelque cause que je ne devine pas. Vous avez l'air d'avoir épuisé la coupe de la vie... il n'y a pas que du fiel, que diable !... Vous avez eu deux prix d'honneur ; vous avez l'air de pouvoir être au premier rang parmi les premiers, si vous voulez ; pourquoi vous laissez-vous aller ainsi... » Et ainsi de suite ; que veux-tu que je réponde ? Aussi je n'ai rien répondu, sinon : « Bonsoir, Monsieur, » en arrivant à la porte. Il m'a exhorté à lui faire d'ici demain matin les vers latins que j'ai manqués. En somme, s'il arrive un soir que je m'asphyxie, personne n'en sera très étonné.

Pour nous renseigner sur le Tellier de cette époque, il nous faudra surtout feuilleter ce *Manuscrit de Tristan Noël* qu'il écrivit à vingt ans, et qu'il préférait entre toutes ses œuvres comme la plus sincère : il avouait s'y être mis à nu sans pitié ; indépendamment même de sa valeur littéraire, il ne semble pas qu'on puisse connaître intimement l'âme douloureuse et tourmentée qui s'y reflète sans l'aimer. Car ce fut la destinée de Jules Tellier, et quelles qu'aient été ses erreurs, d'inspirer une sympathie profonde à tous ceux qui le connurent.

Il s'y dépeint assez exactement dès les premières lignes :

(1) Lettre à M. Maurice D... (1880) (*inédite*).
(2) *Idem* (M. Gasté, professeur à la Faculté des Lettres de Caen) (*inédite*).

C'était un grand garçon de vingt-deux ans (1), maigre et pâle, aux yeux caves et aux moustaches brunes. Il avait dans la physionomie quelque chose de hagard, et dans l'allure quelque chose d'abandonné. Il parlait peu, avec des intonations singulières, comme un homme qui lirait avec indifférence, et pourtant sans ironie, de la prose qui lui semblerait ridicule. Il passait des journées entières enfermé dans sa chambre. S'il allait au cours, c'était hasard ; s'il allait au café, c'était miracle.

Tellier, disions-nous, fut un pessimiste. Dans l'un des articles qu'il écrivait pour *le Parti National*, analysant les raisons de la tristesse moderne, il avoue : « Les jeunes artistes, — leur tristesse très réelle a pour source à parler généralement l'abus précoce du rêve et de l'analyse. » — L'abus du rêve et de l'analyse ! c'est là tout Tellier. Si le douloureux Tristan Noël n'avait pas fouillé si profondément en son âme, scruté si minutieusement les ressorts de son âme, il ne serait pas aussi morne :

Il me semble que je ne comprends rien tout à fait, qu'il y a, en tout, du je ne sais quoi et comme une brume sur ma pensée et sur les choses. Quelques-uns pourtant me veulent dire que je raisonne d'une façon rigoureuse et claire. Claire pour les autres, peut-être, mais non point pour moi. Et si ma pensée me servait bien, je n'aurais que faire de l'enchaîner ainsi. La logique est un besoin plus maladif qu'on ne croit. Souvent beaucoup de logique dans l'œuvre indique beaucoup de trouble dans l'esprit

... On me dit : « Vous pouvez changer votre nature : la sottise s'atténue par le travail ; les mauvais instincts se surmontent par la volonté. » Soit. Mais si je n'ai pas en moi ce qu'il faut de curiosité pour travailler, ou ce qu'il faut de scrupules pour vouloir (2) ?

Le regret de la spontanéité perdue vient le mordre :

Dois-je me décider à faire le mal, écrit-il, par dépit de n'être pas désintéressé en faisant le bien ?... J'en suis venu là que toutes mes pensées se compliquent d'un calcul vaniteux que je ne puis chasser et dont je me désespère. A quoi bon pourtant me tourmenter sans fin du regret de la simplicité et de la sincérité perdues ? Les simples sont plus heureux que moi sans doute, mais ne sont pas plus méritants. Car le mérite est une chimère, et tout est vain.

Tout est vain. C'est le leit-motiv de la pensée de Tellier,

(1) « Notes de Tristan Noël » (*Reliques*). Tellier n'en avait que 20 quand il écrivit ces lignes.

(2) « Notes de Tristan Noel » (*Reliques*).

l'à-quoi-bon découragé qui infirme chacun de ses rêves. Il a trop réfléchi, il a trop vu les coulisses du théâtre mental, et sous le costume éclatant de l'action, il revoit l'oripeau du mobile :

Pas de sensation qui ne soit subjective, pas de jugement qui ne soit relatif, pas de sentiment qui ne soit intéressé. Je ne vois que moi quand je crois voir les choses, je ne sais que moi quand je crois savoir le vrai, je n'aime que moi quand je crois aimer les êtres. *Hé quoi ! Toujours moi ! Ne pourrai-je sortir de ce moi maudit, et voir au dehors ? L'être est une prison* (1).

Dans ce cri de révolte, il y a de la souffrance de Pascal : « Je n'aime que moi quand je crois aimer les autres. » Celui qui s'avoue cette vérité est très malade. Et quelle ardente sincérité d'analyse dans cet aveu qui échappe à l'amoureux, après des grondements de jalousie.

Et de quel front vous demanderais-je de la compassion, moi qui ne suis pas après tout bien sûr de vous aimer, qui sais mieux que personne ce qu'ont de convenu mes tristesses et mes violences, et qui me fais parfois l'effet d'une médiocre comédien jouant l'éternel mélodrame de l'amour (2).

Rapprochez ces mots de : « Je n'aime que moi quand je crois aimer les êtres ». Jamais le poète romantique n'en aurait convenu, et c'est ce qui distingue avant tout Tellier des pessimistes exaltés du début du siècle. Cette acuité dans le jugement conduit à un état morbide : le pessimisme est donc le maître des égoïstes intelligents qui songent trop sur eux-mêmes. En réalité, ce n'est pas une doctrine, on ne choisit pas d'être pessimiste, et généralement on ne naît pas tel, on le devient. Le mal de vivre se forme de l'éternelle antinomie entre le Rêve et la Réalité. Pour certains, le pessimisme provient de déceptions dans le domaine uniquement cérébral : c'est l'incertitude religieuse, l'angoisse philosophique, la souffrance scrupuleuse de ceux pour qui « l'Art est une maladie triste », ou qui se sentent impuissants à créer. Ceux-là crieront avec Laforgue :

> Non, rien, délivrez-nous de la Pensée.
> Lèpre originelle, ivresse insensée,
> Radeau du Mal et de l'Exil.

(1) Notes de Tristan Noël (*Reliques*).
(2) « Discours à la Bien-Aimée » (*Idem*).

Mais le pessimisme de Tellier n'est pas que cérébral, il tient aux sources mêmes de son être, à sa sensibilité anormalement développée. Car il porte en lui l'impuissance d'être heureux, et cette impuissance date du début de son existence. Son avérée désespérance est donc surtout une exagération de subjectivité, c'est une sensibilité trop raffinée qui vibre sous l'archet des déceptions. L'importance d'une déception n'est pas proportionnée à celle de l'incident qui la détermine. La vie de Jules Tellier ne fut pas assombrie par des événements exceptionnels; comme d'autres il aima, il souffrit, puisque aimer c'est souffrir; mais il était de la race des Henri Heine, et lui aussi ricanerait, les yeux pleins de larmes : « Laisse saigner tes blessures, laisse tes pleurs couler sans tarir, il y a dans la douleur des débauches de volupté secrète, et les larmes sont un baume bien doux. Si une main étrangère ne t'a pas blessé, *tu feras bien de te blesser toi-même.* »

Il lui faut donc s'accorder l'exquise volupté amère de souffrir, *et il ne le fait pas exprès*, il ne peut s'en empêcher, il n'est ainsi, comme il le dit à la Bien-Aimée, « que faute de pouvoir être autrement ». Toutefois, il ne se croit pas une exception, il ne vient pas, Olympio farouche et fatal, invectiver la nature; et malgré certains points d'affinités avec le noble Vigny, il n'apostrophe pas le dieu impassible, auquel i ne croit pas. Baudelaire *aimait* à croire en Dieu, pour se donner l'exquis frisson du sacrilège. Tellier l'ignore, et sa peine se condense davantage : il sait que la vie est trop basse et trop laide pour qu'il puisse, en s'y jetant, échapper à soi-même : « Dans une traversée, ceux des passagers qui craignent le mal de mer ne regardent pas l'eau près du navire : ils tiennent les yeux fixés sur l'horizon. Ainsi de moi dans la vie : le cœur me soulève, à moins que je ne regarde *tout au loin*, vers les mirages du passé ou de l'avenir (1). »

A tout cela s'ajoutait la hantise de la mort; il l'avait crainte d'abord, et haïe avec terreur.

> Fantôme qui nous dois dans la tombe enfermer,
> Mort dont le nom répugne et dont l'image effraie,
> Mais qu'à force de crainte on finit par aimer
> Puisque la vie est vaine et que toi seule est vraie,
> O mort qui fais qu'on vit sans but et qu'on est las,

(1) « Notes de Tristan Noël (*Reliques*).

Et qu'on rejette au loin la coupe non goûtée,
Mort qu'on maudit d'abord et dont on ne veut pas,
Mais qu'on appelle enfin quand on t'a méditée.

O la peur et l'espoir des âmes, bonne mort... (1).

L'aimait ardemment, et plus que nul poète, à l'exception de Leopardi. Car Baudelaire, — par délicatesse et non par erreur niaise, — en redoutait la déchéance finale, et pour la goûter, il lui faut le décor sensuel et mystique de la « Mort des Amants » ; et Vigny y vit surtout une dernière bravade, dédain pour dédain envers la divinité impassible. Montaigne, qui l'eut toujours en esprit, l'aima surtout par raison, comme d'un calcul, et pour ajouter, en supprimant l'appréhension du moment fatal, une jouissance de plus à cette vie qu'il chérissait. De sa hauteur même, Tellier fit surgir sa ferveur : l'obsession de l'*inévitable* fin la lui fit *désirer*, parce qu'elle était inévitable :

Vivre dans l'instant n'est que trembler et souffrir,
Songe à l'horrible attente, et fais-toi moins tardive.
Il suffit que tu sois pour qu'on veuille mourir ;
Le temps laissé par toi ne vaut pas qu'on le vive (2).

Cette sensation de la fuite des choses, cette obsession du *mourir*, comme aurait dit Montaigne, donnaient un goût de cendre à tout ce qu'il portait à sa bouche.

Celui pour qui la vie *est un mal*, qui conçoit la vanité de ses actes, et n'aspire qu'à échapper à cette conscience d'être, celui-là n'a plus qu'un refuge : la mort. « Si la somme des peines emportait la balance dans une espèce vivante, cette espèce s'éteindrait par l'affaissement consécutif de la vitalité (3). » Or, ce qui est vrai pour une espèce l'est aussi pour l'individu. La prolongation de l'existence de Leopardi eût été un vivant paradoxe, et de même celle de Tellier.

Après une première lecture de son œuvre, et tout à l'admiration éprouvée, la mort nous semble une méchanceté raffinée du sort, et nous nous révoltons contre elle ; et pourtant, quiconque étudie les tendances et les conclusions de cette œuvre arrive fatalement à cette réflexion que Tellier *devait* mourir parce que Tristan Noël était *inapte* à vivre, et le triste étu-

(1) « Prière à la Mort » (*Reliques*).
(2) « Prière à la Mort » (*Reliques*).
(3) Guyau, *l'Irréligion de l'Avenir*.

diant de la fiction le savait si bien qu'il se détermina un matin « à déjeuner d'un peu de cyanure de potassium ».

Tellier toutefois ne suivit pas son exemple, et ce n'était pas alors que devait survenir le repos souhaité. Il fut nommé professeur à Langres; il avait dix-neuf ans. Dans quel état de découragement y arriva-t-il, une courte pièce de cette époque nous le montre; l'année suivante, qui le ramena à Cherbourg, le trouva aussi déprimé. C'est alors que parurent ces *Brumes*, maintenant à peu près introuvables, et dont la valeur, sauf quelques pièces reprises pour *les Reliques*, est surtout documentaire. Dans toutes ces pièces, nous retrouvons le même Tellier que ronge un éternel découragement.

Une série de « variations fatalistes » dédiées à Jules Lemaître nous font comprendre la tourmente déchaînée en son âme par le scepticisme philosophique : il ne fut jamais de ceux qui apprécient le « mol oreiller du doute ». Dans le navrant épilogue, il fit en quelque sorte son testament, car, se croyant condamné, il distribuait même ses livres à ses amis.

Dans ces vers que jamais n'éclaire aucune flamme,
Dans ces plaintes sans fin je n'ai pas mis mon âme :
Le foyer s'est éteint, les temps sont révolus,
Et voici bien longtemps que je n'existe plus.

. . . . . .

J'ai laissé passer l'heure où j'aurais pu mourir.
J'ai tant rêvé les soirs, quand la lune se lève !
Si l'on savait un peu de ce qui fut mon rêve...
Mais non, je n'ai rien dit, rien de moi n'est resté,
J'ai perdu la tristesse et même la bonté...

. . . . . .

... La nuit qui va tomber m'absorbe et me confond,
Et je traîne, — ô destin, faites qu'enfin je dorme ! —
Comme en un soir d'hiver où plus rien n'a de forme,
Sans souci du soleil et sans penser au vent,
Le vide et sombre ennui d'un squelette vivant.

On ne lui permit pas encore de mourir : de l'hygiène, des soins vigilants, l'abandon de toute lecture, un fugitif amour des sports le remirent sur pied. Sa mémoire revint, sa cérébralité fut aussi puissante, on pouvait le croire presque guéri ; mais la meurtrissure antérieure durait encore. Il écrivait à un ami :

Je ne fais rien ici que lire du latin et du grec, et un peu causer avec Fauvel... Si tu lis, je te conseille des bouquins classiques... —

Je pensais à toi ce matin en relisant ce que dit Achille à Patrocle : « Mais tiens-toi plus près de moi afin que, nous étant embrassés tous les deux, nous nous rassasiions de la plainte amère. » Et je m'appliquais surtout le discours de Patrocle : « Nous n'irons plus à l'écart de nos chers compagnons nous asseoir pour parler de nos projets, mais voici que la destinée sombre m'a enveloppé, qui m'était échue dès mon enfance (1). »

Déplacé à la suite d'une mauvaise plaisanterie, il fut envoyé à Constantine. De ce séjour en Algérie, il gardait un souvenir émerveillé et rêva toujours d'y retourner. Des raisons diverses lui firent demander un congé, et il vint à Paris. Il faut céder ici la parole à l'ami qui le connut alors, et qui, depuis, n'a jamais pu l'oublier (2) :

Il a raconté lui-même, dans un de ses derniers articles du *Parti National*, combien nos tendances littéraires étaient différentes au début. Aussi n'est-ce point par là que nous nous prîmes ; une commune orientation de notre vie morale nous rapprocha seule l'un de de l'autre ; le reste vint plus tard et par surcroît. Mais pour moi, je puis dire que j'appris presque aussi vite à l'aimer qu'à le connaître, et à l'admirer qu'à l'aimer...

Tellier comptait pour vivre sur le journalisme. Il s'y sentait porté de toute sa nature ; il frappa plus d'une fois à la porte des grandes revues ; mais la même réponse lui revenait toujours : ses articles n'étaient point dans le « ton », et à la vérité il ne faisait rien pour se mettre au ton de ces revues. Cela me désespérait presque autant que lui. Nous nous jetions en de longues promenades dans les faubourgs et hors Paris ; la nuit tombait ; nous rentrions très tard, souvent à l'aube, *apaisés par l'idée de la mort*, qui concluait toujours ses entretiens.

... L'hiver de 1885 se passa ainsi, sans apporter de changement à la situation de Tellier. Il fallait vivre pourtant ; il obtint une place de correcteur à l'Imprimerie Nationale ; il démissionna quelques mois après, s'en alla en Auvergne, où on lui offrait un précepteurat, et revint à Paris au commencement de l'automne, décidé, comme il disait, à « se bien remuer ». Il continua à écrire de belles choses qui n'étaient dans le ton d'aucune revue, et les revues continuèrent à les lui refuser. C'est alors qu'il se décida à reprendre du service dans l'enseignement. On le nomma professeur de rhétorique et de seconde au collège de Moissac. Il accepta et partit.

Mais il n'était pas fait pour le professorat, et surtout pour

(1) Lettre à M. Maurice D., 5 mai 84, Le Havre (*inédite*).
(2) Charles Le Goffic.

le professorat en province. Cet esprit trop indépendant s'accommodait mal des règles universitaires. Puis, de Paris, on le réclamait : les proses qu'il publiait dans une petite revue, *les Chroniques*, fondée par Maurice Barrès et Le Goffic, attiraient l'attention sur le jeune écrivain : « Il faut absolument qu'il revienne à Paris », disait Paul Bourget, frappé par cette éloquence majestueuse.

Mais il ne pouvait rompre avec l'Université sans retomber sous l'autorité militaire, et déjà son précédent coup de tête, après Constantine, lui avait attiré bien des ennuis. Son état de santé le tira de ce mauvais pas. Il écrivait le 13 mai :

Depuis huit jours, une déformation est devenue apparente chez moi : poussée en avant du sternum et des fausses côtes ; distension de l'estomac, en même temps fatigue à la colonne. Et moi qui me tenais penché en avant, je ne puis déjà plus me tenir que comme renversé en arrière. Mal de Pott ? déviation de la colonne ? Ou choses plus anodines ? Les médecins d'ici ont l'air de n'en rien savoir. Je vais aller à Toulouse consulter un spécialiste. Je m'abstiens de toute réflexion sur le cas. Si j'en faisais, j'en ferais trop, car je ne pense qu'à des choses imprévues, absurdes et révoltantes (1).

Huit jours plus tard, le 22 :

Demain soir j'envoie une demande de congé immédiat jusqu'à fin année scolaire, pour raisons de santé (qui sont ici des raisons à la fois et des prétextes). Il faut 15 jours pour que ce congé m'arrive... Mon état de santé m'empêche de craindre le service militaire. Il faudra donc que je remue à Paris pour trouver quelque chose. Je suis fermement décidé *à me remuer*, en effet (2).

Tellier arriva à Paris au mois de juin, accompagné d'un jeune poète de Moissac, à qui l'unissait une vive amitié; Raymond de la Tailhède ne le quitta plus. Après plusieurs travaux littéraires assez techniques (3), trop scolastiques pour cet esprit indépendant, — et comme il allait retomber dans le découragement amer, un heureux hasard le fit entrer au *Parti National*. Il y donna régulièrement des chroniques exquises, d'un esprit très fin et d'une langue très pure. Il collabora aussi à la *Revue bleue* (4), aux *Annales*, au *Gaulois*. Il avait projets sur

(1) Lettre à M. Charles Le Goffic.
(2) Lettre à M. Charles Le Goffic.
(3) En particulier *les Extraits de Saint-Simon*, en collaboration avec Le Goffic ; la préface est de lui.
(4) Son article sur les manuscrits d'Hugo est remarquable (6 octobre 88).

projets : un livre sur la poésie lyrique au moyen âge, dont les premiers chapitres manuscrits sont à la Bibliothèque du Havre, une ironique plaquette sur l'érudition des romantiques; des études sur la littérature grecque; des contes ; un volume sur la versification française du XIXe siècle. Ce cerveau, fait pour créer, bouillonnait ; mais le temps lui manqua pour réaliser.

C'est à ce moment que se nouèrent ses meilleures amitiés littéraires, et sa curieuse figure est délicatement retracée par cet exquis Paul Guigou, qui le devait trop tôt rejoindre parmi les ombres élyséennes...

Notre grand ami commun, Maurice Bouchor..., vint un soir au lieu du rendez-vous, ayant à son bras un assez grand et maigre garçon, l'air absorbé et distrait, et pour l'heure entièrement perdu dans des vers qu'il déclamait lentement, d'une voix basse un peu sourde... Des vêtements et un corps, parce qu'il en faut, mais la tête tout à fait attachante, une tête aux arêtes précises sans être anguleuses, un front obstiné, la face plutôt longue, de type un peu arabe, le nez fin, les yeux ardents et sombres, profondément enfoncés sous l'arcade bien construite... Nulle défiance dans sa physionomie, mais quelque chose de tourmenté, et parfois répandue sur le visage une expression un peu morne, je ne sais quoi de las et de frappé, qui saisissait. Par intervalles, le fond chagrin de cette figure s'éclaircissait, laissant place à des gaietés. Tellier avait des manières siennes de s'égayer, une façon tranquille de plaisanter et de montrer son érudition singulière des excentricités et des cocasseries littéraires. La bouche alors souriait d'un sourire très bon que scandaient de lents hochements de tête (1).

Ses yeux, extraordinairement caves, étaient comme noyés dans une brume de tristesse; mais lorsqu'il s'égayait, de cette gaieté douce et cocasse, son visage restait immobile, et du fond de ces cavernes sourcilières jaillissait en rayonnement la clarté des yeux qui s'animaient dans leurs ténèbres. Noirs, bleus ? Qui le sut ? c'étaient les yeux de Jules Tellier, inoubliables pour qui les avait une fois contemplés. Son autre séduction était sa voix, douce et basse, veloutée, et prenante comme un violoncelle assourdi, — une voix faite pour chanter les vers. Il avait une façon à lui de caresser les mots en les laissant échapper, de psalmodier les poèmes ; il avait, avec Raymond de la Tailhède, pris l'habitude de les réciter, unissant leurs

(1) Préface des *Reliques*.

deux voix, de timbre différent ; et M. de la Villehervé n'a pas oublié l'impression qu'il éprouva en entendant cette *double* mélopée scander au milieu d'une forêt sa pindarique *Ode à la Nuit*.

Il était d'ailleurs absorbé par ses visions intérieures jusqu'à en oublier d'observer les choses ; ne se disait-il pas « un disciple de Berkeley, qui ne croit pas aux choses extérieures et qui est en tout cas *trop distrait pour les regarder* (1) » ? Il ne voyait que lorsqu'il *voulait* voir, lorsqu'il y appliquait tenacement sa pensée dans un but littéraire : « J'ai ce travers commun à beaucoup de lettrés (avouait-il), de m'intéresser moins aux choses qu'à leur souscription littéraire. » Peut-être les aspects de la nature auxquels il s'intéressa n'eurent-ils cet attrait à ses yeux que pour la traduction qu'il aurait à en donner : « Jamais, nous disait M. de la Villehervé, il ne me fit allusion à une promenade ou à un site. » Un seul jour une chose extérieure le frappa : près de Moret, un train roulant sur un remblai se détachait nettement sur le ciel clair avec des allures puériles de jouet ; en cette unique occasion, il eut une exclamation montrant qu'il *voyait* enfin, et, nous dit malicieusement le délicat poète de *la Chanson des roses*, — « on aurait cru qu'il contemplait pour la première fois un chemin de fer ».

Pendant sa dernière année, la vie parut s'éclairer pour Jules Tellier ; sa tristesse diminuait, et diminuait aussi cette hantise de la mort dont s'était jusqu'ici voilée sa pensée. Il prenait conscience de sa valeur, il allait pouvoir donner au monde un de ces chefs-d'œuvre que les siècles ne peuvent effriter. — Cette ignorance où il était du monde réel, cette vie à part au milieu de divines harmonies l'élevaient peu à peu au-dessus des triviales petitesses : « Il ressentait violemment les misères de la vie, mais il les acceptait, » écrivit Maurice Barrès. *Il les acceptait*, ce n'était déjà plus Tristan Noël.

Un dernier bonheur lui était réservé ; avec son ami, M. de la Tailhède, il fit un voyage en Algérie et en Espagne. Son carnet de notes, « de Toulouse à Gironc », est, avec une Prose (2), la dernière chose qu'il ait écrite ; il semble que ces

(1) Lettre à M. Maurice D. — Marseille, 22 octobre 1895 (*inédite*).

(2) *Nous sommes partis d'Alger à midi*.

pages, d'une langue si merveilleuse, soient moins tristes que de coutume, et pourtant il concluait :

Ceux d'entre nous qui ont le sens de la fuite des choses et l'obsession de la mort certaine, le nouveau les attire peu. Mais ce qu'ils ont aperçu une fois, ils ne peuvent se faire à l'idée de ne le retrouver jamais. Ils ont moins la passion de voir que de revoir. Ainsi de moi. — Il y a beaucoup de lieux où j'ai laissé un peu de mon âme. Je sens qu'une parcelle m'en échappe encore, et qu'elle va être désormais dans la vieille cité composite et bizarre... — Ce sera l'un de mes regrets, si je ne la revois pas *avant de mourir*.

Au mois de mai, il rentrait à Toulouse, et le triste hôpital où échouèrent tant de corps misérables reçut l'amant de la Bien-Aimée. Il ne fallut que douze jours à la maladie pour être victorieuse; dès la première heure, cette typhoïde que compliquaient de graves troubles nerveux ne laissait plus d'espoir. Alors sournoisement la mort vint et l'entoura de ses bras secs. L'amante éternelle aux caresses immobiles rôdait autour de l'enfant qui ne la voulait plus, et parce qu'il l'avait appelée en des jours de tristesse, durement elle le poussa dans la fosse. Et la bouche qui savait cadencer les phrases ondoyantes fut fermée...

Et tu mourus, grand cœur fait pour les plus grandes peines (1)...

§

Ce que fut la vie privée de Tellier, qu'importe? « Ce n'est pas mon affaire, et je n'ai pas à scruter son existence intime », disait-il d'un poète. De quel droit irait-on fouiller dans l'histoire de celui qui voulut demeurer hermétique? Et ne cherchons pas à savoir plus que n'en dit l'écrivain. Et s'il y eut des erreurs dans cette vie qu'illuminait l'Art, qu'importerait encore? N'écrivait-il pas des jongleurs :

En dépit de leurs vices, on avait de l'indulgence pour eux. *Il en faut avoir en tout temps pour les poètes.* Si nous jugeons Villon ou La Fontaine à la mesure commune, le premier serait un franc scélérat, et le second un être assez vil. *Mais il ne faut point juger à la mesure commune.* Le moyen âge le vit bien. Il comprit que c'étaient de grands enfants, de cœur aussi généreux que leur volonté était faible... (2).

(1) *Mort de Léandre*.
(2) Manuscrit de l'étude sur la poésie lyrique du moyen âge (*inédit*).

Que fut-il ? je n'ai pas la curiosité de le savoir.

Belle ou laide, sa vie ? ne cherchons pas à l'apprendre, puisque son œuvre existe, et que ses douleurs payèrent ses instants de génie :

> Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés.

Les poètes, ô Tristan Noël, ont droit à des immunités spéciales, et s'il était nécessaire, nous nous souviendrions toujours de vos lignes émouvantes (1) :

Quand Circé eut changé en pourceaux les compagnons d'Ulysse, croyez-vous que ces pourceaux-là fussent tout à fait pareils aux autres ?...

...Ainsi de ceux que le rêve a conduits à la folie sensuelle. Nul ne les comprend, ni ceux dont ils se sont séparés, ni ceux au niveau desquels ils ont voulu descendre. Ils marchent seuls, durant toute leur vie, et les corps de pourceaux qui emprisonnent leurs âmes *sont de merveilleux ouvrages où se reconnaît la main d'un dieu*...

II

L'ŒUVRE

> Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
> Que nous puissions donner de notre dignité
> Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge,
> Et vient mourir au bord de notre éternité.
>
> BAUDELAIRE.

A juger comme définitive une œuvre tronquée par la mort, n'y a-t-il pas une sorte d'injustice? Pourquoi, à l'heure même où le talent mûri allait s'affirmer en quelque création sublime, faut-il que sournoisement la mort l'ait étouffé ? Mystères de la Nature, qui retranche ses plus nobles objets, et laisse vivre tant d'inutiles. Mais peut-être faut-il beaucoup d'inutiles pour former un Tellier ?

Et cependant, qui veut étudier une œuvre doit l'observer d'un point de vue objectif. Le bagage littéraire d'un écrivain de vingt ans doit être considéré en soi tout comme celui que laisse une vie de labeur. Quelles que fussent les promesses merveilleuses dont la mort arrêta l'accomplissement, quelque immense qu'eût été de nos jours son influence, ce sont là rêveries où peut se complaire l'amitié et non la critique; mais

(1) *Nos Poètes* (étude sur Verlaine).

avant d'ouvrir les trop rares livres, remémorons-nous en silence la divine parole de Gœthe : « Si l'on n'a pas étudié les choses avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on pense ne vaut pas la peine d'être énoncé. »

§

Le premier livre que Tellier soumit au public fut un recueil de forme classique, intitulé *les Brumes*, et qu'il écrivit surtout de dix-huit à vingt ans. Ce fut un regret dont s'obséda sa vie que cette publication trop hâtive, et les meilleurs amis des dernières années n'obtinrent même pas l'autorisation de feuilleter le mince volume. Il rêvait de le remanier entièrement, et nous avons cette bonne fortune de pouvoir étudier un exemplaire qu'il corrigea plus tard d'impitoyable façon.

Le charme de la Poésie est difficilement analysable, et participe, semble-t-il, de choses distinctes. « La musique, écrivait Combarieu, est l'art de penser avec des sons », et ce mystère que représente pour nous la *pensée* musicale, nous le retrouvons en partie dans la poésie. Charme puissant des syllabes en elle-mêmes, des accouplements de sonorités verbales, qui, indépendamment des concepts exprimés, agissent sur notre oreille intérieure (1) comme une incantation. A la pensée formulée avec des mots significatifs, s'ajoute ici la pensée musicale dont parle Combarieu, formée de sons ; car, pour une oreille subtile, les modifications apportées par les différents chocs de voyelles et de consonnes ont autant de valeur en eux-mêmes que l'entrecroisement des notes de la gamme. En outre de leur sens précis, les mots forment donc une autre pensée *sonore*, particulière, plus confuse, et que certains esprits n'apprécieront jamais. Il y a plus de choses en ce monde que n'en peut comprendre notre philosophie ; la beauté musicale des vers n'a souvent presque rien à voir avec le sens des mots qui le composent. Les vers de Verlaine et de Samain, de Baudelaire et de Hugo tiennent nos sensibilités sous un charme aussi aigu que celui de la Musique. Grande est donc l'erreur de *Jean-Christophe* lorsqu'il prétend que le plus grand poète est celui qu'on pourrait traduire dans toutes

(1) J'appelle « oreille intérieure » cet étrange sens de l'ouïe qui permet d'*entendre* en soi-même une musique qui n'existe alors que par la mémoire. Il n'est pas nécessaire, pour sentir la beauté d'un vers, de le prononcer à voix haute, et certains gargarismes réussissent au contraire à en gâter la musique.

les langues ; — le plus grand est celui qu'on *ne peut pas* traduire, et dont la séduction mystérieuse opérera moins par la pénétration de sa pensée que par la qualité de son extériorité verbale ; car la plus grande beauté du vers tient dans l'alliance des deux émotions. Alors les mots, par un sortilège inexplicable, vibrent et se prolongent en la mémoire, et conduisent au Rêve... C'est à *cette* beauté que se mesure la qualité du poète. Tellier, hélas! ne l'eut pas fréquemment dans ses vers, qui manquent de fluidité : comme le faisait judicieusement remarquer M. Guigou dans la préface des *Reliques* :

Je trouve que la poésie de Tellier a parfois quelque chose de trop net, de trop visible, et d'un peu sec. L'idée, toujours fine et poétique, y est exprimée avec exactitude, avec beaucoup de propriété, mais sans mystère. Les mots disent littéralement ce qu'ils disent, et rien de plus.

Et *rien de plus?* il est vraiment curieux que ce pouvoir de *suggestion au delà*, que possède à si haut point sa prose, lui ait été refusé pour les vers. Et l'on pourrait se demander pourquoi le charme insinuant des phrases harmonieuses ne s'est pas glissé plus souvent dans les poèmes. Tellier fut avant tout un *orateur ;* l'enfant qui adorait prêcher, pour le plaisir de coudre les uns aux autres de beaux mots sonores, cet enfant survécut dans l'homme ; son style est large, avec des respirations fortes et égales, cadencé longuement, sur un rythme entièrement personnel, insaisissable, et qui ne *consentait* pas à se plier au rythme voulu des vers. De là une lutte sourde qui se trahit en maintes poésies, auxquelles il faudrait peu de chose pour atteindre à la beauté parfaite. Son chef-d'œuvre poétique, *la Prière à la Mort*, doit justement à cette résistance sa beauté métallique, grondante, et douloureuse jusque dans le triomphe de la forme. Cette résistance de la matière, Baudelaire l'a connue aussi, et c'est pourquoi d'aucuns, incapables de le comprendre, l'accusèrent de manquer de spontanéité.

Sans doute, Jules Tellier eût trouvé encore de tels accents : mais pourquoi réfléchir sur ce qu'il aurait pu faire? ce qu'il laisse peut encore nous contenter. Ceux qui ne veulent connaître que les grands poètes, cimes au milieu des montagnes environnantes, qu'ils passent sans se préoccuper du pur

rêveur ; mais pour nous qui aimons la Poésie à l'instar de la Musique, et pour qui elle constitue une vie seconde, quelques-uns de ses poèmes seront une source de joies nouvelles, et formeront un phare de plus dans la nuit sombre.

Ouvrons donc *les Brumes;* en première page, une épigraphe de Sénèque, destinée à éloigner le béotien : « *Quum quæretur ab illo, quo tanta diligentia artis spectaret ad paucissimas perventura : Satis sunt, inquit, mihi pauci; satis est unus : satis est nullus.* »

Ce livre juvénile est en effet tout *embrumé*, et sur les cinquante pièces qui le composent, on n'en trouvera pas une qui n'ait pour thème la tristesse de Tellier ou le désir de la mort.

Une des plus jolies est *la Chauve-Souris :*

Nous causions dans les prés qui ravissent les sages,
Un soir des temps lointains où vous aviez seize ans,
Quand je sentis glisser entre nos deux visages
L'oiseau sinistre et doux des rêves malfaisants.

L'oiseau mystérieux dans la clarté blafarde,
Ayant prédit les maux que tu m'as fait souffrir,
S'enfuit d'un vol oblique, et je ne pris point garde
Que ce beau soir d'automne était triste à mourir.

Mais quand sur moi le ciel est devenu très sombre,
Quand j'ai voulu pleurer le front sur tes genoux,
A quelque froid soudain toujours j'ai senti l'ombre
De la chauve-souris qui passait entre nous!

Quelques pages plus loin, une pièce descriptive d'une note assez rare dans son œuvre se termine par un quatrain splendide, évocateur et musical :

... Et l'Océan énorme et noir où se répand
En un long sillon d'or la clarté de la lune
Ravive dans mon cœur, qui songe et se repent,
L'éclair mystérieux d'une immense infortune (1).

On sent très visiblement en ce recueil l'influence de Sully-Prudhomme (« c'était le soir où je reçus l'atteinte »... — « Voir souffrir était mon supplice ». — « Déjà vieillard au début de la vie », etc.) L'une de ces pièces porte d'ailleurs, ajoutée à la plume sur notre exemplaire, une dédicace à Sully-Prudhomme, dont les vers avaient fait grande impression sur l'adolescent; plus tard, il se ressaisit un peu.

(1) Version des *Reliques*. Dans *les Brumes*, l'avant-dernier vers portait : aussi froid qu'un serpent.

Dans cette *Chanson sur un thème espagnol* se retrouve son amour de la mort :

Viens par surprise, ô mort, en mon âme ravie,
Et ne m'avertis pas en me faisant souffrir,
De peur qu'il ne suffise à me rendre la vie
Du bonheur que j'aurais en me sentant mourir.

Prends-moi donc au milieu d'une extase profonde,
Pour que j'entre au néant sans le pouvoir sentir,
Et songe : s'il allait me rappeler au monde,
Le bonheur que j'aurais à l'espoir d'en sortir.

Cela est bien contourné et bien « espagnol », et les *pointes* en sont peut-être un peu trop accentuées ; mais voici vers la fin un sonnet biffé par la plume impatiente du jeune poète, et dont le tercet final, grondant et brusque, est pourtant beau :

Je n'ai plus des soucis du monde l'âme émue ;
Au gré de mes amis je dirige mes pas ;
Rien qu'en disant « Je veux » ou bien « Je ne veux pas »,
Le moindre en souriant m'arrête ou me remue.

La calme Indifférence en mon cœur est venue,
La Paresse aux sommeils divins me tend les bras.
Mon sourire est tranquille et doux, et je suis las
Des plaintes d'autrefois sur ma peine inconnue.

J'obéis sans reproche et j'écoute sans blâme.
Mais il est cependant des heures où mon âme
Retrouve un peu d'orgueil et de rébellion.

Et si quelqu'un parfois à me railler s'apprête,
Je rouvre un œil profond et redresse la tête,
Avec le mouvement brusque du vieux lion.

Trois ans plus tard, un de ses amis fondait un petit journal hebdomadaire ; Tellier y écrivit assez fréquemment dans les premiers temps. Un jour, sur une caricature que le peintre Binet destinait à la Salle de Garde des internes de l'Hospice, il improvisa une assez longue pièce de vers que le prote égara. Bien que l'ayant donnée aussitôt écrite, Tellier quelques jours plus tard sut la refaire à nouveau de mémoire, et lorsqu'on put ensuite comparer les deux feuilles, on remarqua que *deux* mots seuls différaient.

Le tableau représentait une modiste qu'enlace un squelette habillé en carabin :

Musulman, chrétien ou bouddhiste,

Qu'un rêve ou l'autre soit sa foi,
L'homme a, pareil à la modiste,
Un spectre horrible auprès de soi.

Acteur qui dit son bout de rôle,
Vaine larve sans lendemain
On voit traîner sur son épaule
Les longs doigts d'une affreuse main.

Un jour nos lèvres seront blanches,
Et blanc comme elles notre front ;
On clouera sur nous quatre planches
Et nos cadavres pourriront.

. . . . . .

Puisque c'est là qu'il faut descendre,
Gémir pourquoi, pourquoi prier ?
Bien et mal font la même cendre
Au fond d'un même cendrier (1)..

Ceci était signé Tristan Noël.

Citons encore une pièce absolument inconnue, et qu'on eût dû reprendre pour *les Reliques*.

L'OISEAU A LA MER (2).

Tout enfant, au sortir de la messe, un dimanche,
Voyant des gens en foule et m'arrêtant comme eux,
J'aperçus près du môle un oiseau que la Manche
Avait pris tout vivant dans ses flots écumeux.

Il criait, s'enfonçait, sautait, battait des ailes ;
Tandis que nous tenions la main à nos chapeaux,
Les vagues sans pitié se rejetaient entre elles
Ce doux captif errant des prisons sans repos.

Jetant des cris perçants qu'un vent d'hiver emporte,
S'épuisant en efforts par la foule moqués,
Il vint enfin, poussé d'une vague plus forte,
Briser son front débile au dur granit des quais.

Des yeux railleurs aussi me suivent de la côte ;
— Par la mer du destin saisi comme l'oiseau,
Je flotte, et n'attends plus qu'une vague assez haute
Pour fracasser mon front à l'angle du tombeau.

Mais si nulle n'en veut finir entre ces vagues,
Faudra-t-il, d'épouvante et d'horreur agité,
Aux cris du vent confus mêlant mes plaintes vagues,
Errer de flots en flots pendant l'éternité ?

Quelques belles pièces, écrites en 1883, furent exclues des

(1) *La Cloche Illustrée*, n° du 13 mars 1886.
(2) *La Cloche Illustrée*, n° du 10 avril 1886.

Brumes. Pourquoi? qui le saura. Tellier ne se rendit jamais compte de sa valeur ; ne voulait-il pas, un jour, nous racontait M. de la Villehervé, mutiler ses admirables *Proses* pour en supprimer ce qu'il appelait « le couronnement »?

Il semble qu'il ait écrit celle-ci pour lui-même, et pour qu'elle fût gravée plus tard sur son précoce tombeau :

A LÉANDRE(1).

Plus d'un voudrait mourir ainsi que toi, mon frère,
Et vaincu du destin, mais de l'oubli vainqueur,
Laisser, pour l'agrandir en cette vie amère,
En pâture à toute âme un morceau de son cœur !

Mais s'il est beau déjà, dans l'ombre et la tourmente,
D'être ardent plus qu'Ajax à lutter tout le jour,
Pour conquérir ta gloire adorable et charmante,
C'est peu que ta grandeur à qui n'a ton amour.

. . . . . .

Ah ! tu mérites moins la plainte que l'envie,
Jeune homme aimé des dieux, qui sous ton ciel lointain,
Connus tout ce qu'on peut devoir en cette vie
De bonheur à l'amour et de gloire au destin.

Combien avaient aussi sa force et son courage,
Qui, nul amour n'étant venu pour les saisir,
Mourront un jour d'ennui sans quitter le rivage,
Pauvres grands cœurs perdus à qui manque un désir.

Et combien ont voulu braver dans la nuit sombre
Le grand frissonnement de l'immense tombeau,
Qui vont cherchant sans fin leur but qui fuit dans l'ombre,
Pauvres nageurs errants à qui manque un flambeau.

HENRIETTE CHARASSON.

(*A suivre.*)

(1) Vers communiqués par M. Théophile Vallée. — Léandre s'était noyé : cf. *la Mort de Léandre*.

POUR L'INTERPRÉTATION
DE
ZARATHOUSTRA

Les fragments qui suivent sont empruntés aux *Œuvres posthumes* de Frédéric Nietzsche et peuvent aider à la compréhension d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Le philosophe lui-même semble avoir eu l'intention d'écrire un jour un glossaire à cet ouvrage, mais il ne parvint jamais à mettre son projet à exécution. Plusieurs notes tracées sur ses carnets, au hasard de l'inspiration, sont de simples résumés ou des aide-mémoires, par quoi il entendait fixer le sens de tel ou tel chapitre. D'autres, au contraire, donnent véritablement des éclaircissements et seront pour le lecteur attentif d'un secours précieux. Tels qu'ils se présentent ici et malgré leur caractère inachevé, ces quatre-vingt-deux aphorismes permettront en tous les cas de jeter un coup d'œil dans le laboratoire intellectuel de Nietzsche. — H. A.

I.

Tous les buts sont détruits : les évaluations se tournent les unes contre les autres ;

on appelle bon celui qui suit son cœur, mais aussi celui qui n'obéit qu'à son devoir ;

on appelle bon l'homme doux, conciliant, mais aussi l'homme brave, inflexible, sévère ;

on appelle bon celui qui n'exerce aucune contrainte sur lui-même, mais aussi le héros de la domination de soi ;

on appelle bon l'ami absolu de la vérité, mais aussi l'homme rempli de piété qui transfigure les choses ;

on appelle bon celui qui s'obéit à lui-même, mais aussi l'homme pieux ;

on appelle bon l'homme distingué et noble, mais aussi celui qui ne méprise ni ne regarde de haut ;

on appelle bon l'homme charitable qui évite la lutte, mais aussi celui qui est avide de combats et de victoires ;

on appelle bon celui qui veut toujours être le premier, mais

aussi celui qui ne veut être avantagé au détriment de personne.

2.

Nous avons en nous une force énorme de sentiments moraux, mais *aucun but* qui pourrait les satisfaire tous. Ces sentiments se contredisent les uns les autres : ils ont pour origine des tables de valeurs *différentes*.

Il y a une force morale prodigieuse, mais il n'y a plus de *but*, où toute la force pourrait être utilisée.

3.

Tous les buts sont détruits. Il faut que les hommes s'en *assignent* un. C'était une erreur de croire qu'ils en *possèdent* un : ils se les sont tous donnés. Mais les *conditions premières* pour tous les buts d'autrefois sont aujourd'hui détruites.

La science montre le coues à suivre, mais non pas le but : elle pose cependant les conditions premières auxquelles le nouveau but devra correspondre.

4.

La *profonde stérilité* du dix-neuvième siècle.

Je n'ai jamais rencontré d'homme qui eût vraiment apporté un nouvel idéal. C'est le caractère de la musique allemande qui m'a le plus longtemps induit à *espérer*. Un *type plus* fort, où nos forces seraient liées synthétiquement — ce fut là ma croyance.

A première vue tout est décadence. Il faut diriger la destruction de telle sorte qu'elle rende possible, aux plus forts, une nouvelle forme de l'existence.

5.

La dissolution de la morale conduit, dans ses conséquences pratiques, à l'individu atomique et aussi à la division de l'individu en multiplicités — fluctuation absolue.

C'est pourquoi, plus que jamais, un but est nécessaire et un amour, un *nouvel* amour.

6.

« Aussi longtemps que votre morale était suspendue au-dessus de ma tête, je respirais comme quelqu'un qui étouffe.

Dès lors il me fallut étouffer ce serpent. Je voulais vivre, c'est pourquoi je devais mourir. »

7.

Tant que l'on devra encore agir, par conséquent tant que l'on *commandera*, il n'y aura pas encore de synthèse (la *suppression* de l'homme moral). *Ne pas pouvoir faire autrement*. Les instincts et la raison qui commande ne sauraient autrement aller au delà du but. Jouir de soi-même dans l'action.

8.

Tous, ils ne veulent pas porter le fardeau de ce qui n'est pas commandé; mais ils font ce qu'il y a de plus difficile, lorsque tu le leur commandes.

9.

Surmonter le passé en nous-mêmes : combiner à nouveau les instincts et les diriger tous ensemble vers un seul but : — cela est extrêmement difficile! Il n'y a pas que les mauvais instincts qu'il faut surmonter, — il faut aussi faire table rase de ce que l'on appelle les bons instincts, afin de les sanctifier à nouveau!

10.

Il ne faut pas faire de *bonds* dans la vertu! Mais il faut que chacun suive un chemin différent! Pourtant chacun ne doit pas vouloir parvenir au plus haut! Par contre, chacun peut servir de *pont* et *d'enseignement* pour les autres !

11.

Par la bonne volonté d'aider, de compatir, de se soumettre, de renoncer aux attaques personnelles, les hommes insignifiants et superficiels deviendront peut-être pour l'œil quelque chose de supportable : il ne faut à aucun prix leur ôter l'idée que cette volonté est « la vertu même ».

12.

L'homme rend précieuse une action : mais comment une action rendrait-elle précieux un homme ?

13.

La morale est affaire de ceux qui ne peuvent se libérer d'elle :

c'est pourquoi elle fait partie pour ceux-là des « conditions d'existence ». On ne peut pas réfuter des conditions d'existence : on peut seulement... ne pas les posséder.

14.

S'il était vrai que la vie ne vaut pas d'être affirmée, l'homme moral *abuserait* de son prochain, précisément par son oubli de soi et par ses vertus secourables — et cela à son bénéfice personnel.

15.

« Aime ton prochain » — cela veux dire avant tout : « ne t'occupe pas de ton prochain ! » — Et c'est précisément ce côté de la vertu qui est le plus difficile.

16.

L'homme mauvais considéré comme un parasite. Dans la vie nous ne devons pas seulement être des jouisseurs : cela manque de noblesse.

17.

C'est le sentiment noble qui nous *interdit* de n'être que des jouisseurs de la vie. Ce sentiment se révolte contre toute espèce d'hédonisme. Nous devons nous acquitter de quelque chose en retour. — Mais la croyance fondamentale de la masse, c'est qu'il faut vivre pour rien, — c'est là sa *vulgarité*.

18.

Pour l'homme *bas* les évaluations contraires sont applicables : il importe de lui implanter les vertus. Il faut l'arracher à la vie par des commandements absolus, par de terribles tyrans.

19.

Revendication : la nouvelle loi doit pouvoir être accomplie — et de son accomplissement doit sortir l'anéantissement et la loi supérieure. Zarathoustra se pose en face de la loi, en *supprimant* la « loi des lois », la morale.

Les lois considérées comme épines dorsales. Il faut travailler aux lois et en créer, en les exécutant. Jusqu'à présent c'était l'instinct d'esclavage qui faisait obéir aux lois.

20.

La victoire sur soi-même chez Zarathoustra doit servir

d'exemple à la victoire sur soi-même dans l'humanité — en faveur du surhumain. C'est en vue de cela que la victoire sur la morale est nécessaire.

21.

Type du législateur, son évolution et ses souffrances. Quel sens cela a-t-il, d'une façon générale, d'édicter des lois ?

Zarathoustra est le héraut qui appelle beaucoup de législateurs.

22.

DIFFÉRENTS INSTRUMENTS

1. Ceux qui *commandent*, les puissants qui n'aiment pas, si ce n'est les images d'après lesquelles ils créent. Les êtres abondants, multiples, absolus, qui surmontent ce qui existe.

2. Ceux qui sont *obéissants*, les « libérés » — l'amour et la vénération sont leur bonheur ; ils ont le sens de ce qui est supérieur. (Suppression de ce qu'ils ont d'imparfait par la contemplation !)

3. *Les esclaves*, l'espèce « serve » — : il faut leur créer du bien-être ; la compassion des uns pour les autres.

23.

Celui qui donne, celui qui crée, celui qui enseigne — voilà les précurseurs de celui qui domine.

24.

Toute vertu, toute victoire sur soi-même n'ont de sens que comme préparation de ce qui domine !

25.

Tout sacrifice que fait le dominateur sera compté au centuple.

26.

Quand le chef d'armée, le prince, celui qui est responsable devant lui-même, fait un sacrifice il faut le vénérer hautement.

27.

La tâche prodigieuse du dominateur qui s'éduque lui-même ; — l'espèce d'homme et de peuple qu'il veut dominer doit trouver en lui son *image* : c'est là qu'il doit être devenu le maître !

28.

Le grand éducateur est comme la nature : il doit accumuler des *obstacles* pour que ces obstacles soient *surmontés*.

29.

Les nouveaux maîtres sont le premier degré du suprême imagier (ils impriment leur type).

30.

Les institutions sont les *effets* des grands individus et servent de moyen pour *incruster* et *enraciner* les grands individus — jusqu'à ce qu'ils portent enfin des fruits.

31.

De fait, les hommes essayent toujours de *pouvoir se passer* des grands individus, par des corporations, etc... Mais ils dépendent d'une façon absolue de ces modèles.

32.

L'idéal eudémonique et social ramène les hommes en arrière — il crée peut-être une espèce ouvrière très utile, — il invente l'*esclave idéal de l'avenir*, la caste inférieure *qui est indispensable!*

33.

Droits égaux pour tous — c'est là la plus merveilleuse injustice; car ce sont les hommes supérieurs qui pâtissent de ce régime.

34.

Il ne s'agit pas du tout d'un droit des plus forts, car les plus forts et les plus faibles sont tous égaux en ceci : ils étendent leur puissance autant qu'ils le peuvent.

35.

Nouvelle taxation de l'homme : en première ligne les questions :

combien de puissance y a-t-il en lui?
combien de multiplicité d'instincts?
combien de facultés communiquantes et réceptives?

Le dominateur comme type supérieur.

36.

Zarathoustra est heureux que la lutte des castes soit enfin

terminée, et que le temps vienne maintenant enfin de la hiérarchie des individus. La haine du système de nivellement démocratique est seulement *au premier plan* : en somme, il faut se féliciter que l'on en soit enfin arrivé là. Maintenant il peut résoudre sa tâche. —

Ses enseignements n'ont été adressés jusqu'à présent qu'à la caste dominante de l'avenir. Ces maîtres de la terre doivent maintenant *remplacer* Dieu et se créer la confiance profonde et absolue de ceux qui sont dominés. En premier lieu : leur nouvelle sainteté, leur renoncement au bonheur et aux vises. Ils offrent aux inférieurs l'expectative du bonheur, et non pas *à eux-mêmes*. Ils sauvent ceux qui sont mal venus par la doctrine de la « mort rapide » ; ils offrent des religions et des systèmes selon la place dans la hiérarchie.

37.

Le conflit du dominateur *c'est l'amour du plus lointain dans son amour pour le prochain.*

Etre *créateur* et être *bon*, ce ne sont pas là des antinomies, mais c'est *une seule et même chose*, mais avec des perspectives *lointaines* ou *prochaines*.

38.

Le sentiment de la puissance. Rivalité de tous les « *moi* » pour trouver l'idée qui demeure au-dessus de l'humanité, comme son étoile. Le *moi* est un *primum mobile*.

39.

Lutte pour l'utilisation de la *puissance* qui est représentée dans l'humanité! Zarathoustra appelle à cette lutte.

40.

Mener à bien notre idéal : — lutter pour la puissance à la façon dont cette lutte découle de l'idéal.

★

41.

La doctrine du Retour est le *point solsticial de l'histoire*.

42.

Soudain s'ouvre le domaine épouvantable de la vérité. Il y

a une sauvegarde inconsciente, une précaution, une dissimulation, une garantie contre la Connaissance la plus difficile : c'est ainsi que j'ai vécu jusqu'à présent, je me suis caché quelque chose. Mais l'effort continuel pour enlever des pierres a donné la toute-puissance à mon instinct. Maintenant j'enlève la dernière pierre. La terrible vérité *se dresse devant moi*.

Conjuration de la vérité du fond de la tombe : — nous avons créé la vérité, nous l'avons éveillée : suprême manifestation du courage et du sentiment de la puissance. Dédain de tout le passé-même, tel qu'il a existé jusqu'à présent !

Nous luttons avec la vérité — nous découvrons que le seul moyen de la supporter, c'est précisément de créer un être *qui la supporte* ; à nouveau nous ne préférons de nouveau nous éblouir volontairement et nous rendre aveugle devant elle. **Mais, cela, nous ne le pouvons plus !**

Nous avons créé la pensée la plus difficile — *créons maintenant l'être* qui la trouve légère et qu'elle rende bienheureux !

Pour pouvoir créer il faut que nous nous donnions à nous-mêmes une plus grande liberté, une liberté plus grande que celle qui fut jamais accordée en vue de cela, délivrance de la morale et allégement par de nouveaux créateurs de l'avenir ! Célébrer l'avenir et non pas le passé ! Errer poétiquement le mythe de l'avenir ! Vivre dans l'espérance ! Mourir bienheureux ! Et ensuite, laisser de nouveau tomber le rideau et *diriger les pensées vers des buts prochains et déterminés !*

43.

L'humanité doit situer son but au delà d'elle-même — non pas dans un Monde-Erreur, mais dans la propre continuation d'elle-même.

44.

Le milieu, c'est chaque fois que naît la *volonté de l'avenir*, alors *le grand événement est à prévoir !*

45.

Notre nature, c'est de créer un être plus haut que nous sommes nous-mêmes. *Créer au-dessus de nous !* C'est là l'instinct de l'action et de l'œuvre. — De même que toute volonté suppose un but, de même *l'homme suppose un être*, qui n'est pas présent, mais qui présente le but de son exis-

tence. C'est là la liberté de toute volonté ! Dans le *but* réside l'amour, la vénération, la vision de ce qui est parfait, le désir.

46.

Ma revendication : créer des êtres qui sont élevés au-dessus de toute l'espèce « homme » : il faut sacrifier à ce but soi-même et le « prochain ».

La morale qui a dominé jusqu'à présent avait ses limites dans l'espèce : toutes les morales ont été utiles en ce sens qu'elles ont donné *d'abord* à l'espèce une stabilité absolue : dès que cette stabilité est atteinte, le but peut être placé plus haut.

L'un des mouvements est inconditionné : le nivellement de l'humanité, les grandes fourmilières humaines, etc.

L'autre mouvement, mon mouvement, est, au contraire, l'accentuation de tous les contrastes et de tous les abîmes, la suppression de l'égalité, la création d'êtres tout-puissants.

Celui-là engendre le dernier homme, mon mouvement engendre le Surhumain. Ce n'est nullement le but de considérer la dernière espèce comme si elle devait être la maîtresse de la première. Tout au contraire les deux espèces doivent coexister, — d'une manière aussi séparée que possible ; l'une *ne se préoccupant pas de l'autre, à l'exemple des dieux épicuréens*.

47.

L'antipode du *Surhumain*, c'est le *dernier homme* : je les ai créés en même temps.

48.

Plus l'individu est libre et déterminé, plus son amour a *d'exigences* : enfin il finit par aspirer au Surhumain, parce que tout le reste ne *satisfait* pas son amour.

49.

Au milieu de la voie naît le Surhumain.

50.

J'étais inquiet au milieu des hommes ; j'avais le désir de vivre parmi les hommes et rien ne pouvait me satisfaire. Alors je me suis rendu dans la solitude et j'ai créé le Surhumain. Et lorsque je l'eus créé, j'ai drapé autour de lui le grand voile de devenir et j'ai laissé luire sur lui la clarté de Midi.

51.

« Nous voulons créer un être », nous voulons tous y prendre part, nous voulons l'aimer, nous voulons tous le couver — et, *à cause de lui*, nous honorer et nous estimer.

Il faut que nous ayons un *but* à cause duquel nous nous aimions tous les uns les autres! *Tous* les autres buts sont dignes d'être détruits !

52.

Les plus forts de corps et d'âme sont les meilleurs — principe pour Zarathoustra. Déduire d'eux la morale supérieure, celle des créateurs — Zarathoustra veut *refaire* l'homme à son image — ceci est sa loyauté.

53.

Zarathoustra apparaît au génie comme l'*incarnation* de sa pensée.

54.

La solitude est nécessaire *pour un temps*, afin que l'être s'amplifie et s'imprègne — qu'il guérisse et qu'il devienne dur.

Nouvelle forme de la communauté : s'affirmant d'une façon guerrière Autrement l'esprit s'affaiblit. Non point seulement des « jardins » et la « fuite devant les masses ». La guerre (mais sans poudre !) entre des idées différentes! et les maîtres de ces idées !

Nouvelle noblesse par la sélection. Les cérémonies pour la fondation de familles.

Diviser autrement la journée ; l'exercice physique pour tous les âges de la vie. La lutte considérée comme un principe.

L'amour sexuel considéré comme la lutte pour le principe qui est dans le devenir, dans ce qui vient. — « Dominer » est enseigné et exercé, la dureté aussi bien que la douceur. Dès que l'on a atteint la maîtrise dans une condition, il faut aspirer à une condition nouvelle.

Se laisser instruire par les méchants et leur donner, à eux aussi, l'occasion de la lutte. Les dégénérés sont à utiliser. — Le droit à la *punition* doit consister en ceci que le malfaiteur peut être *utilisé* comme sujet d'expérience (pour un nouveau

mode de nutrition); ceci *sanctifie* la punition que l'on peut avoir de quelqu'un pour le plus grand bien de ce qui doit venir.

Nous *encourageons* notre nouvelle communauté, parce qu'elle est le pont vers *notre* nouvel idéal de l'avenir. C'est *pour elle* que nous travaillons et que nous faisons travailler les autres.

55.

L'essence : le mesure et le moyen pour aspirer au-delà de l'homme : il convient de trouver l'espèce d'homme la plus haute et la plus vigoureuse ! Représenter sans cesse la tendance supérieure *dans les petites choses* : la perfection, la maturité, la santé florissante, le doux rayonnement de la force. Travailler comme un artiste à l'œuvre quotidienne, mener chaque tâche jusqu'à la perfection. S'avouer la probité dans le motif comme il convient au puissant.

56.

Pas d'impatience ! Le Surhumain est votre prochain degré ! Pour cela, pour cette limitation, il faut de la *modération* et de la *virilité*.

Hausser l'homme au-dessus de lui-même, comme ont fait les Grecs — pas de phantasmes incorporels. Il convient de supprimer l'esprit supérieur lié à un caractère faible et nerveux. But : Développement supérieur de tout le *corps* et non pas seulement du cerveau.

57.

« L'homme est quelque chose qui doit être surmonté » : — il convient de regarder à l'allure : les Grecs sont admirables, sans hâte. — Mes précurseurs : Héraclite, Empédocle, Spinosa, Gœthe.

58.

1. Mécontentement avec nous-mêmes. Antidote contre le repentir. La transformation des tempéraments (p. ex. par les anorganiques). La *bonne* volonté dans ce mécontentement. Attendre sa soif et la laisser devenir complète, avant de vouloir découvrir *sa* source.

2. Transformer la mort pour en faire un moyen de victoire et de triomphe.

3. La maladie ; comment il faut se comporter à son égard. La liberté de la mort.

4. L'amour sexuel comme moyen pour atteindre l'idéal (l'aspiration à périr dans son contraire). L'amour de la divinité qui souffre.

5. La reproduction comme l'acte le plus sacré. Grossesse ; création de l'homme et de la femme qui, dans l'enfant, veulent jouir de leur *unité* et élever un monument à leur communion.

6. La pitié comme un danger. Créer les occasions pour que chacun puisse s'aider lui-même et qu'il soit libre d'accepter d'être aidé.

7. L'éducation vers le *mal*, pour susciter son *propre* « démon ».

8. La guerre *intérieure*, comme « évolution ».

9. La « conservation de l'espèce » et l'idée de l'éternel Retour.

59.

Doctrine principale : parvenir, à chaque degré, à la perfection et au sentiment du bien-être. Ne pas faire de bonds !

D'abord la législation. Après la promesse du Surhumain, la doctrine de l'éternel Retour est épouvantable. Maintenant elle est *supportable !*

60.

La vie elle-même a créé cette pensée, la plus difficile pour la vie, elle veut *dépasser* son suprême obstacle.

Il faut vouloir s'anéantir pour pouvoir redevenir, — d'un jour à l'autre. Transformation à travers mille âmes, — que ce soit là ta vie, que ce soit là ta destinée ! Et, en fin de compte, *vouloir, encore une fois, toute cette série !*

61.

Que nous puissions *supporter* notre immortalité — ce serait là la chose suprême.

62.

Le moment où j'ai conçu l'éternel Retour est immortel. Et, à cause de ce moment, je *supporte* l'éternel Retour.

63.

La doctrine de l'éternel Retour est écrasante, à première

vue, pour les plus nobles; elle est, en apparence, le moyen de les exterminer, — car il reste les natures plus médiocres et moins nuisibles ! « Il faut étouffer cette doctrine et tuer Zarathoustra. »

64.

Hésitation des disciples. « Nous arriverons déjà à nous accommoder de cette doctrine, mais elle nous servira à *détruire* le grand nombre ! »

Zarathoustra se met à rire : « Vous devez être le marteau, je vous ai donné le marteau en main. »

65.

Je ne vous parle pas, comme je parlerais au peuple. Pour ceux-là la *première* chose est de se mépriser et de se détruire, la *seconde* de se mépriser et de se détruire les uns les autres !

66.

« Ma volonté de faire le bien me force à me taire tout à fait. Mais ma volonté du Surhumain m'ordonne de parler et de sacrifier même les amis. »

« Je veux façonner et *transformer* vous et moi, autrement comment le supporterai-je ? »

67.

Histoire de l'homme supérieur. Le dressage de l'homme meilleur est infiniment plus douloureux. Démontrer l'idéal des sacrifices nécessaires chez Zarathoustra. L'abandon du pays natal, de la famille, de la patrie. Vivre sous le mépris de la moralité dominante. Supplice des expériences et des méprises. Abandon de toutes les jouissances qu'offrait l'ancien idéal (on leur trouve, sur la langue, soit une saveur hostile, soit une saveur étrangère).

68.

Qu'est-ce qui prêtait aux choses un sens, une valeur, une signification? Le cœur créateur qui désirait et qui, dans son désir, s'est mis à créer. Il créa *le plaisir et la peine*. Il voulut aussi se *rassasier* de la peine. Il faut que nous prenions sur nous toute souffrance qui a jamais été soufferte, par les hommes et par les animaux, il faut que nous donnions à cette souf-

france un caractère affirmateur et que nous ayons *un but* qui lui prête *de la raison*.

69.

Doctrine principale : Nous avons le pouvoir d'interpréter la souffrance comme une bénédiction, le poison comme une nourriture. La volonté de souffrir.

70.

La grandeur héroïque, seule condition de celui qui prépare. (Aspiration à une distinction absolue comme moyen de se supporter.)

Nous ne devons pas vouloir une condition unique, mais nous devons vouloir *devenir des êtres périodiques* — pareils à l'existence.

Indifférence absolue vis-à-vis de l'opinion des autres (parce que nous connaissons leurs mesures et leurs poids), mais si on la considère comme une opinion au sujet de soi-même, elle est un objet de pitié.

71.

Les disciples doivent réunir trois qualités : être véridiques, vouloir et pouvoir se communiquer, posséder la même connaissance.

72.

Toutes les espèces d'hommes supérieurs, leur détresse et leur dépérissement (différents exemples, citer Dühring, détérioré par l'isolement). Dans l'ensemble, la *destinée des hommes supérieurs* à notre époque, la façon dont ils paraissent condamnés à l'extinction : comme un grand cri de détresse vient à l'oreille de Zarathoustra. Toutes les formes de la folle dégénérescence des natures supérieures (par exemple le *nihilisme*) s'approchent de lui.

73.

HOMMES SUPÉRIEURS QUI, DANS LEUR DÉTRESSE, VIENNENT A ZARATHOUSTRA

Tentation de retraite, *avant qu'il en soit temps*, — par l'invitation à la *pitié*.

1. L'inquiet, le vagabond, le *voyageur*, qui a désappris d'ai-

mer son peuple, parce qu'il aime beaucoup de peuples, — le bon Européen.

2. Le sombre et ambitieux *fils du peuple*, farouche, solitaire, prêt à tout, qui choisit la solitude pour ne pas être destructeur, — il s'offre comme instrument.

3. Le *plus laid des hommes*, qui est obligé de se parer (sens historique) et qui cherche sans cesse un nouveau vêtement : il veut rendre son aspect supportable et finit par aller dans la solitude pour ne pas être vu, — *il a honte*.

4. *L'adorateur des faits* (« le cerveau de la sansgue »), la conscience intellectuelle la plus subtile, affligé d'une mauvaise conscience par excès, — il veut être débarrassé *de lui-même*.

5. Le *poète*, aspirant au fond à une sauvage liberté; choisit la solitude et la sévérité de la Connaissance.

6. L'inventeur de *nouveaux remèdes enivrants*, le musicien, l'enchanteur qui finit par se jeter aux pieds d'un cœur aimant pour s'y cacher : « Ne venez pas à moi, c'est à celui-là que je veux vous conduire. »

Les hommes trop sobres qui ont un désir de l'ivresse qu'ils ne peuvent satisfaire. Ceux qui ont dépassé l'excès de sobriété.

7. Le *génie* (considéré comme accès de folie), glacé faute d'amour. « Je ne suis ni un génie ni un dieu. » Grande tendresse : « Il faut l'aimer davantage ! »

8. Le *riche* qui a tout donné et qui demande à chacun : « Y a-t-il chez toi de l'abondance ? Donne-moi ma part ! » — le riche *mendiant*.

9. Les rois renonçant à régner ! « Nous cherchons celui qui est *plus digne* de régner ! » — Contre l' « égalité » : le *grand* homme fait défaut et *par conséquent la vénération*.

10. Le *comédien du bonheur*.

11. Le *devin pessimiste*, qui sent partout la *fatigue*.

12. Le *fou* de la grande ville.

13. Le *jeune homme* de la montagne.

14. La *femme* (qui cherche l'homme).

15. L'*ouvrier* et l'*arriviste*, envieux et amaigri.

16. Les *bons*.
17. Les pieux.
18. Les saints qui s'honorent eux-mêmes.

} et leur folie : « pour Dieu » c'est-à-dire : « pour moi ».

74.

« Je vous ai donné la pensée la plus lourde : peut-être fera-t-elle périr l'humanité, peut-être celle-ci s'élèvera-t-elle par le fait que les éléments surmontés, hostiles à la vie, sont éliminés. » — « Ne pas en vouloir à la vie, mais *à vous !* » — Détermination de l'homme supérieur en tant que créateur. Organisation des hommes supérieurs, éducation de ceux qui *régneront* un jour. « Votre prépondérance doit se réjouir d'elle-même en dominant et en façonnant. » — « Non seulement l'homme, mais encore le Surhumain, *reviennent éternellement.* »

75.

La *souffrance* typique du réformateur et aussi ses consolations. Les sept solitudes.

Il est comme au-dessus des temps : sa hauteur lui procure des relations avec les solitaires et les méconnus de tous les temps.

Il se défend seulement encore au moyen de sa beauté.

Il pose sa main sur le millénaire qui va venir.

Son amour grandit avec l'impossibilité où il se trouve de faire le bien par son moyen.

76.

L'état d'esprit de Zarathoustra n'est pas la folle impatience du Surhumain. Il est tranquille, il peut attendre. Mais toute *action* a pris un *sens*, étant le chemin et le moyen pour y aboutir. Cette action doit être *bien* faite, d'une façon *parfaite.*

Tranquillité du grand fleuve ! Sanctification de la plus petite chose ! Toutes les inquiétudes, tous les désirs violents, tous les dégoûts doivent être exposés dans la troisième partie et *surmontés !*

La douceur, la bienveillance, etc., dans la première et seconde partie — comme l'indice de la force qui n'est pas encore sûre d'elle-même !

Avec la *guérison* de Zarathoustra, César se dresse, implacable, plein de bonté. Entre la faculté d'être *créateur*, *la bonté et la sagesse, l'abîme est détruit.*

La clarté, le calme, pas de désir exagéré, le bonheur *dans le moment bien employé, éternisé !*

77.

Zarathoustra III : « Moi-même, je suis heureux. » — Lorsqu'il a *quitté* les hommes il retourne *à lui-même*. C'est comme un nuage qui se dissipe autour de lui. Le type de la vie, telle que le Surhumain doit la mener : un dieu épicuréen.

Une *divine* souffrance, tel est le contenu du troisième *Zarathoustra*.

La condition humaine du législateur n'est amenée que comme un exemple.

Son amour violent pour ses amis lui apparaît comme une maladie, — il est de nouveau tranquille.

Lorsque les invitations viennent, il se *dérobe doucement*.

78.

Dans la quatrième partie il est nécessaire de dire exactement pourquoi le temps du grand Midi vient maintenant. Il s'agit donc de faire une description de l'époque, conditionnée par les visites, mais *interprétée* par Zarathoustra.

Dans la quatrième partie, il est nécessaire de dire exactement pourquoi « le peuple des élus » devait d'abord *être créé* — ce sont les natures supérieures, bien venues, en opposition avec les natures mal venue (caractérisées par les visites) : à celles-là seulement Zarathoustra peut communiquer les derniers problèmes, à *elles* seulement il peut faire appel pour une activité en faveur de ses théories (elles sont assez fortes, assez bien portantes et assez dures, avant tout assez nobles !) il peut leur donner en main le marteau qui régnera sur la terre.

79.

L'harmonie du Créateur, de l'Amant, du Connaisseur, dans la puissance.

80.

« *L'amour seul doit être juge* » — (l'amour qui crée, qui s'*oublie* lui-même dans son œuvre).

81.

Zarathoustra ne peut rendre heureux qu'une fois que la hiérarchie est établie. Celle-ci est *enseignée* en premier lieu.

La hiérarchie, appliquée en un système de gouvernement de la terre : les maîtres de la terre, en fin de compte, une

nouvelle caste dominante. De cette caste naît, de ci de là, un dieu tout à fait épicurien, le Surhumain, le transfigurateur de l'existence.

La conception surhumaine du monde. Dionysos.

Revenir, avec amour, de ce grand *éloignement*, vers le plus petit et le plus humble, — Zarathoustra *bénissant* tous les événements de sa vie et mourant en bénissant.

82.

Nous devons cesser d'être des hommes qui prient, pour devenir des hommes qui bénissent !

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

(Traduit par HENRI ALBERT.)

LA TRAGIQUE AVENTURE DE GOUPIL

Au peintre Jean-Paul Lafitte.

I

C'était un soir de printemps, un soir tiède de mars que rien ne distinguait des autres, un soir de pleine lune et de grand vent qui maintenait dans leur prison de gomme, sous la menace d'une gelée possible, les bourgeons hésitants.

Ce n'était pas pour Goupil un soir comme les autres.

Déjà l'heure grise du crépuscule, creusant les vallons, surhaussant les cimes avait fait sortir de leur demeure les bêtes des bois. Mais lui, insensible en apparence à la vie mystérieuse qui s'agitait dans cette ombre familière, terré dans le trou du rocher des Meraies, où, serré de près par le chien du braconnier Lisée, il s'était venu réfugier le matin, ne se préparait point à s'y mêler, comme il le faisait chaque soir.

Ce n'était pourtant pas le pressentiment d'une tournée infructueuse dans la coupe prochaine au long des ramées, car Renard n'ignore pas que, les soirs de pleine lune et de grand vent, les lièvres craintifs, trompés par la clarté lunaire et apeurés du bruit des branches, ne quittent leur gîte que fort tard dans la nuit ; ce n'était pas non plus le froissement des rameaux agités par le vent, car le vieux forestier, à l'oreille exercée, sait fort bien discerner les bruits humains des rumeurs sylvestres. La fatigue non plus ne pouvait expliquer cette longue rêverie, cette étrange inaction, puisque tout le jour il avait reposé, d'abord allongé sur le flanc comme un cadavre, puis enroulé sur lui-même, le fin museau noir appuyé sur ses pattes de derrière pour le protéger d'un contact ennuyeux ou gênant.

Maintenant sur les jarrets repliés, les yeux mi-clos, les oreilles droites, il se tenait figé dans une attitude héraldique, laissant s'enchaîner dans son cerveau, selon les besoins d'une logique instinctive, mystérieuse et toute puissante, des sensations

et des images suffisantes pour le maintenir derrière le roc par la fissure duquel il avait pénétré.

Cette caverne n'était pourtant pas la demeure habituelle de Goupil, mais le refuge mûrement, le suprême asile en cas d'extrême péril. A l'aube encore il s'était endormi dans un fourré de ronces à l'endroit même où il avait, d'un vigoureux coup de dent, brisé l'échine d'un levraut rentrant au gîte et de la chair duquel il s'était repu. Il y sommeillait lorsque le galet de Miraut le tira sans ménagements du demi-songe où l'avaient plongé la tiédeur d'un soleil printanier et la tranquillité d'un appétit satisfait. Parmi tous les chiens du canton qui tour à tour, au hasard des marches et à la faveur des rosées d'automne, lui avaient donné la chasse, Goupil ne se connaissait pas d'ennemi plus acharné que Miraut. Il savait assez qu'avec celui-là toute ruse était inutile, aussi dès que le timbre de son abot ou le tintement du grelot décelaient son approche, filait-il à toute vitesse droit devant lui, et, pour dérouter Lisée, contrairement aux instincts de tous les renards, contrairement à ses habitudes, il allait au loin faire un immense contour, suivant des chemins à la façon des lièvres, puis, revenu vers les Moraines, dévalait à toute vitesse le remblai de pierres roulantes aboutissant à son trou, certain que ses pattes n'avaient pas laissé à son ennemi le fret suffisant pour arriver jusqu'à lui.

C'était là sa dernière tactique que nul événement fâcheux ne lui avait fait modifier encore, et ce jour-là comme à l'ordinaire elle lui avait réussi ; mais Goupil s'avait pourtant pas l'esprit tranquille, car à quelques douzaines de sauts du sentier, il lui avait semblé voir, dissimulé derrière le fût d'un « feyard », la stature d'un homme : Goupil connaissait bien Lisée, mais il n'avait pas cette fois vu trace ni du tonnerre du coup de fusil, il n'avait pas entendu siffler à ses oreilles le vent réglant des plombs aux cuisantes morsures ; il doutait, et de cette incertitude était née l'inquiétude conservatrice qui avant la douloureuse évidence le maintenait dans la caverne au nord du danger pressenti. Terré au plus profond du roc, il avait perçu des bruits suspects qui pouvaient bien n'être que le roulement des derniers cailloux ébranlés sous ses pattes, mais un bruit étrange qu'il n'avait jamais remarqué semblait démentir cette facile explication. Goupil flairait un piège. Goupil était prisonnier de Lisée.

II

Il semblait figé dans une attitude apathique, mais les pattes de devant agitées de frissons à fleur de poil, la pointe des oreilles frémissant aux rumeurs plus accentuées qui montaient dans la nuit, les éclairs fugaces des yeux diiatant une pupille oblongue sous le rideau mi-baissé des paupières indiquaient que tout en lui veillait intensément. La profonde méditation du vieux routier dura toute la nuit. Rien d'ailleurs ne le forçait à sortir : son estomac, habitué à des jeûnes fréquents et prolongés, suffisamment lesté du matin, l'incitait au contraire à ne pas quitter le refuge qui l'avait si souvent abrité aux heures périlleuses de sa vie. Encore que la nuit fût plutôt sa complice, il était trop méfiant pour oser profiter de l'insidieuse protection de son silence et de sa ténèbre. Il attendait l'aube prochaine dans le pressentiment qu'elle apporterait le fait nouveau qui le ferait décider de la conduite à tenir.

Les heures succédèrent aux heures. La lumière de la lune devint plus éclatante et détacha sur le ciel qui semblait noir le profil plus noir des branches au bout desquelles les renflements des bourgeons à l'extrémité invisible des rameaux formaient sur la forêt comme un brouillard léger. De longues files de ramées, alignées parallèlement, prolongeaient, en d'infinies perspectives, des pousses mourantes : les merles s'étaient tus. Seul le tambour du vent roulait sans hâte et sans cesse à travers les branches, relevé çà et là par quelques miaulements de chouettes ou ululements de hiboux, tandis que de la terre nubile montait une odeur indéfinie, subtile et pénétrante, qui semblait contenir en germe celle de tous les parfums sylvestres.

Comme l'aube poignait, l'homme parut, précédé de Miraut. Goupil entendit à l'orée du terrier le reniflement du chien qui l'eventait et l'énergique juron du braconnier supputant la dépréciation de la fourrure argentée dont il comptait bien dépouiller sa victime vaincue.

Cependant, Goupil, passant sa langue rouge sur son museau chafouin, se félicitait à sa façon d'avoir échappé au danger immédiat et allait chercher, pour se soustraire à son ennemi, soit à fuir, soit à lasser sa patience de geôlier. Cette seconde tactique n'était qu'un pis-aller.

Le piège lui défendant l'entrée du trou, Goupil, de la patte et du museau, sonda méticuleusement les parois de sa prison : du roc en arrière, du roc en haut, à droite et à gauche du roc : impossible de rien tenter ; sous lui, dans un terreau noirâtre, les griffes de ses pattes s'imprimaient en demi-cercle ; peut-être le salut était-il là. Et aussitôt, avec le courage et la ténacité d'un désespéré, il se mit à fouir cette terre molle. Au bout de la journée il avait creusé un trou d'un bon pied de profondeur et de la grosseur de son corps, quand les griffes de ses pattes fatiguées crissèrent sur quelque chose de dur... la pierre était là. Goupil creusa plus loin... de la pierre encore ; il gratta toujours, il gratta toute la nuit, espérant dans le rocher la faille libératrice...

Lentement, selon une courbe inflexible et cruelle, le plancher de roc remontait insensiblement pour venir affleurer à l'entrée du terrier ; mais Renard enfiévré ne s'en aperçut pas : il grattait, il grattait avec frénésie... Il gratta trois jours et trois nuits, mordant la terre avec rage, bavant une salive noirâtre ; il s'usa les griffes, il se broya les dents, il se meurtrit le museau, il bouleversa toute la terre de la caverne. Impitoyablement le rocher tendait son impénétrable derme, et le misérable prisonnier, affamé, enfiévré parmi le chaos de la terre remuée, après avoir lutté jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, tomba et dormit douze longues heures du sommeil de plomb qui suit les grandes défaites.

III

Sous les tiraillements violents de son estomac depuis longtemps délesté, Goupil s'éveilla parmi le désarroi morne du terrier. L'aube riait derrière sa faille de roc, les bourgeons s'épanouissaient en gammes de verdure s'ébrouant de joie sous le soleil et les concerts des rouges-gorges et des merles emplissaient l'espace d'une symphonie de liberté qui devait énerver horriblement les oreilles du captif. Le sentiment de la réalité rentra dans son cerveau comme un coup de dent dans le ventre d'un lièvre, et, résigné, il s'affermit sur les jarrets dans la position la plus commode pour rêver, pour jeûner et pour attendre. Et là devant lui, hantise affolante, ironique défi à sa patience, le piège se dressait. C'était un rudimentaire trébuchet inventé par Lisée : deux montants comme les bois d'un écha-

faud supportaient un plateau de chêne qui semblait les prolonger. Mais grâce à un ingénieux mécanisme, quand un intrus s'engageait dans ce passage fatal, le plateau de chêne, affilé sur les côtés, traîtreusement glissait comme un couperet par une rainure ménagée dans les montants et lui brisait les reins.

Alors, excité par la faim, le cerveau de Goupil revécut le voluptueux souvenir des lippées franches, évoqua les images d'orgie de chair et de sang : lièvres pincés aux carrefours des tranchées, levrauts occis dans les champs de trèfle ou de luzerne, pour retomber plus modeste aux nourritures frugales des jours d'hiver : aux taupes crevées dévorées au bord des chemins, aux baies rouges glanées aux buissons dépouillés, aux pommes sauvages découvertes sous la pourriture humide des frondaisons déchues.

Les heures se traînaient, horriblement identiques, augmentant de nouveaux tiraillements la somme de ses souffrances. Stoïquement immobile, l'estomac appuyé sur le sol comme s'il voulait le comprimer, Goupil se remémorait maintenant les dangers auxquels il avait échappé : les fuites sous les volées de plomb, les crochets pour dépister les chiens, les boulettes de poison tentant sa faim et certaine nuit d'hiver, dont tous les instants défilaient dans sa mémoire :

Sur la terre toute blanche, les étoiles versent une clarté douteuse, froide et comme méchante. Les lièvres n'ont pas quitté leur gîte, les perdrix se sont rapprochées des villages, les taupes dorment au recoin le plus solitaire de leurs galeries souterraines, plus de prunelles gelées aux épines des combes, plus rien, rien que cette blancheur scintillante et molle en subtiles paillettes cristallines qui s'insinuent jusqu'à la peau malgré l'épaisseur de la toison. Vers le village, qui dort au loin sous l'égide de son clocher, il va et, tournant en cercle, en fait le tour, scrutant de quart d'heure en quart d'heure les bruits grêles des notes négligemment abandonnées au silence par l'horloge du clocher, et humant dans le vent qu'il a pris l'odeur de quelque bête crevée dont la putréfaction commençante chatouille délicieusement son odorat d'affamé. Prudemment il va, rasant les murs de clôture, profitant de l'ombre des arbres jusqu'à quelques sauts de l'endroit où il la devine gisant masse brune sur la vierge blancheur de la neige.

La maison d'en face dort profondément : la baie tranquille d'une grande fenêtre atteste de sa solitude ou de son sommeil. Mais Goupil est soupçonneux. Avant de s'arrêter à la charogne, il passe à toute vitesse dans l'espace découvert qui l'en sépare, les yeux fixés sur cette fenêtre. Un autre que lui n'aurait rien remarqué ; mais le regard perçant du vieux sauvage a vu perler au coin d'une vitre un infime reflet rougeâtre et c'en est assez, il a compris. — L'homme peut armer son fusil, les plombs ne seront pas pour lui, car derrière cette croisée silencieuse un ennemi veille, un assassin de sa race ; les soupiraux du poêle qu'il a négligé de fermer viennent de déceler sa présence et Goupil, qui a déjà entendu des coups de feu dans la nuit, sait maintenant pourquoi il veille. — C'est là qu'ont péri ses frères des bois, qui, moins résistants ou moins méfiants que lui, se sont aventurés vers le village et qu'il n'a jamais revus.

Et Renard reprend, à petits pas, toujours dissimulé, le chemin de son bois, quand, à la crête d'un mur, une silhouette féline s'est précisée dans la lumière. Ses grands yeux sombres ont choqué dans la nuit les prunelles phosphorescentes du domestique et d'un bond formidable il s'élance sur ses traces. Le chat sait bien que la menace de ses griffes, suffisante pour refréner l'audace des chiens, n'arrêtera pas l'élan du vieux sauvage, mais un pommier est proche : il y atteint, il y grimpe déjà quand un coup de dent sec l'arrête net. Et la nuit silencieuse retentit d'un sinistre et long miaulement qui fait longtemps aboyer au seuil des niches ou au fond des étables tous les chiens du village et des fermes voisines.

Et d'autres souvenirs encore chantèrent ou hérissèrent en lui pendant que les heures enchaînaient leurs maillons monotones et que les jours s'éteignaient.

Puis les idées de Goupil s'imprécisèrent : les souvenirs des repues se mêlèrent pour d'effrayants cauchemars aux images de terreur : des rondes fantastiques de lièvres l'entouraient, lui tirant des coups de fusil qui lui enlevaient de longues traînées de poil. Une fièvre intense le minait, ses flancs battaient, son museau noir si froid s'échauffait, ses yeux devenaient rouges, sa longue et fine langue pendait hors de sa gueule comme un torchon humide et chiffonné, laissant perler de temps à autre, au bout d'une gouttière centrale, une goutte du sueur qu'il ra-

menait d'un mouvement sec dans sa gueule en feu pour la rafraîchir.

Le temps fuyait. Il avait flairé son piège et cherché pour l'éviter à comprendre le danger, mais son cerveau de sauvage ne comprenait rien aux mécaniques des hommes et à cet inconnu angoissant il avait préféré la faim dans la sécurité du refuge.

Un matin il eut une joie et crut à sa délivrance. L'homme vint. Il resta là quelques instants, remua quelque chose et repartit ; mais le juron terrible dont il souligna son départ ne laissa qu'une très vague espérance au cœur de Renard. Lisée n'avait fait qu'essayer le piège et maintenant tous les jours, à l'aube, il revenait, sentant proche le dénouement. Pendant ce temps la fièvre tenaillait Goupil de plus en plus. Tantôt il restait allongé de longues minutes, haletant désespérément, tantôt il se relevait et tournait en rond autour de sa prison pour y chercher une issue qu'il espérait toujours sans jamais trouver. Une lune échancrée, une lune de dernier quartier gravissait l'horizon, une lune rouge. — N'était-ce pas un lambeau de viande saignante qu'une Puissance cruelle promenait dans le ciel sur un plateau de nuages ! Fixe, Renard tendait vers elle un cou amaigri, un museau hâve, des yeux immenses. Comme au premier soir de sa captivité, le cor du vent sonnait des hallalis dans les corridors de verdure et Renard croyait entendre le flux et le reflux des abois d'une meute qui se rapprochait, ou bien le bourdonnement de son cerveau lui semblait un bruit de source et pour y désaltérer sa soif dévorante il tournait sans fin sur lui-même, cherchant de tous côtés l'eau, l'eau limpide qu'il lapperait longuement.

L'aube du onzième jour épanchait une clarté laiteuse au haut des futaies voisines. Il fallait en finir. Brusquement, Goupil fut décidé, et, sans regarder autour de lui, affermissant dans une énergie sombre ses pauvres pattes amaigries, il prit un élan désespéré et s'élança dans l'inconnu !...

IV

Sous la lourdeur apparente dont il masquait la vivacité de sa démarche, Lisée, ce jour-là comme les jours précédents, gravissait la cluse étroite aboutissant à la prison de Goupil.

En chien bien dressé, le fidèle Miraut le précédait de quel-

ques sauts. Celui-ci, d'ordinaire, ne dépassait jamais une certaine distance qu'une longue habitude et une entente réciproque avaient consacrée ; mais ce jour-là, Lisée par des sifflements brefs était obligé de rappeler son vieil associé aux conventions anciennes. Le nez au vent, le fouet battant, Miraut éventait une proie et Lisée frottait de joie l'une contre l'autre ses grosses mains calleuses. Mais il n'accentua pas son allure et continua son chemin vers le terrier où le chien qui l'avait devancé, campé sur ses quatre pattes, le mufle tendu, l'œil fixe, le corps écrasé, la queue rigide, n'attendait pour bondir que la présence et le signe de son maître.

Sous le poids du plateau de chêne qui s'était affaissé, Renard, efflanqué, à demi pelé, gisait sur le flanc droit, l'arrière-train pris par le piège qui l'avait arrêté à la jointure des cuisses, et, le couchant un peu sur le flanc, avait protégé d'un choc mortel la colonne vertébrale du fugitif. Une mucosité blanchâtre sortait des narines, ses yeux rouges et chassieux s'étaient fermés dans le choc qui lui avait fait perdre connaissance. Il y avait peut-être un quart d'heure qu'il était ainsi lorsque parut Lisée.

Un sourire dédaigneux indiquait que le triomphe du vainqueur était mitigé par le peu de cas qu'il faisait du vaincu. La peau ne valait plus rien, et quel pauvre diable, si affamé fût-il, après avoir, selon la coutume, laissé geler la chair, eût osé s'attaquer à une aussi minable dépouille !...

Tout à coup, le braconnier qui observait attentivement sa victime vit frémir les flancs de Goupil. Celui-ci en effet n'était qu'évanoui. Une idée aussitôt, une idée féroce de vengeance et de farce germa dans le cerveau de Lisée. Silencieux toujours, il détacha le collier de son chien qu'il boucla immédiatement au cou de Renard et fouilla les poches de son vieux pantalon de droguet. Avec des morceaux de ficelle qu'il en tira il musela fort vite le vieux fouinard, lui lia avec son mouchoir les pattes de derrière, démonta le piège, qu'il dissimula dans un fourré voisin, puis de ses deux mains saisissant Renard par les quatre pattes, le jeta sur ses épaules comme un collier et reprit de son même pas, rapide et lourd, le chemin du village. Miraut suivait par derrière, l'œil rivé au nez pointu qui ballottait sur l'épaule de l'homme. Le rythme de la marche, la chaleur du soleil, l'air balsamique et

pur de ce beau matin de printemps rendirent peu à peu à Goupil l'usage de ses sens. Ce fut d'abord une sensation très douce de soulagement et de légèreté qui contrastait avec la douleur aiguë et l'angoisse atroce éprouvées en sentant le piège qui le happait, puis une agréable dilatation de ses poumons sous la poussée de l'air, enfin une joie inconsciente de revoir à travers les brumes du sommeil la saine clarté et de jouir du beau soleil qui montait à l'horizon. Mais à mesure que la conscience lui revenait les sensations se modifiaient : d'abord ce fut aux pattes et au cou une impression de gêne et dans la tête un sentiment de lourdeur, puis brusquement la sensation d'une odeur étrangère mordant son cerveau sans souvenir le rappela violemment à la réalité. Il ouvrit tout grands ses yeux de fièvre et vit tout : l'homme, le chien, ses pattes emprisonnées et le village au loin avec ses toits de « laves », ce village mystérieux, plein de pièges et d'ennemis.

Il eut un roidissement désespéré de tout son être, une détente formidable de tous ses muscles pour tenter de se faire lâcher de Lisée et de prendre sa fuite à travers la forêt. Mais l'homme veillait ; il serra plus fort ses poings noueux et Miraut lui aussi, par des grognements significatifs, affirma son implacable vigilance.

Une angoisse plus terrible qui lui fit oublier tout : la faim, la soif, la souffrance, tortura de nouveau le cerveau de Goupil. Le danger avait changé de forme, mais il était plus immédiat, plus certain, plus terrible encore. Il se voyait déjà supplicié, attaché par les quatre membres, livré à la dent des chiens ou servant de cible aux coups de Lisée. Il se représentait à demi écorché, la chair pantelante, les os brisés et croyait sentir s'enfoncer dans ses muscles les plombs aigus, venus on ne sait d'où, qui restent comme une épine inarrachable et par les trous desquels le sang coule, coule toujours, sans cesse et sans remède. Miraut déjà montrait des crocs aigus, et pour répondre à cette provocation, Goupil à travers les mailles de la muselière découvrait, lui aussi, sous un froissement de mufle des gencives décolorées d'où jaillissaient des canines pointues. Ah! pouvoir mordre le bourreau qui le portait ! mais celui-là, sûr de l'impunité, continuait silencieusement sa marche vers le village.

Renard en percevait les bruits qu'il connaissait à peu près pour avoir jadis dissocié les rumeurs étudiées de loin ; d'au-

cuns lui étaient indifférents, d'autres touchaient plus particulièrement à sa vie de chasseur de félins et d'amateur de basse-cour, d'autres enfin, les plus terribles, lui rappelaient que l'homme et son féal le chien étaient des ennemis sur la clémence desquels il ne devait jamais compter. Il voyait déjà se fermer sur lui un cercle féroce d'ennemis et sentait de plus en plus sa perte impossible à conjurer.

De bonheur pour lui, Lisée habitait une maisonnette un peu à l'écart ; il s'engagea dans une ruelle bordée de haies où des galopins s'émerveillant de la bête méchante qu'il rapportait lui firent escorte jusqu'à sa demeure.

Avec une corde il fixa Goupil au pied du lit dans la chambre du poêle, déjeuna, puis vaqua à sa besogne, laissant sous la garde de Miraut le vieux fauve ensellé qui s'attendait toujours à voir le chien bondir sur lui pour le déchirer. Il n'en fut rien cependant et Miraut se contenta de se coucher en rond, lui jetant de temps à autre des regards de haine, conscient de la responsabilité qui lui incombait.

Des rumeurs enfantines de cris, de disputes, de rires enveloppaient le prisonnier d'une atmosphère d'angoisse : tous les gamins du village, prévenus par ceux qui avaient vu, montaient la garde autour de la maison. Cette rumeur était une menace pour Goupil ; une sensation d'accablement l'envahissait de plus en plus ; ahuri par tant d'événements, il ne savait plus et devenait inconscient. Il ne s'aperçut pas que le jour baissait, mais il frémit lorsque le braconnier revint avec plusieurs autres ennemis de même odeur que lui qui faisaient sortir de leurs pipes de longues bouffées de fumée bleue. Ils riaient.

Goupil ignorait l'odeur du tabac : elle le prit au nez et à la gorge comme l'étrangleuse avant-courrière de la mort. Il ne comprenait pas le rire. Si Miraut, observateur et fin, s'était vite aperçu que ce signe extérieur chez son maître était précurseur de caresses et de bons morceaux, s'il s'essayait lui-même à un retroussis plus ou moins gracieux des babines pour faire comprendre à l'homme sa bonne humeur et sa soumission, il n'en était pas ainsi pour le vieux sauvage, qui ne voyait dans cette manifestation que des chicots de dents trouant des mâchoires féroces et des ventres qui bougeaient comme s'ils eussent voulu happer d'eux-mêmes une proie convoitée. Goupil ne pouvait établir de relations qu'entre ces

dents qu'il voyait saillir et ces ventres qu'il voyait remuer et c'était pour lui un signe terrible de danger et de menace. Lisée parlait en gesticulant et les bouches devenaient plus grandes et les dents devenaient plus longues et les ventres se trémoussaient plus violemment. Le dénouement était proche.

Tranquillement, comme pour en régler les derniers apprêts, les hommes s'assirent, tandis que Lisée préparait les instruments qui devaient servir à la torture du condamné et que celui-ci, se mussant au coin du lit, essayait bien en vain de se dissimuler.

Enfin le braconnier parut avoir terminé. Il tenait d'une main comme une mâchoire noire de métal, de l'autre une petite sphère métallique creuse, percée en haut de deux trous ronds qui semblaient deux yeux de cadavre et en bas d'une large fente semblable à une bouche distendue par un rire méchant.

Brusquement il fondit sur Goupil, dont il serra le poitrail et le cou entre ses genoux. Celui-ci se sentit perdu et, après une vaine velléité de revolte, s'abandonna à son sort. Il sentit le froid du fil de fer lui entourer le cou, il vit la mâchoire de métal, la tenaille d'acier se fermer brusquement sur ce fil et sentit ce nouveau collier qui progressivement resserrait sur son cou son étreinte implacable... On allait l'étrangler !...

Mais Lisée, passant un doigt entre le cou et le fer, suspendit le supplice, rejeta, après l'avoir défait, le collier de Miraut, puis, saisissant par la sphère de métal Goupil ahuri, le traîna vers la porte suivi du chœur sauvage et impitoyable des hommes.

Dans la direction de la mare d'où, comme des pétillements cristallins, jaillissait le chant des crapauds, le braconnier fit sortir Goupil, et avant que celui-ci eût pu rien comprendre à ce qui se passait, Lisée, avec un formidable coup de pied au derrière, le lançait au large de la nuit.

V

Renard ne chercha pas à comprendre, et d'instinct, comme le poisson sorti de l'eau fait des bonds vers la rivière, il fila à toute vitesse vers la forêt natale. Mais, horreur ! le grelot de Miraut, le grelot fatal, le même qui l'avait réveillé dans les ronces, le suivait dans sa course.

Non, ce n'était point une hallucination, c'était bien le grelot

qui distinctement détachait ses notes grêles et saccadées sur les rumeurs bourdonnantes du silence mariées aux crépitements d'insectes. Miraut ne donnait pas de la voix, de ces coups de gueule prolongés et réguliers qui retentissaient quand il suivait sa piste et que tous les échos du bois lui renvoyaient. Cette poursuite silencieuse n'en était que plus terrible, plus affolante par le mystère dont elle s'entourait. Le chien sans doute devait le serrer de près, il s'apprêtait peut-être à le saisir, et Renard croyait à chaque instant sentir un croc aigu lui traverser la peau ; déjà il croyait percevoir le froissement de muscles des jambes du limier s'efforçant à l'atteindre et la respiration précipitée de ses poumons essoufflés. C'était une lutte de vitesse, une lutte désespérée dans laquelle le mieux musclé, le plus persévérant vaincrait l'autre. En attendant et parallèlement, sans rien gagner ni rien perdre, le grelot s'attachait résolument à ses trousses. Lutte héroïque dans laquelle Goupil, affamé, affaibli, était seulement soutenu par l'instinct de conservation qui lui ferait user ses dernières forces avant de s'abandonner à son sort. Redoublant de vitesse, il s'enfonça dans la nuit ; il ne regardait rien, ne sentait rien, ne voyait rien, il n'entendait que le bruit du grelot dont chaque tintement comme un coup de fouet cinglait son courage chancelant, relevait ses pattes qui butaient et semblait frotter d'une huile réconfortante ses muscles recrus.

La lisière du bois était proche avec son mur bas aux pierres moussues écroulées par endroits, son fossé à demi comblé ; il le franchit à une brèche de mur près de l'ouverture d'une tranchée ; il passa là sans réfléchir, poussé par une force instinctive qui lui disait peut-être que le chien abandonnerait sa piste pour courir un lièvre déboulant devant eux : mais Miraut était tenace et le grelot continua de tinter avec lui.

La tranchée rectiligne, non élaguée par les gardes, semblait bondir vers une « sommière » comme une immense arche de verdure d'où les branches plus basses pendaient comme des guirlandes. Les étoiles à travers leur lacis s'allumaient discrètement, les merles reprenaient sur cent thèmes différents leur chanson crépusculaire et des bandes innombrables de hannetons, s'élevant des champs et volant vers les jeunes verdures du bois, faisaient une rumeur lointaine et intense de vague qui s'enflait et s'apaisait tour à tour.

Renard fuyait, fuyait éperdument, dépassant sans même les regarder les bornes de pierre des tranchées, coupant l'une pour reprendre l'autre, lâchant le taillis pour la coupe, et la coupe pour la plaine, toujours poursuivi par l'implacable grelot. La lune se leva. Goupil regagna les taillis, puis les fourrés épais au travers desquels son habileté de vieux forestier le faisait glisser rapide comme une ombre sur un mur, et où il espérait bien, à la faveur des ronces et des clématites, faire perdre sa trace au limier farouche qui lui donnait la chasse ! Il tournait autour des chênes, glissait sous les enchevêtrements de ronce qui le mordaient au passage sans arrêter ni ralentir son délirant élan, il s'engloutissait sous des tunnels de végétations neuves pour rejaillir cinq ou six pas plus loin dans l'éclabousssement d'une gerbe de clarté et toujours, toujours derrière lui le tintement du grelot sonnait comme son glas funèbre un glas monotone et éternel.

Sous ses pas des bêtes se levaient, des vols brusques d'oiseaux surpris s'ouvraient, trouées noires s'évanouissant dans le demi-jour sinistre du sous-bois, des hiboux et des chouettes attirés par le son du grelot suivaient de leur vol silencieux cette course étrange et nouaient au-dessus de sa tête leurs vols mous.

Renard s'enfonça résolument dans les fourrés les plus épais : un instant une clématite l'arrêta au passage ; d'un brusque sursaut il la rompit, repartit et le grelot cessa de se faire entendre. Une espérance gonfla la poitrine de l'évadé et banda ses muscles d'une force nouvelle : Miraut sans doute l'avait perdu de vue et il fila comme une flèche droit devant lui. Il courut deux cents, trois cents sauts peut-être dans ce silence plein d'espérance, puis pour bien s'assurer de sa solitude s'arrêta net. Il n'avait pas encore tourné la tête que le son grêle et saccadé du grelot déchirait de nouveau son oreille et le rejetait avec toutes les affres du doute dans une nouvelle course à travers les bois.

Il courut toute la nuit, sans une trêve, jusqu'à ce que ses pauvres pattes enflées, raides, se dérobant sous son corps, le jetèrent sur le sol, loque inerte, à quelques pas d'une source où il roula inconscient, à demi mort, sans un regard et sans une plainte.

Et aussitôt, comme si son œuvre était accomplie, le grelot se tut.

VI

Nul ne saurait dire le temps que Goupil passa dans cette prostration totale; la force vitale du vieux coureur des bois devait être bien puissante pour qu'elle pût quand même le réveiller de sa léthargie et le rejeter à la lumière.

Rien ne surnageait dans le chaos de ses sensations. Au milieu du bon silence qui l'environnait, ce fut au cou une sensation de gêne qui l'éveilla, ce fil de fer de Lisée sur lequel étrangement sa pensée se fixait et sa vie nouvelle semblait se condenser. D'ailleurs deux sensations pouvaient-elles trouver place dans son cerveau affaibli! Rêvait-il? Il ne savait pas! Ses yeux étaient clos; il les ouvrit. Il les ouvrit lentement, sans bouger le corps, et les promena sur le paysage qui l'environnait; puis avec des lenteurs calculées, les lenteurs auxquelles il savait se plier quand il s'approchait le soir des compagnies de perdreaux, il tourna la tête autour de lui. Rien de suspect; il respira. — Où donc avait pu passer le chien ? Peut-être n'avait-il fait qu'un long cauchemar! Mais non, ce fer, ce fil de fer bien gênant restait là pour affirmer la rétrospective horreur de son effrayante captivité !

Instinctivement Goupil y porta la patte dans l'espoir peut-être de s'en dégager ; mais il ne l'avait pas plutôt touché que le grelot résonnait de nouveau et qu'il s'affaissait sur lui-même, sentant courir le long de son échine un long frisson d'épouvante. Il n'avait plus la force de fuir. D'un coup d'œil rapide il embrassa tout l'horizon. Rien ! Pourtant le grelot était là tout proche ! Et soudain Goupil comprit.

La sphère de métal à la bouche moqueuse. aux yeux de mort que Lisée avait glissée dans le fil de fer noué à son cou, c'était le grelot de Miraut; c'était avec ce grelot fatal qu'il avait couru toute la nuit se croyant chassé par le chien; c'était là la vengeance de Lisée qui lui avait fait dans huit heures de course nocturne épuiser le calice des angoisses et, maintenant qu'il renaissait à l'espérance, allait le suivre impitoyablement, empoisonner ses jours et accomplir envers et malgré tout son œuvre fatale.

Douloureusement sur ses pattes maigres il se dressa, l'avan-

train d'abord, le derrière ensuite, et s'approcha de la source dont le bruissement continu et monotone était comme une sorte de silence, un silence plus chanteur sur la tonalité duquel les différents cris des habitants du bois s'harmonisaient paisiblement. Il lappa longuement avec un claquement de castagnettes l'eau limpide dans laquelle il brouilla son image, l'image d'un Goupil amaigri que, d'ailleurs, il ne voyait pas, d'un Goupil dont le museau pointu seul vivait, et sur la tête duquel les courtes oreilles, aiguës et comme détachées semblaient deux tourelles jumelles, épiant les bruits de la campagne, avec toujours la crainte de voir surgir dans des perspectives de silence des bruits ennemis.

Puis il songea à manger et, comme la forêt ne lui offrait pas de suffisantes ressources, il gagna la plaine herbue d'où les alouettes, par intervalles, semblaient jaillir comme des jets de joie pour, dans une sorte de titubement ascendant, gagner le ciel qu'elles emplissaient de leurs roulades et retomber ivres d'azur. Là il trouverait certainement quelques-unes des herbes qu'il avait toujours connues ou qu'il avait appris à connaître : les bâtons d'oseille sauvage, quelques champignons, le chiendent purgatif ou bien quelques taupinières qu'il attaquerait résolument, et qui sait, peut-être des cadavres à demi décomposés de bêtes ou d'oiseaux morts pendant l'hiver et que nul encore n'aurait retrouvés.

Mais que ce grelot était agaçant ! Sans doute il s'habituerait assez vite à la gêne de sentir au cou l'étranglement du fer, mais ce son qui s'attachait à lui comme une épine lui rappelait trop les dangers courus et gâtait sourdement la belle joie de vivre. Et des envies féroces de s'en débarrasser le tenaillaient.

Maintes fois, couché sur le dos, les pattes de derrière en l'air, raidies par la volonté et la colère, il avait, de celles de devant frotté son cou de battements réguliers et nerveux pour repousser ou briser l'étreinte métallique du fil de fer de Lisée. Il ne réussit qu'à se peler entièrement le cou de chaque côté de la tête, et à se meurtrir les ongles des pattes, mais le collier qui le tenait ne desserrait point son étreinte et à chaque battement de patte, le tintement du grelot semblait un rire insolent ou un ironique défi. Et Renard cherchait à s'y habituer, mais en vain, et des colères terribles que rien ne pouvait

refréner lui serraient la gorge et contractaient ses muscles. Il fallait pourtant vivre. — Il vécut.

Tour à tour les herbes de la plaine et les fruits des bois, et les hannetons qu'il secouait des arbustes lui fournirent la pâtée quotidienne ; puis ce furent les nids des petits oiseaux qu'il savait découvrir sous les boucliers de verdure des haies et sous les herses épineuses des groseilliers sauvages. Tantôt il en gobait les œufs, tantôt il en dévorait les oisillons, de petits corps tout rouges qui avaient les yeux clos et ouvraient des becs énormes en entendant le froissement des rameaux s'écartant au-dessus de leurs têtes. Il pouvait se hausser jusqu'aux nids des merles bâtis sur les branches basses des coudriers, il détruisit dans les blés en herbe des couvées de perdrix et de cailles et même, protégé par son grelot, put, sans donner l'éveil, s'approcher des métairies.

Il avait une haine particulière contre certain coq de la Grange-Bouloie, un vieux Chanteclair au timbre suraigu, aux lourdes pattes emplumées, aussi rusé que lui, pacha tout puissant et jaloux d'un vaste sérail de gélines qui semblait, chaque fois qu'il approchait, deviner sa présence, et, dressant la tête et battant de l'aile, poussait un coquerico de rappel qui prévenait les poules du danger et les ramenait en désordre vers la niche du molosse où elles se sentaient en sûreté. Depuis longtemps Goupil avait résolu sa mort.

Plusieurs jours de suite il l'épia, puis, fixé sur ses habitudes, s'en vint un beau matin se tapir derrière une haie et attendit.

La crête au vent, l'œil en sang, les plumes en bataille en tête du troupeau gloussant, Chanteclair approchait. Mais il n'avait ni la galanterie facile, ni l'audace fanfaronne des jours de belle assurance : il sentait un danger. Goupil fit sonner son grelot et ce son domestique rassura l'ennemi ; puis, avec une patience de vieux chasseur, il le laissa doucement approcher et quand il fut dans l'impossibilité de lui échapper, Renard fit dans sa direction un bond prodigieux, le poursuivit, l'atteignit, lui broya le poitrail entre ses mâchoires, et, fier de sa victoire, portant haut sa tête narquoise, insoucieux de la déroute des poules, il l'emporta dans la forêt où il le dépluma et le mangea.

Il décima ensuite facilement le stupide troupeau de poules de son voisin le fermier, mais il y allait à intervalles si varia-

bles, à des heures si différentes, que l'autre, ignorant de son aventure, ne pouvait songer à le surprendre et accusait fermement Miraut d'être l'assassin de ses poules.

Cependant Goupil engraissait, et s'il avait dû en partie se résigner à laisser les lièvres en repos, les volailles de la Grange-Bouloie lui offrant une suffisante compensation, il reprenait confiance en la vie.

Une chose pourtant lui pesait horriblement : c'était sa solitude. Jamais, depuis le soir de sa captivité, il n'avait revu un de ses frères et il ne pouvait sans une profonde émotion évoquer les taquineries mutines, les petits mordillements d'oreilles qui précédaient les grandes expéditions, ni les grandes querelles suscitées par les partages difficiles, et qui faisaient jaillir comme des défis la rangée aiguë des canines puissantes sous le retroussis des babines noires. Rien, plus rien que la forêt ; il semblait que sa race se fût évanouie avec sa captivité. Et pourtant il sentait autour de lui sa présence continuelle. Il la sentait par les traces que les autres renards laissaient en traversant les chemins de terre toujours humides du sous-bois, par le fret de leurs pattes sur les herbes des clairières et aux rameaux des branches basses des fourrés et surtout par les glapissements particuliers qui lui signalaient une chasse nocturne de deux associés : l'un faisant le chien, donnant de la voix, une petite voix grêle comme enrouée, tandis que l'autre, selon la direction indiquée par la voix, allait occuper l'emplacement probable où passerait le lièvre et l'étranglerait.

Il connaissait tous les passages et avait même jadis, un jour de faim, osé étrangler un oreillard que chassait Miraut. Mais il avait dû bien vite lâcher sa proie, car le chien l'aurait vite rejoint et l'issue de la lutte n'eût pas été douteuse. C'était Miraut qui avait retrouvé le lièvre dans la rocaille escarpée, et des traînées de poil et des éclaboussures de sang disaient assez la plantureuse lippée qu'il s'était égoïstement offerte. Goupil naturellement songea à profiter de la chasse de ses congénères, mais il n'y réussit que rarement, car si le grelot éloignait toujours le chasseur à longue queue à l'affût, il détournait toujours aussi le gentil lièvre au cul blanc attentif à tous les bruits de la forêt.

Il reconnut un certain soir la voix de son ancien compagnon de chasse, associé à un autre, un rival sans doute, et il en fut

triste, car il se sentait mis au ban de sa race et comme mort pour les autres renards. Il aurait pourtant bien voulu les revoir afin de leur faire comprendre qu'il n'était pas l'ennemi. Peine perdue, rien ne put ramener à lui ses frères farouches; dès qu'il approchait, la chasse semblait s'évanouir, tout retombait au silence : le grelot faisait le mystère et le vide autour de lui.

VII

Vint la saison de l'amour.

Sur les pas des hermelines en folie, Goupil reniflait de voluptueuses odeurs qui faisaient claquer ses mâchoires et mettaient en feu son sang. Tout son être alors vibrait du grand courage nécessaire pour les luttes qui suivaient la parade nuptiale dont elles n'étaient que la forme suprême, et il évoquait devant les rivaux blessés, honteux et vaincus, la femelle plus fluette docile au désir du maître.

Ah! ces batailles au fond des bois, ces ruées féroces où les dents s'enfonçaient dans les toisons et faisaient saigner les chairs, ces duels hurlants à la suite desquels le vainqueur, blessé lui aussi et sanglant, jouissait de son triomphe, tandis qu'au loin, encore menaçants, les vaincus montraient les dents ou tournaient, inquiets et plaintifs, autour du couple attaché.

Goupil était un des forts; il était souvent resté maître dans ces tournois nocturnes et avec une rage décuplée par l'insaisissabilité du but il suivait les multiples pistes où les pattes des rivaux se confondaient dans le trajet suivi par les bien-aimées; mais le but fuyait, jamais atteint, car le grelot maudit, signalant la présence d'un intrus, réconciliait les rivaux devant le péril commun et faisait fuir toujours les groupes amoureux. Et toutes les nuits il courait, lâchant une piste pour en suivre une autre, dans l'espoir toujours déçu que les glapissements d'appel qu'il poussait sans cesse vers la femelle suffiraient pour l'empêcher de fuir devant le grelottement approchant.

Il désespérait. Il en oubliait de voler des poules et de boire aux sources; la fièvre d'amour le minait et des rages folles le faisaient comme aux premiers jours de sa libération se jeter à terre le dos sur le sol pour tenter violemment de rompre enfin

le fer qui rivait à ses jours l'indélébile marque de la férocité des hommes. Peine perdue!

Un soir pourtant il changea de tactique. Il venait de croiser le sillage tout frais d'une femelle en rut et, coûte que coûte, concentrant sur ce but toutes les violentes énergies du mâle exacerbé, voulut arriver jusqu'à elle. Il fallait faire taire le grelot. Il le voulut!

Pour y parvenir, il décida de réaliser, à travers le dédale inextricable des branches, une marche lente et souple, durant laquelle sa tête et son cou devraient conserver la plus stricte immobilité. Il s'engagea donc sur les traces de dame Hermeline, le corps tout entier tendu dans une crispation terrible, les pattes arquées, la tête mi-baissée pour suivre les pas de la compagne.

Avec d'infinies précautions, il avançait, étouffant sous son désir et sa volonté les émotions instinctives. C'était un sentier ou une tranchée qu'il se contraignait à franchir lentement, quand, au fond de lui, un subconscient conservateur cambrait déjà pour le franchir d'un bond les muscles de ses reins, ou le passage d'une proie facile que ses yeux malgré lui suivaient dans sa fuite précipitée. Il passait par-dessus les branches, se glissait sous les ramures basses des bouquets d'arbustes. Tantôt haussé sur la pointe des griffes, tantôt écrasé sur ses souples jarrets, il allait lentement, angoissé, des vertiges à la tête, des battements au cœur en sentant, au fur et à mesure que le but approchait, l'odeur voluptueuse lui troubler les sens, attentif au moindre mouvement de son cou, au plus léger frémissement du grelot. — Il arrivait.

Au centre d'une clairière toute blonde de lune, deux mâles déjà se disputaient la femelle qui les regardait. Les crocs s'enfonçaient avec des grognements assourdis dans la peau des adversaires, des pattes raidies se crispaient sur les dos et sur les reins, des gouttes de sang coulaient, les yeux brillaient férocement.

Tournant en rond autour des rivaux dans l'étroite clairière dessinée par la place regazonnée d'une meule de charbonniers, la femelle sereine les regardait, les yeux mi-clos, la queue balancée comme une traîne féminine.

Elle passa devant Goupil, l'éventa et s'en approcha, et lui, enhardi, excité, malgré la raideur obligatoire de son cou, sans

se préoccuper des deux autres qui s'entr'égorgeaient sans entendre et sans voir, préluda par les caresses préliminaires à l'acte d'amour. Mais au moment où il allait chevaucher la femelle en redressant l'avant-train d'un mouvement plus vif, le tintement du grelot retentit dans la nuit et tous, comme mus par d'invisibles ressorts, lutteurs et femelle, s'élancèrent d'un élan si brusque et si impétueux qu'avant qu'il eût le temps de les voir disparaître Goupil ahuri restait seul dans la clairière déserte.

Alors le pauvre solitaire se mit à mordre comme s'il était pris d'une irrésistible rage le gazon de la clairière, et à hurler, à hurler désespérément, en faisant sonner sans fin, comme pour le rassasier, ce grelot implacable, pendant que la lune en ricanant faisait tourner autour de lui l'ombre des arbres et que les oiseaux de nuit, attirés par ce bruit insolite, nouaient et dénouaient au-dessus de sa tête leurs cercles énigmatiques et sinistrement silencieux.

Le jour levant le surprit ainsi et avec les dangers qu'il portait en lui le rappela au sentiment de la conservation. Repris par le goût de la vie comme un convalescent après une crise terrible, il sentit peser sur lui tous les problèmes de l'existence et pour les solutionner à leur heure commença par se dissimuler dans un massif au centre du bois où il dormit de ce demi-sommeil qui caractérise les traqués et les inquiets.

Et de longs jours ce fut ainsi. La vie de la forêt si adéquate à ses instincts lui sourit de nouveau ; il se refit presque, grâce au souci de la pâtée quotidienne, une âme de coureur des bois, se contentant, jouissance douloureuse, amère volupté, d'écouter au loin, comme le chant de fête d'un paradis perdu, la vie de ceux de sa race que des chasses nocturnes lui rappelaient souventefois.

Les lourdes chaleurs du mois d'août le faisaient au crépuscule gagner les prairies voisines des chemins où il était certain de rencontrer, cherchant hors de terre un remède à la chaleur qui les étouffait, les taupes aux yeux clos, errant à travers les andains fraîchement coupés des regains et vouées à la mort par le seul fait d'avoir abandonné le carrefour originel sous la taupinée desséchée.

Puis l'automne traîna avec son abondance de fruits qui lui aurait fait une vie particulièrement heureuse si les meutes,

coupant en tous sens son domaine de leurs musiques enragées, ne lui avaient trop vivement rappelé et Lisée et Miraut et sa captivité et son isolement. Rendu plus prudent encore, il ne se terrait plus, maintenant dans un terrier à double issue qu'après avoir, par de savants entrelacs, dévoyé de sa piste le flair des plus redoutables limiers. — La vie cependant lui semblait facile et le vieil écumeur ne songeait point à l'hiver approchant que les migrations précoces de ramiers et de geais, en même temps que la soudaine poussée de sa toison, annonçaient prochain et rigoureux.

VIII

Brusquement, sans transition, comme il arrive dans les montagnes, après les bruines froides du mois d'octobre qui dévêtirent la forêt de ses feuilles roussies, il vint. Quelques baies rouges luisaient encore aux églantiers des haies, quelques balles violettes de prunelles à la peau ridée par le premier gel pendaient encore aux épines ; puis, un beau matin, que le vent semblait s'être assoupi, traîtreusement la neige tomba, molle, douce, sans bruit, sans secousse, avec la persistance tranquille du bon ouvrier que rien ne rebute, que rien ne hâte et qui sait bien qu'il a le temps. — Elle tomba deux jours et deux nuits sans discontinuer, aplanissant tout sous son enveloppe friable que rien ne soulevait. Et pendant tout le temps qu'elle tomba, toutes les bêtes des bois et tous les oiseaux sédentaires ne bougèrent point du refuge soigneusement choisi qu'ils avaient élu.

Goupil (il fuyait maintenant les cavernes), tapi sous les branches basses d'un massif de noisetiers, s'était, comme les autres laissé ensevelir sous le suaire qui se tissait et, moulant ses formes ramassées, lui bâtissait une cabane étroite, une prison délicate, dont il saurait, le moment venu, briser la cloison fragile. Lorsqu'il présuma que la tourmente était apaisée, il s'ouvrit vers le midi une étroite sortie et, ménageant avec soin son terrier de neige, partit en quête de la nourriture quotidienne.

Les mauvais jours étaient revenus, Goupil le sentait bien, et d'autant plus que la tare du grelot qu'il était condamné à faire tinter à chaque pas le rendait suspect à tous, et le mettait pour toutes les chasses, et surtout pour la chasse au lièvre,

dans un réel état d'infériorité. Alors reprirent les pérégrinations sans fin, les longs déterrages sous les pommiers des bois, les patientes glanes aux buissons secoués de leur neige qui n'arrivaient qu'à sustenter à demi son estomac trop souvent vide. Il connut de nouveau les jours sans pitance, les longues stations aux lieux de sortie des lièvres et les guets prudents aux abords du village ou des fermes dans l'espoir vague de s'emparer d'une volaille ou d'étrangler un chat.

Et cela dura ainsi jusqu'aux premiers jours de décembre.

Mais à ce moment le froid redoubla : des bises cinglantes se mirent à souffler ; la neige, divisée par la gelée en infimes paillettes de cristal, pénétrait tout, comblant les plus profondes vallées, s'infiltrant sous les abris les plus épais et formait de véritables dunes blanches, des *mouées* qui se déplaçaient rapidement sous l'effort du vent.

Tous les buissons avaient été soigneusement glanés ; les oiseaux rôdaient autour du village, les lièvres étaient insaisissables. Rien, rien, plus rien, et Renard, pensif, se ressouvenant de la vieille aventure, hésitait à la tenter de nouveau et à vouloir surprendre, à la faveur de son grelot, la confiance des animaux domestiques.

Mais il y vint fatalement. Insensiblement, chaque nuit il se rapprocha des habitations, éloignant même les autres rapaces qui, affamés aussi, y traquaient déjà quelque aléatoire pâture.

Mais pas un animal ne songeait à quitter la chaude litière de l'étable ni le coin du feu où, sur la dalle tiède, des chats frileux se pelotonnaient quand ils ne guettaient pas aux tas de bottes de la grange ou aux trous des boiseries les souris maigres, au museau inquiet, qui, affamées aussi, avaient toutes réintégré les maisons. De temps à autre, l'aboi furieux d'un chien de chasse l'avertissait qu'il était éventé et que le moment était venu pour lui de détaler au plus vite. Jamais il ne rapporta rien de ces expéditions nocturnes. La traditionnelle charogne, qui tentait jadis les ventres affamés et à laquelle on pouvait, à la rigueur, après de longues stations, arracher furtivement un morceau et s'enfuir, n'était pas apparue; les bêtes du village s'entêtaient à ne pas périr. Goupil rôdait quand même au large des maisons ; cependant, il évitait avec soin celle de Lisée, et, malgré le désarroi de son cerveau, malgré son ventre vide, il s'enfuit plus vite la nuit

où il entendit la voix de Miraut répondre au jappement d'un de ses compagnons de chasse, qui lui signalait à sa façon la présence de l'habitant des bois.

Mais Renard ne mangeait toujours rien, et les jours passaient et le froid ne passait pas et une faim plus féroce minait et dévorait les hôtes de la forêt. Et lui maintenant, efflanqué, spectre épuisé, plus minable encore qu'après les jours d'emprisonnement de jadis, n'était plus qu'une pauvre loque de bête, travaillée par la fièvre, ballottant entre la mort et la folie, qui, ayant pris l'habitude de rôder autour du village, y revenait invinciblement, à heure fixe, sans savoir pourquoi, n'évitant plus les chiens, n'évitant même pas la maison de Lisée, sans espoir de trouver à manger, sans même chercher, tué par le grelot qui sonnait à son cou et mûr pour la dernière et suprême épreuve.

IX

Cette journée du 24 décembre avait été comme un long crépuscule. Le soleil ne s'était pas montré ; à peine si, vers midi, de longues lames livides au-dessus de l'horizon avaient dénoncé son passage derrière les nues couleur d'encre, tendant leur dais sinistre sur la campagne morne.

Quelques croassements lugubres de corbeaux en détresse, quelques jacassements de pie en quête des dernières baies rouges des sorbiers avaient par intervalles comme barbouillé ce silence, et ç'avait été tout.

Le village engourdi, sur lequel semblaient peser comme un couvercle de tristesse les fumées immobiles, concentrait une vie fiévreuse au fond des vieilles cuisines où, pour le réveillon du soir et la fête du lendemain, les ménagères avaient pétri et cuit une double fournée de pain et de gâteau dont le parfum chaud embaumait encore toute la maison. Les enfants, avec des exclamations joyeuses, avaient suivi tous les préparatifs et dénombré bruyamment ces bonnes choses, attendant impatiemment l'instant désiré d'en jouir.

Le souper avait été copieux, plein d'animation, et, selon la coutume, aux heures de matines, les falots jaunes dansant dans la nuit avaient mené vers l'église et ramené vers le logis, dans la chambre du poêle bien chaude, pour le réveillon désiré, la joyeuse maisonnée tout entière. On avait mangé,

on avait bu, on avait chanté, on avait ri; et la grand'mère, comme de coutume, avait commencé de sa voix chevrotante, un peu mystérieuse et lointaine, le conte traditionnel :

« C'était il y a des temps, des temps, par un minuit passé, un soir de matines quand la terre que nous labourons maintenant était encore toute aux seigneurs et que les grands-pères de nos grands-pères leurs obéissaient.

« L'heure de l'office allait venir quand, dans le château dont vous connaissez les ruines, un homme que nul n'avait jamais vu s'en vint trouver le comte.

« Des sangliers, lui dit-il, étaient remis au fond de la Combe-aux-Loups et par le beau clair de lune qu'il faisait on pouvait aisément leur donner la chasse. Aussitôt, chasseur enragé, oublieux de ses devoirs, le comte fit seller des chevaux pour lui et ses valets et amener les chiens. Mais sa pieuse dame tant pleura et le supplia qu'il consentit enfin, quand la cloche sonna pour le divin office, à prendre sa place à l'église sur le fauteuil rouge, sous le baldaquin doré qui leur était réservé.

« Les chants avaient commencé déjà, mais un pli de regret barrait le front du seigneur, quand le mystérieux inconnu, entrant dans l'église sans se signer, vint de nouveau trouver le comte et lui parla bas à l'oreille. Le malheureux ne résista plus et, malgré les regards suppliants de sa dame, il partit suivi de ses valets. Bientôt on perçut au loin les abois de la meute et pendant toute la durée de la messe on entendit comme un immense blasphème, la chasse hurlante qui tournait dans la campagne. Et tous avaient des larmes dans les yeux et priaient avec ferveur. Cela dura toute la nuit, puis soudain la chasse se tut. Mais le seigneur ne reparut point au château; il disparut avec sa meute infernale et ses valets serviles et il expie durement en enfer ce sacrilège pour lequel Dieu l'a condamné, tous les cent ans, à revenir, la nuit de Noël, chasser avec ses chiens à travers la nuit. La malheureuse comtesse mourut dans un couvent; quant à l'inconnu qui avait entraîné son époux, personne ne le revit jamais non plus et chacun pensa bien que c'était le diable.

« Notre mère n'a pas entendu la chasse, mais sa grand'mère l'entendit : comme ce soir, par un sombre minuit, c'était... ».

Au même instant, un hurlement lugubre, un hurlement de mort tragiquement long passa comme une traînée d'horreur

sur le village, et à ce signe magique tous les chiens aussitôt, tous ceux du village et des fermes, répondirent par un hurlement lugubre et prolongé. Le bruit enflait comme une menace et mourait comme un sanglot. Fini, il recommençait ou plutôt il ne finissait pas, il baissait en modulations angoissantes et se prolongeait, terrible, selon le rythme de sa monotonie désespérée.

— Prions, mes enfants, fit l'aïeule, prions pour l'âme du comte.

Chacun veilla dans le village. Les hommes avaient décroché du clou où il était suspendu le vieux fusil dont ils vérifiaient soigneusement les amorces et sur leurs faciès interloqués, où déjà le scepticisme du siècle avait peut-être posé son sceau, le signe des vieilles terreurs superstitieuses remontait comme une écume. Les femmes et les enfants, sans rien dire, entouraient le foyer, cherchant dans la clarté et la chaleur une protection contre le danger inconnu dont ils se croyaient menacés. Mais plus que personne dans le village, Lisée, cette nuit-là, connut les affres de la peur.

C'était devant la porte du vieux braconnier, qui ne craignait ni dieux, ni diables, qu'avait commencé le premier hurlement; c'était de là-devant que le maître sinistre de ce grand drame mystérieux commandait à la meute invisible. Et il avait poussé contre la porte un énorme dressoir de chêne derrière lequel Miraut, la queue entre les jambes, le poil hérissé, hurlait désespérément. Toute la nuit, le fusil chargé de chevrotines à la main, prêt à faire feu, Lisée veilla. Une heure avant l'aube, la chasse lugubre se tut.

Rassuré par le jour et par le silence, le braconnier retira lentement et sans bruit le lourd bahut qui barricadait son entrée et prudemment entr'ouvrit la porte.

Les yeux hagards, les pattes raidies par la mort et gelées par le froid, la peau à demi pelée, dans l'attitude d'un chat qui se ramasse pour bondir, Goupil, efflanqué, squelettique, était là devant lui, mort, avec le grelot fatal au cou.

Miraut le vint flairer avec crainte et s'en écarta avec un froncement de mufle.

Le cerveau bourdonnant, les jambes molles, Lisée rentra chez lui, prit une pioche et un sac dans lequel il glissa le corps raidi de sa malheureuse victime et, suivi de son chien, partit

vers la forêt. Il y creusa sous la neige un trou profond dans lequel il ensevelit le corps de Renard et qu'il reboucha soigneusement.

Et il s'en retourna le dos ployé, les yeux vagues et pleins de terreurs vers sa maison, tandis que Miraut, qui n'avait pas les sujets de grave préoccupation de son maître, levait, avant de le rejoindre, une patte irrévérencieuse et philosophique contre le tertre gris de neige et de terre sous lequel Goupil dormait son dernier sommeil.

LOUIS PERGAUD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XCV. — Paysages.

M. DESMAISONS. — Ah ! Vous voilà revenu aussi ?

M. DELARUE. — Me voilà revenu.

M. DESM. — Et qu'avez-vous fait ?

M. DEL. — Rien, j'ai regardé les choses, les hommes aussi, mais surtout les choses. Et vous ?

M. DESM. — Oh ! moi, vous savez, je ne cherche, par l'absence, que la solitude, la vraie solitude, celle de l'inconnu dans la foule, celle de l'homme sans nom, sans adresse, sans qualité sociale. La certitude que, pendant quelques jours, rien ne pourra vous atteindre qui vienne vous distraire de vous-même !

M. DEL. — Si l'on n'est plus quelqu'un, on est encore quelque chose, on est le voyageur, l'étranger, le monsieur qui... et qui... J'aime aussi la solitude en voyage, mais elle ne me serait rien, si je n'avais d'abord les plaisirs de l'œil. Je suis l'amateur de paysages, et j'ai d'ailleurs reconnu qu'un compagnon, parfois, nous aide à les mieux sentir, par le contraste ou l'accord de sa sensation avec la vôtre.

M. DESM. — J'aime à regarder aussi, et un compagnon, vous le savez, ne m'offusque pas toujours, mais il me prend tout de même un peu de ma solitude. Enfin, il faut, selon les heures, des sensations diverses.

M. DEL. — Je ne saurais trop analyser mon goût des paysages. A quoi cela répond-il ?

M. DESM. — Je vous le demanderais. Des maisons le long d'un fleuve qui se prolonge dans une plaine, des collines modérées, un horizon qu'un peu de brume rend plus lointains, et l'on regarde, et l'on est heureux. D'ailleurs, on regarde aussi la mer, le désert, la montagne. Nous aimons également le paysage naturel et le paysage factice.

M. DEL. — Et c'est cela précisément qui rend si difficile l'analyse de ce sentiment. Cependant, un voyage n'est-il pas d'autant plus émouvant qu'il est plus inattendu, plus nouveau ?

M. DESM. — Pas toujours. Il y a au contraire des paysages atten-

dus, connus depuis des années, et qui nous émeuvent toujours autant.

M. DEL. — Je le veux bien, encore faut-il que nous ne les ayons pas toujours sous les yeux.

M. DESM. — C'est-à-dire que, même dans ce cas, le paysage n'est pas toujours le même, puisqu'il est sous la dépendance du soleil, des nuages, de la brume, des saisons qui le diversifient sans cesse. En somme, on voit bien rarement deux fois les mêmes paysages, quoique les parties essentielles, les lignes générales demeurent invariables. Donc, vous avez peut-être raison, et le goût des paysages serait le goût des aspects nouveaux de la nature.

M. DEL. — Cela devient un peu moins obscur. Le goût des paysages se catégoriserait alors dans l'amour du changement, le besoin d'horizons nouveaux, d'émotions nouvelles, dans la curiosité enfin, et tout bonnement.

M. DESM. — Tout bonnement, je le crois.

M. DEL. — Cela rentre bien dans ma psychologie. Mais je ne suis pas un éperdu, un désordonné, et il me faut très longtemps pour épuiser les charmes d'un paysage. Je tiens qu'il en est d'un paysage comme d'une femme ; quand l'objet est d'une belle qualité, le charme en est durable et plus on vit avec lui plus on lui trouve d'attraits.

M. DESM. — Hé ! Il ne faut pas abuser de la familiarité. Elle vient à bout de tout, elle use les charmes les plus adamantins.

M. DEL. — Sans doute. Il faut que l'impression de nouveau se perpétue ou se recrée sans cesse. Cela arrive. Peut-être que dans ce cas le renouvellement se fait en nous-mêmes, plutôt que dans l'objet.

M. DESM. — N'en doutez pas. D'ailleurs, c'est de la philosophie élémentaire. Les paysages sont en nous-mêmes et non point dans l'étendue, quoique l'étendue soit nécessaire. Et il en est de même en amour. La femme que nous aimons est en nous, et pourtant il faut également qu'elle existe hors de nous, pour que l'amour soit autre chose qu'une hallucination. Mais sans un peu d'hallucination, il n'y a plus ni femmes, ni paysages. Tout cela est contenu dans la définition de Spinoza : « L'amour est un sentiment de joie accompagné de l'idée de sa cause extérieure. »

M. DEL. — Nous avons peut-être trouvé la cause de l'amour des paysages, mais avons-nous bien saisi sa nature ?

M. DESM. — Non, sans doute, mais comment dissocier les sentiments, puisque précisément leur nature échappe aux prises du raisonnement ? On peut les classer par nuances, voilà tout. On sait bien que l'amour sexuel, par exemple, est simple et qu'il peut s'exercer sans tout l'appareil de sentiments adventices dont nous l'entourons généralement ; mais, ainsi dépouillé, il n'est plus qu'un fait, primordial sans doute, mais tellement simple qu'il en est décourageant. Autant

méditer sur la pesanteur. Les idées sont complexes, les sentiments sont simples.

M. DEL. — Je ne crois pas à la simplicité des sentiments. Au contraire.

M. DESM. — Réfléchissez. En analysant une idée, en dissociant les éléments dont elle se compose, vous trouvez toujours un mélange d'idées souvent disparates cimenté par un amalgame de sentiments personnels, passagers. Aussi les idées se désagrègent-elles très vite. Celles du siècle passé ne sont plus, très souvent, qu'un informe chaos où nous ne voyons plus rien de saisissable. Le sentiment, au contraire, quelle que soit sa complexité apparente, se résout toujours en un fait unique et simple quand on le presse pour en faire sortir tout ce qui ne lui est pas essentiel. Rien de plus compliqué, dans nos sociétés compliquées, qu'un sentiment amoureux. Il est fait de mille petites choses qui vont de la qualité de la peau, de l'odeur, du sourire, à la qualité de la robe, des bottines, des gants; un homme aime dans la femme à la fois l'être naturel et l'être social. Mais analysez et vous verrez que tout se réduit, à la fin, en un désir de possession physique. L'amour, quelle que soit son apparence, est un fait physique. Si vous ôtez ce fait physique, il n'y a plus rien, et c'est ce qui rend si bêtes, si inutiles, si mensongers tous ces romans, tous ces traités, toutes ces psychologies où l'amour physique n'est point nettement indiqué comme le centre et le but de tout. Ou bien il s'agit entre deux êtres d'une union physique, au moins possible, ou bien il n'y a pas d'amour. Le sentiment, en son essence, est simple.

M. DEL. — Pour l'amour, je veux bien, mais pour le goût des paysages?

M. DESM. — Je ne trouve rien à ajouter à ce que nous avons dit.

M. DEL. — Nous en restons à la curiosité?

M. DESM. — Une curiosité très particulière, oui, je crois que c'est le plus prudent.

M. DEL. — Ah! Que ne sommes-nous romantiques! Nous aurions dit de bien belles choses!

M. DESM. — J'en ai peur.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Gauthier Ferrières : *La Romance à Madame*; Lemerre, 3 fr. 50. — Paul Castiaux : *Les Jets capiteux*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Roger Regis-Lamarre : *La Fontaine aux roseaux d'or*; Ambert, 3 fr. 50. — Léon Soulié : *L'Anse d'argent*; Félix Paton, Carcassonne. — Marcel Nyrul : *L'Orangerie*; R. Bornmann, Weimar et Messein, Paris. — Julien Larroche : *De la vie au mystère*; Lemerre, 3 fr. 50.

La Romance à Madame. M. Gauthier Ferrières n'est point l'homme d'un seul livre; naguère, il essaya de reconstruire, avec

l'œuvre attentivement lue, la vie mystérieuse de Gérard de Nerval et les pages où sont imaginées les dernières heures probables du poète étaient plus que d'un critique : elles contenaient un peu de cette lucidité supérieure qu'ont les visionnaires de rêves exacts comme Edgar Poe, et il ne fut pas surprenant que l'auteur de ce remarquable essai se révélât dans quelques parties des *Orages* capable de traduire en vers sonores et évocateurs ses propres rêves. Mais voici que, se muant à nouveau, dans *la Romance à Madame*, il pourrait prétendre à un cousinage pas trop éloigné avec le François Coppée des *Intimités*, mi-narquois mi-sentimental, et même avec le Henri Heine de l'*Intermezzo* qui, de ses grands chagrins, faisait de petites chansons immortelles et il n'a pas manqué d'indiquer lui-même dans un coin de strophe cette glorieuse parenté d'intelligence. Pour éterniser l'amour d'une année, il voudrait bien sans doute que Manon fût pour les siècles à venir aussi jeune que Cynthie ou Lesbie, par la vertu de la beauté qu'il lui aurait conférée d'un don magnifique ; mais Manon n'est que Manon et lorsqu'elle regarde les étoiles, ses pensées ne quittent point la terre :

Alors ton petit cœur d'amante
En ton petit cœur si mignon,
Qui passe heureux dans la tourmente
Avec le mien pour compagnon,
Répondit sans y prendre garde,
Bien sûr en parlant d'être absous :
« Si tous ces astres qu'on regarde
Etaient des pièces de cent sous ! »

Mais Manon, Lesbie ou Cynthie, il n'est pas d'amour que ne troublent querelles, inquiétudes et soucis, et le plus fringant cavalier, le plus sûr de soi et le plus avantageux, connaît la crainte et sait que son bonheur est fragile, à la merci d'un départ et d'une courte absence :

Il semble que mon cœur est broyé sur la voie,
Que feras-tu là-bas ? Je ne sais pas, j'ai peur ;
Ta beauté, cher Amour, fait trembler mon bonheur
Et j'ai pour ennemis les raisons de ma joie.
Adieu, Marie ! hélas ! je souffre intensément,
L'avenir tout en noir à mes yeux se dessine,
Car comme un arbre, hélas ! le cœur a sa racine
Et de chaque départ fait un arrachement.

Peut-être ici le critique de sa propre émotion se laisse voir trop directement et la Muse qu'il avait proclamée sienne, superbe et forte fille, casquée d'or comme les maîtresses de Ronsard, empanachée comme une héroïne de la Fronde, est devenue tout à coup bien pédestre et bien modeste. Mais ce n'est que l'affaire d'un instant : M. Gau-

thier Ferrières ne se satisfait pas toujours d'un aussi humble lyrisme et même auprès de Manon il est capable d'évoquer dans un harmonieux pays baigné de lumière la tranquille beauté d'un âge d'or :

Plus de soins, nul mal, rien qui nous terrasse.
A tes volontés bornant mes désirs,
J'ai réalisé l'humble vœu d'Horace
Et la poésie emplit mes loisirs :
Tout rit; le blé mûr attend la faucille;
Dans ces vallons verts faits pour oublier
La nature a l'air d'une jeune fille
Qui porte des fleurs dans son tablier.

L'image est charmante et fraîche, et ce n'est pas la seule qui soit ainsi plaisante dans *la Romance à Madame*.

La Joie Vagabonde. Des dunes de Zélande, où l'eau sourd sous le sable à demi liquide, que revêtent des gazons d'émeraude et d'où jaillissent çà et là des arbres aux larges feuilles et aux racines humides, dunes de Zélande aux gloires solaires du Midi languedocien et provençal, aux roches calcinées des Cévennes descendant vers les plaines rases, aux vagues de marbre bleu qui s'écroulent au Grau du Roi en lourdes masses, M. Paul Castiaux a promené sa joie vagabonde. Même par les soirs de pluie à Ter Neuzen, « son spleen fastueux » échappait à l'envoutement de la tristesse et, semblable aux dieux exilés que le poète allemand vit frissonner aux marges de la mer du Nord, l'Egipan qui survit en son cœur par le jeu des métempsychoses se réveille même par les mornes journées de Dimanches provinciaux ; des flèches d'or de son rêve, faute de pouvoir

... violer les Hamadryades sous l'écorce

il transperce les apparitions grimaçantes qui offensent la beauté :

Et maintenant...
Maintenant regarde à la fenêtre :
Aux derniers tintements de la cloche majeure,
Exhibant leur hideur sous des chapeaux moisis,
De vertueuses filles
Vers la sacristie,
Trottant menu comme des blattes sur les murs,
S'en vont au catéchisme de persévérance.

Mais la lumière plus forte triomphe des vilaines ombres ; à Maguelone, près de la basilique qui meurt et dont

Les fenêtres crevées ont des vitraux d'azur,
L'azur vainqueur a tué l'art des vieux mystiques.

Et le demi-dieu ressuscité chante son cantique au soleil :

Salut

Viens, prends mon cœur ivre de toi, seul Dieu,
Viens célébrer les fiançailles de l'or clair,
Je vous prends à pleins poings, lumière et toi, soleil,
Pour te verser en ivres flots dans mon cœur fou !

En vain les bons chrétiens civilisés ont planté des crucifix devant la mer et l'ont bénite ; en vain

Devant l'étreinte bleue de la mer et du ciel,
Devant tes crépuscules, soleil,
Devant le cœur battant d'étoiles de la nuit,
Ils ont mis leur icône de douleur affreuse.

Ils n'ont pu exorciser l'immense Aphrodite ; sur les Olympes morts, sur les temples ruinés, des adolescents dionysiaques dansent dans la lumière et crient vers le soleil :

Dressons-nous, simples et grands, et puis vers toi,
Soleil, illuminant la crinière des dieux...

En sa fougueuse exaltation, M. Paul Castiaux omet parfois de choisir ses mots avec un plein discernement ; alors les choux « déhiscent » et le plein soleil est un « orfèvre de giornos instantanés » qui verse

L'hallucination des vivantes chromies.

Il n'est point licite, même aux égipans quand ils s'expriment en vers français, de gâter notre plaisir en se servant de syllabes aussi barbares et le plaisir que l'on goûtera au livre de M. Paul Castiaux mérite de n'être pas gâté par de pareilles tares verbales.

La Fontaine aux roseaux d'or. Si la dernière parole de sa Muse est véridique, M. Roger Régis-Lamotte, quand il publiera de nouveaux vers, ne cherchera plus son inspiration dans le passé, mais dans le présent. Il renoncera à redire l'aventure d'Héraklès et d'Omphale, à refaire à sa façon, qui n'est pas en cette occasion des meilleures, Œdipe à Colone, à évoquer comme le regrettable Sienkiewicz l'ombre légère de Pétrone couronné de roses et moins bien que Flaubert et Gustave Moreau Jean le Baptiste et la danseuse Salomé. Ce sont là en effet des figures qui nous ont été montrées trop belles pour que nous ne les confrontions pas avec les images authentiques et primitives qu'en ont laissées les créateurs originels et il est presque impossible que la comparaison ne tourne pas au désavantage de celui qui les interprète le dernier, sans découvrir en elles des beautés imprévues et sans leur restituer toute la beauté antérieure qui leur avait été autrefois départie. C'est pourquoi M. Roger Régis-Lamotte, qui s'est maintenant suffisamment essayé au maniement des rythmes et n'y est pas inexpert, fera sans doute sagement de suivre désormais le conseil de sa Muse ingénieuse et sagace.

L'Anse d'argent. Dans un village languedocien, voisin sans doute du pays que célébra M. François Paul Alibert, poète trop taciturne à notre gré, M. Léon Soulié composa ces vers qu'il avait rêvés dans les paysages presque vierges de Théoules. Il avait subi fortement la torpeur magique que versent au cœur des hommes les philtres puissants de la mer, de la forêt et des fleurs :

Les charmes de la nuit et de la mer sont tels
Que les pins étageant leurs sveltesses rugueuses,
Dans l'obscur tassement des ombres résineuses,
Et frémissant comme un cœur de prêtre aux autels,
Du geste de leurs bras où croît l'aiguille brune
Vont suspendre au-dessus de l'anse et de ses flots,
De ses parfums, de ses rêves, de son repos
Des guirlandes d'amour, de soleil et de lune.

Mais il avait vu aussi la lutte millénaire de la vague et des rocs, voués à la destruction finale, qui,

Restant sereins devant l'existence et les flots,
Savent ce qu'ils vendront leur dernière défaite.

Sans qu'il l'exprime trop directement, M. Louis Soulié a échappé aux sortilèges de la mer et de l'atmosphère trop langoureuse; il serait plutôt le frère symbolique de ces rochers « martyrs et héros » et il participe sans doute à cette tenace volonté de ne se laisser effriter ni les pierres par les vagues insidieuses ou irritées, ni l'homme par la vie, bien que les rocs et lui sachent d'avance que la mer et la vie seront toujours, tôt ou tard, victorieuses.

L'Orangerie. *L'Orangerie* se trouve à Weimar chez R. Borkmann et à Paris chez A. Messein, successeur de Léon Vanier; sur la couverture de ce mince livret de vers, M. Marcel Myrtil a figuré sur un fond vert deux corbeilles d'un travail ancien, pleines de rouges oranges, et il a dessiné au frontispice, noire en un cadre qu'ornent des branches d'oranger, la silhouette altière de Gœthe. Tandis que Charles-Quint revêt la robe impériale et que de Munich à Spire l'Allemagne l'acclame, sa pensée est absente :

Mais dans la cathédrale où chante l'archevêque
Charles songe aux fruits d'or, oranges et pastèques
Qui mûrissent là-bas sous le ciel enchanté :
Et pendant que le prêtre en latin officie,
Il rêve aux lieux d'amour que jeune il a hantés
Dans les jardins fleuris de roses de Murcie.

Ainsi des petites villes allemandes, le rêve des empereurs et des poètes s'oriente toujours vers les terres heureuses du sud où sous la sombre feuillée éclatent les orangers d'or; peut-être est-ce de ne les

avoir pas foulées que le jeune Werther n'eut pas le courage de vivre et les statues des dieux à Schwettingen, Versailles des margraves, pleurent en songeant aux lieux qu'ils ont quittés,

Où l'amour croît en grâce et le marbre en beauté.

M. Marcel Myrtil fut indulgent à leur nostalgie; lui-même, alors qu'il compatissait secrètement à leur pensée, était atteint d'une semblable *Sehnsucht*, mais moins ambitieuse; il attendait le soir de juillet où il reverrait par delà les vergers, les vignes et les treilles, au-dessus du rideau sombre des arbres monter dans l'air délicat la tour de Moret.

De la vie au mystère. Plusieurs des poèmes réunis par M. Jullien Larroche sont des poèmes de circonstance composés en l'honneur des soldats morts à Champigny, à propos de l'élection de M. le Dr Lannelongue à l'Institut ou pour des cérémonies destinées à commémorer le séjour de Victor Hugo en diverses maisons de Paris, ou à célébrer le centenaire de sa naissance. On rencontre aussi des fables et dans *les Nécropoles parisiennes* une énumération versifiée des morts illustres qui reposent au cimetière Montparnasse, au cimetière Montmartre et au Père-Lachaise. Il n'y a pas de décret de la Providence qui interdise d'être admirables aux poésies de circonstance et Pindare ne composa pas pour d'autres occasions que M. Jullien Larroche des thrènes ou des odes triomphales; mais il y réussit plus heureusement.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Gabriel Soulages : *Le Malheureux petit voyage*, Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Charles Derennes : *Les Caprices de Nouche*, « Vie parisienne », 3 fr. 50. — Delphi Fabrice : *L'Homme à tout faire*, Bibliothèque artistique, 1 fr. 45. — Edouard Deverin : *Le Confluent*, Union internationale, 1 fr. 50. — Jean Yol : *Les Arrivants*, Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Jean Carrère : *La Dame du Nord*, Grasset, 1 fr. — Jacques Drèze : *La Foire aux chefs-d'œuvre*, « Vie parisienne » 3, fr. 50. — Louis Mullem : *Contes ondoyants et divers*, Edition d'art et de littérature, 3 fr. 50 — M. d'Arnoli : *Sans conclure*, B. Grasset, 3 fr. 50.

Le Malheureux petit voyage, par Gabriel Soulages. Il y a de cela fort longtemps, du temps des cabarets de lettres, nous écoutions, un soir, des jeunes gens dire des vers, passe-temps des plus honorables et qui a été remplacé, je crois, par des théories sur le socialisme ou l'anti-militarisme qui sont loin de mettre l'auditoire dans le même état d'esprit. Un de ces jeunes gens, — combien jeunes — l'air d'un enfant, nous racontait l'aventure d'un nommé Loys qui avait perdu ses moustaches au jeu du lansquenet. Nous nous passionnâmes de si belle façon pour ce récit que nous eûmes l'indiscrétion de bisser, de trisser le jeune acteur, lequel était un poète, fils de famille fort distingué. Cet enfant-là c'est le père du *Malheureux petit voyage*, et

de ce que nous l'avons connu gamin, naïf, perdant ses moustaches au lansquenet, nous lui serons miséricordieux... Mais le vilain livre, le mauvais livre, le joli coquin de livre ! Faites sortir les dames si vous voulez que je vous en parle ! Et maintenant qu'elles sont rentrées, laissez-moi regarder les images... Ne parlons pas de celle de la couverture, qui est bien innocente, puisqu'il s'agit d'une élégante goure grand siècle en train de mettre un nœud de velours à sa chatte favorite... (autant que je puisse distinguer le sexe de l'animal). Il y a d'abord la silhouette de Mlle Cérisette, demoiselle d'atours de l'héroïne principale de cette histoire. Cette demoiselle, qui habille les autres, est presque toujours deshabillée. Il y a la charmante marquise de la Marsaille, sa maîtresse, laquelle passe son existence à se donner de l'air ou à comparer ses appas (style grand siècle) avec ceux des voisines. Comment voulez-vous qu'on puisse lire d'une manière lucide un livre pareil, sans compter que la cousine de Mme de la Marsaille, Mlle Julie, cause de la catastrophe finale du malheureux petit voyage, est absolument dans les mêmes intentions, je veux dire qu'elle aime tout autant à se donner de l'air à cause de ses vapeurs... ou de la forme de ses appas. Maintenant si, en regardant les images de ce roman, très vieille dentelle, on s'aperçoit qu'elles sont décolletées, à le lire on peut y trouver une salutaire leçon de morale, savoir : que lorsqu'on est très désireuse de garder sa fidélité à son époux, un maréchal de la Marsaille, qu'on ne trompe qu'à la dernière extrémité il vaut mieux ne pas fuir le commerce des hommes... surtout en chaise de poste ! Dans un siècle ou deux, lorsque les bibliothèques auront flambé au point de rendre nécessaire le retour de plusieurs hommes de génie, d'ailleurs toujours les mêmes, on découvrira ce petit bouquin dans un coin du grenier, sous des tuiles, où un collégien l'aura jadis caché pour le dérober à la curiosité de ses professeurs, et l'on rééditera l'histoire de Cérisette, roman ancien. Un bon critique de l'époque le déclarera bien plus moral que toutes les œuvres de l'an de grâce 1909 et fera triompher la naïveté du fameux grand siècle sur la perversité du siècle de l'aviation où l'on fouettait les chats au lieu de leur passer des colliers de velours ! C'est pour votre punition, monsieur Gabriel Soulages, la grâce que je vous souhaite.

Les Caprices de Nouche, par Charles Derennes. Dans celui-ci, hélas ! il y a des dessins, de jolis dessins, ce qui diminue l'intensité des images. Quand voudra-t-on comprendre que le tableau d'un acte répréhensible en atténue toujours les effets pernicieux, puisqu'il les délimite ? Nouche est une blonde qui a un mari pour l'insigne plaisir de le tromper. Elle n'a pas plus tôt quitté cet époux, pas plus bête que le commun des époux, qu'elle le regrette, puisque son amant prend la place de son mari ou la prendra. L'auteur tourne

agréablement autour du pot-au-feu de l'adultère. Il y jette tous les assaisonnements d'usage et même quelques-uns de sa cuisine particulière, mais le résultat est le même. Nouche est une petite personne insupportable. Elle a de l'enfant les singeries et de la femme les mauvais gestes. Tantôt en robe courte, tantôt sans robe du tout, mais conservant, malgré sa tenue légère, un très lourd chapeau (ça c'est la manière dite : à la Résie), elle joint « la mobilité aérienne des libelltres à la légèreté immatérielle de ces esprits du feu que nos ancêtres nommaient des salamandre ». C'est la femme-enfant, fille de la vieille imagination parisienne. Nous n'en sortons pas et on dirait que nos jeunes auteurs sont si fatigués déjà qu'ils ne peuvent plus trouver de verve qu'au jeu des sept poupées, une pour chaque jour de la semaine. Enfin, Nouche est une charmante créature. Les femmes des poètes ne lui ressemblent pas, heureusement pour les poètes, car, légitimement unis quel guignol serait ce ménage d'une poupée-harem avec un homme fort de ses seules faiblesses, un turc en papier !

L'Homme à tout faire, par Delphi Fabrice. Il y a la traite des blanches et la traite des blonds. Comme j'ai l'esprit mal fait je plains de tout mon cœur ce pauvre diable qui se livre aux douze travaux d'Hercule pour obtenir des femmes ce qu'il obtiendrait certainement de n'importe quelle administration. Et puis est-ce que l'auteur est bien sûr de la solvabilité des demoiselles comme il faut ? Moi j'ai des doutes. Il n'y a que dans les romans qu'on voit rouler l'or sur les traversins. Au milieu de ce récit fait en argot le plus pur (comme j'ignore l'argot ne vous en rapportez pas à moi et prenez un dictionnaire), j'ai découvert un homme à la couleuvre ou à l'ombrelle dont la biographie pourrait être signée de Jean Lorrain. Je ne dis pas ça pour excuser la licence de l'auteur, bien au contraire.

Le Confluent, par Edouard Deverin. C'est lui, le militaire ! Mon Dieu il n'est ni meilleur ni pire que tous ceux qu'on nous a jusqu'ici montrés pleurant sur leur destin, mais il est peut-être plus nature, car il ne pleure pas en musique. Parti pour être le sombre anti-militariste, il finit par prendre son métier en patience et il apporte au grand fleuve de l'armée le modeste tribut de sa bonne volonté ou de son doux abrutissement. On a le choix. Quelques anecdotes bien vivantes, malgré le ton monotone de leur narration, sont d'un véritable écrivain, sinon d'un vrai militaire.

Les Arrivants, par Jean Yole. Ce sont les *parvenus* qu'il faudrait dire, M. Lecomte de Roydons a une fille qui s'éprend d'un enfant du pays point titré, mais assez instruit pour avoir l'intelligence du croisement des races. Des péripéties politiques amènent les fiers aristocrates à baisser pavillon devant les ruses rurales. Il y a une chasse qui piétine dans un champ de blé qui serait bien vite arrêtée par le garde champêtre sans même que le paysan lésé ait eu besoin de sortir sa

tirade contre les aristos. Aujourd'hui, on verbalise, mais on ne jette pas trois cents francs au premier aboyeur venu. Le socialisme a égalisé au moins les chances d'avarice.

La Dame du Nord, par Jean Carrère. Deux gars de Provence habiles aux courses des ferrades, qui se disputent le regard d'une dame (une belle dame passa), pas même ses bonnes grâces, car elle s'en va dédaigneuse, ignorant jusqu'à la mort de ses deux héros, deux frères. Cette légende moderne, simplement écrite, possède le parfum à la fois miel et sang qui caractérise les fêtes passées des tournois d'Arles, où l'on trouvait naturel de mourir sous les cornes perfides d'un taureau mal emboulé, parce que la promise vous regardait... en pensant d'ailleurs à un autre.

La Foire aux chefs-d'œuvre, par Jacques Drèza. Un sculpteur du plus grand avenir est appelé aux premiers honneurs, après les derniers outrages, par une dame qui s'y connaît. Il réhabilitera Mme de Pompadour, cette femme de génie qui n'eut qu'un amant... quinzième du nom! Très amusante satire des mœurs des historiens de notre ère qui réhabilitent, depuis *l'affaire*, à tour de bras. Tous les forçats sont innocents et tous les innocents sont dignes d'être forçats, ce qui d'ailleurs revient au même, puisqu'il y aura toujours le même nombre de forçats et d'innocents.

Contes ondoyants et divers, par Louis Mullem. Avec une préface émue de Gustave Geffroy et un beau portrait de Carrière, ce livre se présente comme une bonne œuvre sous tous les rapports. L'auteur est mort laissant ces contes en manuscrits qui témoignent d'un esprit fin, tourmenté du détail curieux, aimant juste assez la fantaisie pour n'en point perdre la notion de la réalité. Il faut goûter le conte très singulier comme invention du clown mi-parti, costumé d'un côté en Pierrot rêveur, et de l'autre en insolent acrobate, les deux moitiés du même individu se livrant à un duel de la plus amusante, et aussi poignante, de toutes les excentricités.

Sans conclure, par M. d'Arnoldi. La duperie psychologique d'un gendre qui apprend qu'il fut amoureux de sa belle-mère sans le savoir et qui, cependant, demeure prisonnier de son mariage avec une fille parfaitement insignifiante. Le charme d'une femme est souvent un composé de plusieurs femmes, ou mieux de l'influence de son entourage.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Frederika Macdonald : *La Légende de Jean-Jacques Rousseau, rectifiée d'après une enquête critique et des documents nouveaux* (traduit de l'anglais par Georges Roth), 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Hachette. — *Etudes sur le dix-huitième siècle. Le Dossier de Jean-Jacques Rousseau, souvenirs, documents, anecdotes*, par Hippolyte Buffenoir, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50, Emile Paul. — *Histoire littéraire de la Suisse*

au XVIII^e siècle, 1^er vol. : *Le Doyen Bridel (1757-1845), et les origines de la littérature suisse romande. Essai sur l'helvétisme littéraire à la fin du XVIII^e siècle*, par G. de Reynold, 1 vol. in-8°, 8 fr. Georges Bridel et C^ie, Lausanne. — M^me Pierre de Bouchaud : *Nuits*, 1 vol. pet. in-12, Blaizot.

Une Anglaise, M^me Frédérika Macdonald, nous démontre dans ce livre : **La légende de Jean-Jacques Rousseau rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents inédits**, que les Mémoires de M^me d'Epinay, source principale des jugements défavorables à Rousseau, sont, en grande partie, l'œuvre de Diderot et de Grimm, ses ennemis. Ce sont ces deux philosophes qui ont dicté à l'ancienne amie de Rousseau les pages qui ont permis d'établir la légende de Rousseau « artificieux scélérat ». Non seulement la réputation faite à Rousseau par ses anciens amis est injustifiée, écrit M^me Macdonald, mais elle repose sur une audacieuse falsification. Cette supercherie se trouve dévoilée par la mise au jour et la comparaison de trois manuscrits différents de l'ouvrage de M^me d'Epinay. Ces documents étaient restés jusqu'ici ensevelis dans trois bibliothèques publiques de Paris.

Ces pages jaunes, où l'encre s'efface, contiennent d'inattendues révélations dont l'éclat éblouit le chercheur. Nous apercevons les conspirateurs sous leur masque ; nous les voyons truquer les documents ; nous distinguons nettement tous les arrangements pris pour les cacher : nous surprenons l'heure fixée pour les produire. Plus tard, le seul conspirateur survivant nous apparaît, aux jours redoutables de la Révolution, pressant à la hâte, et à coup sûr, au péril de sa vie, les mesures nécessaires pour assurer après sa mort la publicité de son testament de vengeance.

Ce fut une véritable conspiration. Rousseau ne l'ignorait pas, et il avait quelque raison de se croire et de se dire persécuté. Ce fut pour répondre à ces perfidies de Diderot qu'il écrivit ses *Confessions*.

La première version des Mémoires de M^lle d'Epinay (celle qui ne fut jamais publiée), celle qui apparaît sous les surcharges et les notes, n'exprimait que l'admiration affectueuse de l'auteur pour Rousseau. Mais, continue M^me Macdonald, en examinant les manuscrits.

J'ai mis la main sur une liste de références, qui, sous le titre général de : *Notes de changements à faire dans la fable*, indique toutes les altérations et modifications à introduire dans les cahiers écrits, et qui y ont été faites en effet. Or, ces notes sont de l'écriture de M^me d'Epinay, mais il est facile de voir, d'après le style et le ton, que ce sont des instructions qu'on lui dicte, des recommandations, en quelque sorte impératives, d'avoir à changer tels et tels passages de sa narration, non des conseils purement littéraires sur certains ornements de style, mais bien des avis, presque des injonctions, émanant des personnes intéressées qui veulent, de parti pris, donner à cette narration un tout autre caractère. La personnalité d'un de ces conseillers influents et exigeants se trahit par deux notes écrites entiè-

rement de sa main et entremêlées avec les notes de Mme d'Epinay. *Ces deux notes sont de l'écriture facilement reconnaissable de Diderot.* Le lecteur comprendra mieux l'importance de cette découverte lorsque nous aurons mis en regard de ces notes les accusations contre Rousseau, formulées ailleurs par Grimm et Diderot, et qui reparaissent, comme changements faits, dans les cahiers récrits des manuscrits des Archives et de l'Arsenal, l'un complétant l'autre.

A l'appui de son argumentation, Mme Macdonald nous donne des photographies des manuscrits et les références les plus sérieuses : il nous faut donc, d'après les documents nouveaux qu'elle nous présente, rectifier l'opinion que nous nous faisions de Rousseau, qui est celle que Sainte-Beuve a résumée dans ses *Causeries*. Sainte-Beuve, en confrontant *les Confessions* avec les mémoires de Mme d'Epinay, « arrive à la conviction » que Rousseau est un menteur et qu'il a inséré des lettres falsifiées dans ses *Confessions*. On sait maintenant que ces falsifications sont l'œuvre de Diderot et de Grimm. Mme Macdonald nous parle encore de la « Correspondance littéraire », journal secret de Grimm, répandu dans les Cours européennes, où Rousseau est représenté comme un sophiste dangereux. Il dit qu'on ne saurait, sans mettre en péril l'ordre social, protéger ce semeur d'opinions séditieuses. Mais, au point de vue des cours européennes, on ne peut que donner raison à Grimm, puisque la Révolution s'est en partie faite au nom de Rousseau, et a tenté de réaliser ses théories. Au cours de cette étude, qui est d'une très grande importance au point de vue de la critique historique, Mme Macdonald se laisse emporter par sa sympathie pour J.-J. Rousseau : il nous faut parfois baisser d'un demi-ton l'expression de son admiration pour le vertueux citoyen de Genève.

§

M. Hippolyte Buffenoir publie en un gros volume qu'il intitule : **Le Prestige de Jean-Jacques Rousseau**, des documents et des anecdotes sur l'auteur de l'*Emile*. En une série de chapitres, il commente *les Confessions*, et rappelle ce qui a été écrit sur les Charmettes, sur l'Ermitage, par les plus célèbres écrivains qui entreprirent ces pèlerinages : Michelet, Lamartine, George Sand, etc. Ce sont des pages émues, auxquelles M. Buffenoir, fervent rousseauiste, ajoute son émotion personnelle. Quelquefois même, M. Buffenoir glisse, dans son commentaire, quelques strophes que lui inspira jadis l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. Le chapitre : J.-J. Rousseau et ses visiteurs, nous fait connaître rétrospectivement les impressions que gardèrent de leur visite au philosophe le prince de Ligne, Bernardin de Saint-Pierre, Mme Rolland, Goldoni, Mme de Genlis, etc. Mais M. Buffenoir pose encore une question, qu'il était intéressant de résoudre : Rousseau et Robespierre se sont-ils vus? D'après Ernest

Hamel, auteur d'une *Histoire de Robespierre*, l'entrevue aurait eu lieu à Ermenonville. On ne sait rien de la conversation entre l'illustre Jean-Jacques et le jeune inconnu, mais c'est la sœur de Robespierre, Charlotte, qui a laissé à l'historien Albert Laponneraye, quand elle mourut en 1834, le document suivant émanant de Robespierre lui-même et intitulé : *Dédicace de Maximilien Robespierre aux mânes de Jean-Jacques Rousseau*. Dédicace de ses Mémoires, sans doute, explique M. Buffenoir, et que « son orageuse destinée l'empêcha d'aborder ».

C'est à vous que je dédie cet écrit, mânes du citoyen de Genève! Que s'il est appelé à voir le jour, il se place sous l'égide du plus éloquent et du plus vertueux des hommes... Homme divin! tu m'as appris à me connaître ; bien jeune, tu m'as fait apprécier la dignité de ma nature et réfléchir aux grands principes de l'ordre social. Le vieil édifice s'est écroulé ; le portique d'un édifice nouveau s'est élevé sur ses décombres, et, grâce à toi, j'y ai apporté ma pierre... Reçois donc mon hommage ; tout faible qu'il est, il doit te plaire ; je n'ai jamais encensé les vivants. Je t'ai vu dans tes derniers jours, et ce souvenir est pour moi la source d'une joie orgueilleuse ; j'ai contemplé tes traits augustes, j'y ai vu l'empreinte des noirs chagrins auxquels t'avaient condamné les injustices des hommes..., etc...

L'emphase de cette dédicace est bien de la manière de Robespierre : elle nous prouve encore la vénération que professait l'incorruptible pour le philosophe : « Je veux suivre la trace vénérée », s'écrie Robespierre en terminant son hymne, heureux si, « dans la périlleuse carrière qu'une Révolution inouïe vient d'ouvrir devant nous, je reste constamment fidèle aux inspirations que j'ai puisées dans tes écrits. »

Cet ouvrage, très luxueusement imprimé, s'orne de neuf gravures inédites, portraits et scènes d'après des sculptures de Houdon et de Lesueur, et des tableaux de Boilly, Houel, etc.

§

Le Doyen Bridel (1757-1845) et les origines de la littérature suisse romande, par G. de Reynold. Dans ce livre, et à propos de Bridel, « écrivain médiocre, dont les titres les moins contestables sont les treize volumes d'un almanach », M. de Reynold étudie l'histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e^ siècle. Dans cette histoire, l'importance de Bridel est d'être comme « le précurseur, le créateur presque » de notre littérature nationale de langue française.

Il est à la fois le dernier disciple de l'école suisse allemande, et l'ancêtre de la poésie romande. Gauchement, maladroitement, il a exprimé les secrètes aspirations de l' « âme vaudoise » ; il a retrouvé le sentier des hautes Alpes que Rousseau n'avait fait qu'entrevoir ; il a proclamé l'indépendance de notre esprit. Le premier, il a prêché d'exemple, et démontré que, pour un écrivain romand, l'usage de la langue française n'implique pas nécessairement l'imitation servile de Paris et des modes littéraires. Le

sol natal, la vie populaire, l'histoire et la légende sont, grâce à lui, devenus des objets d'étude, des sources d'inspiration. Mais cette jeune littérature romande s'est aussitôt émancipée de l'influence de Bridel ; il la voulait uniquement suisse, orientée vers Berne et les Petits Cantons ; c'est le contraire qui s'est produit avec Juste Olivier ; et le vieil auteur des *Poésies helvétiennes* a, jusqu'à sa mort, souffert en silence de cette déception.

J'ai cité cette page, qui résume à la fois le volume et le rôle de Bridel dans l'évolution de la littérature helvétique. L'influence de Bridel fut de beaucoup supérieure à son œuvre, que son historien lui-même qualifie de médiocre. M. de Reynold n'a donc pas cherché ce qu'il peut y avoir de bon ou de mauvais dans les ouvrages de Bridel, presque illisibles, mais, dit-il, « des renseignements historiques et psychologiques, et les éléments d'une culture : *la culture suisse* ». En étudiant la vie et l'œuvre de Bridel, M. de Reynold a noté le moment où un peuple et un pays commencent à prendre conscience de leurs traditions. Bridel mourut presque oublié à Montreux, ayant, pour toute influence immédiate « remis en honneur les dialectes romands et certaines études historiques, popularisé le *Ranz des vaches* et quelques légendes ». M. de Reynold, en terminant son ouvrage, insiste pour que nous envisagions le doyen Bridel uniquement comme le représentant d'une génération ; d'autres écrivains de son époque ont pensé comme lui, et une étude sur Lavater, Haller, Jean de Muller n'aurait pas été sensiblement différente.

En définitive, cet ouvrage est une étude d'histoire sociale, plutôt qu'un livre d'histoire littéraire. D'ailleurs, l'auteur nous prie, dans sa préface, de ne tirer aucune conclusion de ce premier volume, d'attendre le second avant de nous prononcer « pour ou contre la culture française ou germanique en Suisse, l'existence d'un esprit national, etc. ». Attendons le second volume.

§

Nuits, par Mme Pierre de Bouchaud (Cardeline). Proses poétiques qui disent le charme mélancolique ou voluptueux des nuits. C'est le journal d'une année d'attente et de souvenirs. Désirs et souvenirs se développent dans la nuit jusqu'à l'hallucination. Toutes les pensées, toutes les images qui peuvent hanter une femme qui aime regarder en elle-même sont notées ici avec une habile et sincère minutie. Voici qu'un soir de septembre apparaît l'image de la mort, que nulle main, nulle tendresse ne pourra écarter : « Toute désespérée, je me détourne de cette fin, de cette angoisse. Alors, cette torture m'arrache ma hauteur et me rend accessible ; je souris, je veux et j'appelle un baiser. » Désormais toutes les pensées du poète se tourneront vers l'amour.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gustave Bord : *La Conspiration révolutionnaire de 1789* ; Bibliothèque d'Histoire Moderne, s. p.— Memento.

La Conspiration révolutionnaire de 1789, par Gustave Bord. — M. Gustave Bord, dont nous signalions récemment les savantes recherches sur la Franc-maçonnerie au XVIII^e^ siècle, a transporté dans le cadre de ces recherches l'histoire même de la Révolution française. Cette orientation du point de vue a eu pour effet de lui faire écarter l'idée d'un soulèvement spontané du peuple français et reprendre, rajeunir la vieille thèse du complot. La Révolution devient le résultat d'une conspiration maçonnique. M. Bord, par exemple, rattache les mouvements factieux des parlementaires sous Louis XV et Louis XVI à des causes qu'il faudrait chercher dans les Loges. Les gros effectifs militants de la Secte, croit pouvoir constater l'érudit chercheur, se recrutèrent principalement dans le Parlement et dans tout ce qui en dépendait, légistes, avocats, procureurs, clercs, huissiers, commissaires, etc. Ajoutez-y les littérateurs, devenus si nombreux au XVIII^e^ siècle ; puis la bourgeoisie, celle de la finance et celle du commerce, qui s'affilie par intérêt ; enfin, la noblesse, qui se fait ouvrir les loges par vanité. La noblesse, après avoir procuré à la secte certains accès précieux, sera rejetée au moment du triomphe, comme un instrument dont on a tiré tout ce qu'on a voulu.

Nous ne suivrons pas M. G. Bord dans l'exposé des faits qu'il cite à l'appui de sa thèse. Mentionnons seulement, comme exemple sous ce rapport, les assassinats du 22 juillet 1789 (meurtres de Foullon et de Berthier). D'une manière générale, M. G. Bord s'efforce d'apporter la preuve en signalant les membres des Loges chaque fois qu'il les a rencontrés au cours des événements de 1789. Développée avec une science que nul ne refusera à M. Bord en matière d'histoire maçonnique, cette thèse s'inspire, en outre, d'un évident souci d'impartialité. Un ton de modération, dont on ne se départ jamais, donne confiance.

Une question reste à poser. Si c'est bien une œuvre de conquête sociale qui se prépara dans les Loges du XVIII^e^ siècle, comment montrer positivement cela ? Nous voulons dire, comment rattacher les faits où se consomma la désagrégation de l'ancien régime à ce qui put se passer dans le secret de ce syndicat d'ambitions, de mécontentements et de vanités que fut la Franc-Maçonnerie ? Il ne nous suffit pas de savoir que les initiateurs du mouvement révolutionnaire furent des francs-maçons : nous voudrions connaître aussi leurs actes, sous le rapport révolutionnaire, en tant que francs-maçons. Par exemple, l'affaire des fiches de délation, de nos jours, est un fait *sui generis*. Ce sont des faits de cet ordre qu'il faudrait nous montrer. Deux, pro-

prement, résulte le « complot ». Autrement, il s'agit plutôt d'un mouvement d'opinion. Il manque à M. Bord les éléments d'une histoire intérieure des ateliers et des administrations maçonniques : cette histoire existe, — mais dans des Archives sur lesquelles M. Bord ne pourra mettre que très difficilement la main.

Toute réflexion faite cependant, après les travaux si consciencieux, et de tout premier aloi, nous l'avons déjà dit, de M. Gustave Bord, la vieille thèse du complot ne doit plus être rejetée. Je signale cela à M. Augustin Cochin, dont on n'a pas oublié les analyses pénétrantes à propos des ouvrages de Taine et de M. Aulard.

Memento. — M. le Comte C. de Maleissye possède, entre autres *Reliques de Jehanne d'Arc* (Bloud., s. p.), des lettres authentiques de l'héroïne (aux descendants de laquelle la famille de M. de Maleissye se rattache) : il reproduit cinq de ces lettres authentiques, c'est-à-dire authentiquées par la signature autographe de Jeanne d'Arc, tracée d'une main qu'on guidait, car on sait que la Pucelle ne savait pas écrire. Plus exactement, trois de ces lettres seulement portent cette signature. La première lettre, non signée, la troisième et la quatrième, signées, sont toutes adressées aux habitants de Reims (6 août 1429, 19 mars 1430, 28 mars 1430) ; la deuxième lettre, du 9 novembre 1429, signée, est écrite aux habitants de Riom. Une cinquième lettre, non signée, reproduite d'après l'original qui se trouve, non pas, celui-là, dans les archives de M. de Maleissye, mais dans celles de Lille, est adressée au duc de Bourgogne, le 17 juillet 1429, jour du sacre. M. de Maleissye accompagne ces curieux documents d'un historique détaillé, qu'il avait, plus que nul autre, qualité pour établir. — Avant d'énoncer, en manière de paradoxe, que *Jeanne d'Arc n'a jamais existé* (Édition bibliographique, 2 fr.), M. Raphaël Symptor aurait pu feuilleter le recueil de M. de Maleissye, et lire aussi, dans l'ouvrage de M. Andrew Lang, à qui il dédie sa fantaisie, la lettre, récemment découverte par l'historien anglais, du duc de Bedford au roi d'Angleterre sur les hauts faits de la Pucelle. Mais cela ne l'eût sans doute pas empêché (et en effet je m'aperçois qu'il a bien consulté ces documents) de se lancer dans ces considérations, non dépourvues d'ingéniosité, d'esprit et de savoir, mais tout de même un peu longuettes, car, comme nous le disions récemment à propos d'un écrit du même genre sur Napoléon, les meilleures plaisanteries...

Les manifestations en l'honneur de Michel Servet, les controverses et transactions genevoises dans la question Servet-Calvin sont déjà quelque peu loin. Nous ne pensons pas toutefois qu'il soit trop tard (le sujet ne devant pas à la seule actualité sa valeur) pour signaler cette brochure sur *Michel Servet et Voltaire* (Lausanne, administration de la Libre Pensée, 0 fr. 30), où l'auteur, M. Otto Karmin, raconte, avec d'intéressants détails d'histoire et de controverse, la réhabilitation du supplicié de Champel par le patriarche de Ferney.

Voici trois brochures sur des questions relatives à la Révolution. M. Hémon, qui s'est fait une spécialité de l'histoire de la Révolution en Bretagne, se demande, en bon spécialiste, ceci : *Le Deist de Botidoux a-t-il trahi les Députés girondins proscrits?* (Champion, s. p.). Le Deist de Botidoux

était un ancien Constituant retiré en Bretagne, où on le vit servant tous les partis, personnage en somme peu recommandable. Mais M. Hémon, sur examen des documents, nie qu'il ait joué le rôle odieux qu'on lui avait attribué, — rôle appartenant en réalité à Allain-Launay, — dans l'affaire des proscrits girondins. Détails sur la lutte girondine en Normandie et en Bretagne. — En s'efforçant de reconstituer une édition correcte du *Numéro VII du Vieux Cordelier* (extrait des « Annales Révolutionnaires », le Puy, Imprimerie Peyrillier, s. p.), M. Charles Vellay a voulu faire connaître le dernier numéro du célèbre journal de Camille Desmoulins, numéro qui ne fut publié, et dans des conditions très imparfaites, qu'assez longtemps après la mort de l'ami de Danton. Ce document, rétabli avec patience, précise les idées de Desmoulins au moment même de sa disparition de la scène politique. — M. Albert Mathiez s'attache à détruire la légende que « les écrivains catholiques et pseudo-libéraux » ont faite aux Théophilanthropes en donnant le culte théophilanthropique comme une invention grotesque du Directeur La Réveillière-Lépeaux. Tel est l'objet de cette étude sur *les Théophilanthropes et les Autorités à Paris* (*Ans VI et VII, 1797-1799*). (Extrait des « Annales Révolutionnaires », Le Puy, Imprimerie Peyrillier, s. p.). On doit à M. Albert Mathiez d'importantes recherches sur l'histoire religieuse de la Révolution, et son souci professionnel d'exactitude en ces matières l'a déterminé à préciser les conditions de ce culte théophilanthropique, qui ne fut pas la moins curieuse, — ni la moins antipathique, — de toutes les petites religions issues de la Révolution.

Qu'est allé faire *Napoléon en Loir-et-Cher ?* (Champion, 2 fr. 50.) Lui qui est allé dans tant de lieux illustres, il peut être assez difficile de savoir qu'il est allé jusqu'en ce coin perdu de son empire. Nous avons consulté « l'Itinéraire » de M. Albert Schuermans, non sans le secret espoir de le trouver en défaut. Espoir déçu, il est d'accord, à quelques sous-minuties près, avec les précisions locales de M. Pierre Dufay, l'auteur du présent travail. Napoléon a donc traversé le Loir-et-Cher à quatre reprises, trois fois en 1808 (3 avril, 13 août, 30 octobre), une fois en 1809 (22 janvier), cette dernière fois durant le trajet d'Espagne en Autriche, avec passage par Paris. Quelques graves préoccupations générales qu'il eût, Napoléon faisait à ses moindres arrêts, à ses moindres réceptions de sous-préfecture ou de mairie, du remue-ménage. Il avait une verve d'idées partout et sur tout. De là, dans le fin fond des départements, maintes institutions locales à la marque de l'Aigle, qui n'ont guère survécu, mais fort curieuses. M. Pierre Dufay nous montre dans le dernier détail ce que pouvaient être ces arrêts de quelques heures. — De récents ouvrages on fait connaître exactement la conduite de Napoléon à l'égard de la Pologne. Il faut y ajouter ce *Supplément à la Correspondance de Napoléon Ier* (Paris, Bureau de l'Agence Polonaise de Presse, s. p.). Les onze pièces que contient ce recueil, lettres, arrêtés, décrets et allocutions, et dont les dates vont de 1798 à 1813, confirment pleinement ce qu'on savait déjà de la politique nullement sentimentale, parfois même cruellement positive, de Napoléon à l'égard de la Pologne. La dernière pièce, un décret du 18 décembre 1813, concernant la réorganisation des troupes polonaises, nous montre l'Empereur cherchant, alors qu'il s'agit de parer aux suprêmes désastres, à tirer le meilleur parti possible des Polonais.

Dans un clair exposé sur *les Allemands dans le Royaume de Pologne* (Paris, Bureau de l'Agence Polonaise de Presse, 1 fr.), M. Stéphane de Gorski préconise une entente russo-polonaise, seule capable, dit-il, d'arrêter l'invasion allemande au-delà de la Pologne prussienne. Actuellement, cette invasion reçoit en quelque sorte l'encouragement de la bureaucratie russe, qui semble vouloir recourir à l'aide de la Prusse pour maintenir dans l'obéissance la Pologne russe. L'auteur signale les dangers de cette situation, très sérieux pour la Russie. Si la Turquie, rajeunie, oppose une barrière à l'expansion germanique, cette expansion pourrait bien chercher son chemin plus à l'est. Cela, seule l'union des races slaves peut l'empêcher, et c'est là, selon M. de Gorski, le point de vue qui doit dominer la politique russe en Pologne. En une lumineuse préface, M. René Henry, professeur à l'Ecole des Sciences politiques, donne à cette manière de voir l'appui de son autorité. — *Les Rivalités dans la Péninsule des Balkans*, qu'étudie M. E. Angot (H. Falque, 0 fr. 50), ne sont pas malheureusement une des moindres difficultés capables de retarder la réalisation d'un tel plan. Ecrit au lendemain de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine à l'Autriche, cet aperçu, condensé mais complet, prévoit la confirmation des faits accomplis, et il reste sceptique sur la conférence internationale « que la Russie, avec peu de succès jusqu'à présent, s'efforce d'organiser ».

M. Youssouf Fehmi, dont quelques illusions, qui perçaient dans une récente *Histoire de la Turquie* (avec préface de M. Antoine Baumann, Perrin, 5 fr.) assez écrite d'un point de vue de constitutionalisme hamidien, ont été emportées par le désastreux essai de réaction du sultan détrôné, se dédommage, autant que cela se peut, en dénonçant une entente, aperçue par lui, entre les Vieux-Turcs et... et Rome, disposée, paraît-il, à favoriser, au moyen des congrégations établies en Turquie, certaines tentatives rétrogrades. Cela donne l'occasion d'un tableau peu flatté et même fort pratique des mœurs des *Congrégations en Turquie* (chez l'Auteur, 1 fr.).

M. Albert Tustes est un jeune lettré algérien qui, dans un *Essai sur l'Evolution intellectuelle des Peuples de l'Afrique du Nord* (Alger, Montegut et Degnili, s. p.), fait montre de fort louables sentiments loyalistes envers la mère-patrie. Il suit et il aime nos poètes et nos écrivains, ceux que nous-mêmes nous aimons et nous suivons depuis vingt ans. M. Tustes est un excellent Français d'Algérie. Nous ne saurions recevoir trop de paroles comme les siennes de l'autre côté de la Méditerranée. En France, on ignore l'Algérie, et notre parole peut avoir quelque valeur, si nous disons que nous avons vécu de longues années durant en Algérie, où, à vrai dire, nous avons fait nos classes, voici longtemps! Il y a un type algérien, une civilisation algérienne, dont on n'a ici qu'une vague idée. Ce n'est pas M. Albert Tustes qui nous démentira, car, à le lire entre les lignes, il a lui-même l'intime sentiment de ce que nous énonçons ici. Son court essai, témoignage authentique, est une lecture dont on peut faire son profit.

Au sommaire du dernier numéro de *la Revue historique* (septembre-octobre): Henry Harrisse, « Sébastien Cabot, pilote-major de Charles-Quint, 1512-1547 » (les documents, d'après l'auteur de cette étude, ne semblent pas favorables aux deux thèses qui ont cours sur le célèbre navigateur: l'une, italienne, où il est considéré comme un des plus fameux hydrographes et cartographes du XVIe siècle; l'autre, anglaise, qui va jusqu'à le

considérer comme l'auteur de la grandeur politique et commerciale de l'Angleterre. S. Cabot aurait, en tout, à son actif, la découverte de la Plata On lui reproche un caractère odieux et des trahisons multiples.) Pierre Lehautcourt : « La Capitulation de Laon, 9 septembre 1870 » (Etude écrite d'après des documents inédits communiqués par la famille du général Théremin d'Hame. « Le commandement local, énergiquement soutenu par un préfet courageux, ne parvint pas à triompher de l'inertie des habitants et de l'ingérence déprimante des autorités municipales ».) Louis Halphen : « Les Biographes de Thomas Becket ». (Utile essai de coordination des nombreux écrits contemporains relatifs à l'archevêque de Canterbury.) Robert Michel : « Les Chevaliers du Château des Arènes de Nîmes aux XII^e^ et XIII^e^ siècles ». (Etude intéressante sur ces Chevaliers, vassaux du vicomte de Nîmes, qui, en un temps où les édifices antiques étaient transformés en forteresses, furent, au nombre d'abord d'au moins trente-un et finalement de près de cent, la principale garnison du château des Arènes.) A. Esmein : « Encore un historien de Jeanne d'Arc ». (Compte-rendu sympathique du beau livre de M. Andrew Lang). G. Canton : « Napoléon et l'abbé Hanon, supérieur des Missions étrangères et des sœurs de Saint-Vincent de Paul ». (Les démêlés, peu connus, de l'abbé Hanon avec Napoléon constituent des épisodes expressifs, notamment en 1811, l'année du Concile, dans la lutte entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel sous le premier Empire.) Bulletin historique sur l'époque de la Révolution et de l'Empire, et sur les Histoires d'Allemagne, d'Angleterre et des Pays-Bas.

Revue des Etudes historiques (juillet-août 1909). Cette revue publie de très intéressantes recherches sur les deux premières races et les origines de la troisième. A signaler, sous ce rapport, dans le présent numéro : J. Depoin, « Etudes mérovingiennes : 1° la légende de Saint-Goar et les rois francs de Cologne ; 2° l'informateur de Grégoire de Tours sur la vie privée des premiers rois francs ». P. Bordereau, « Bonaparte et la route d'Ancône » (Etude minutieuse du revirement qui décida Bonaparte, après la défaite d'Alvinzi à Arcole, à se prêter aux projets du Directoire contre le Pape, projets auxquels il s'était d'abord opposé.) M. Floran : « Document relatif à l'entrée du roi d'Angleterre, Henri VI, à Paris en 1431. » (Intéressante description inédite contemporaine de cet évènement.) Comptes-rendus critiques.

EDMOND BARTHÉLEMY.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Bonneville, en Haute-Savoie. — Les Pygmées du Salève, et les crétins du Valais et de la Savoie. — Légendes de Brizon. — Les rites du mariage en Savoie comme Rites de Passage. — Folklore local et ethnographie générale. — Memento.

Citoyen temporaire de **Bonneville**, en Haute-Savoie, je m'y suis cet été *gondolé* à maintes reprises, comme il convenait. Car sachez que Bonneville est bâti en triangle autour d'une place qui a, selon les gens du pays, la forme d'une *gondole*. Au centre de la place, une allée de beaux platanes et une fontaine ancienne; autour des platanes, un triangle de larges voies, tenues propres ; et faire le

tour de la place des heures durant, inlassablement, en suivant le milieu de ces voies, c'est se gondoler : ô joies des petites villes!

A part ça, le séjour de Bonneville est plutôt maussade. On m'a dit que les habitants n'y ont pas très bon caractère et s'ingénient à se faire du tort, par tous moyens ouverts ou cachés. Et la faute en serait au chemin de fer. Car, jadis, Bonneville était la première étape de Genève à Chamonix; les diligences et les chars à bancs y faisaient un bruit d'enfer, les hôtels regorgeaient de monde et de chevaux, et la bourse des Bonnevillois d'écus sardes et genevois. Il se fit en ce temps des fortunes, et la vie était joyeuse; d'aucuns se ruinèrent.

Se ruiner à Bonneville! Cela paraît aujourd'hui impossible. La gare est loin, les autos passent vite, pas d'industrie, et s'étendant sur les vieilles maisons, et les places désertes, et les façades aux petits volets presque tous clos, l'ombre des grosses tours du château, aujourd'hui prison! Tristement déchue La Bonne Ville des chartes à franchises savoyardes! Non loin de là, La Roche d'un côté et Cluses de l'autre gagnent comme étendue, richesse et activité. Mais aussi, c'est Bonneville que j'ai préféré pour y poursuivre mes recherches sur le folklore savoyard, commencées depuis tantôt dix ans, et dont, dans les circonstances actuelles, je ne vois guère encore s'approcher la fin.

Il me faut en effet parcourir, étant donné mon but, la Savoie et la Haute-Savoie commune par commune et presque hameau par hameau. Ce qu'on a publié n'est rien à côté de ce qui reste encore vivant dans la mémoire, les gestes, les façons de vivre du peuple savoyard. Et pensant être utile à d'autres qui s'occupent d'ethnographie régionale, j'indiquerai ici la méthode nécessaire : je me place à l'égard des Savoyards comme s'ils étaient des sauvages et que leur pays fût situé au centre de l'Afrique. Je suppose que l'on ne sait rien d'eux, et que surtout moi-même j'ignore tout de leur langue, de leurs maisons, de leurs légendes, etc. Ceci revient à garder les yeux ouverts tout le temps, à s'étonner de tout, à vouloir que tout soit nouveau, et à noter chaque observation. Il suffira ensuite de contrôler les observations personnelles par celles d'autrui, et de laisser tomber tout le ballast inutile. Bref, il faut se mettre dans l'état d'esprit et employer les méthodes d'un explorateur jeté au beau milieu de populations noires ou jaunes et sérier les observations avec rigueur.

Ceci ne va pas sans l'appui des « indigènes ». A Bonneville j'ai été aidé par le Dr Amédée Guy, M. Dumont juge de paix, M. Desripes, secrétaire de la sous-préfecture, M. Mallinjod et sa famille, mes excellents hôteliers.

§

L'un des problèmes que j'espérais pouvoir élucider ici, c'est celui de la race des **crétins**. Il y a en effet crétin et crétin; je veux

dire que, d'après ce que j'ai pu constater, et faire constater à qui j'en parlais, il y a le dégénéré (bossu, tortu, goîtreux) et il y a l'homme de très petite race, bâti normalement. Ce sont des hommes et des femmes très petits, de 1 m. 30 à 1 m. 50 ; les bras sont relativement longs, la marche est très balancée ; la mâchoire inférieure est carrée et avance assez, le haut de la tête est large, le cou est court : bref, toute l'apparence, jusqu'au regard même, a quelque chose d'un peu bestial. J'ai rencontré une dizaine d'individus de ce genre (les crétins mis à part) au marché de Bonneville, aux environs, à Brizon, etc., et mon opinion définitive est que ces individus sont les derniers survivants, plus ou moins métissés, d'une race déterminée, antérieure aux grands blonds nordiques (Germains), aux grands bruns (méditerranéens) et aux petits bruns (*homo alpinus*), qui se côtoient actuellement en Savoie.

Cette race était, je pense, celle dont on a trouvé des restes près de Genève, celle des « Esquimaux ou des Lapons du Salève ». Elle aura sans doute colonisé la vallée de l'Arve et diverses vallées latérales, et de là certaines vallées latérales du Rhône dans le Valais, et aura été ensuite repoussée dans les vallées les plus reculées par de nouveaux venus, vallées malsaines, bois impénétrables, régions marécageuses, hauts plateaux isolés. L'endogamie et des conditions de vie insalubres auront contribué à la dégénérescence générale et à la formation localisée du crétinisme.

Mais attribuer à ces conditions insalubres seule le nanisme et les caractères physiques de ces petits groupes, c'est à mon avis un contresens. Car, encore une fois, on ne comprend pas la localisation de ces groupes en Savoie et dans le Valais : pourquoi des conditions insalubres (vallées où le soleil ne pénètre que rarement, eaux de glacier mal aérées, endogamie forcée, etc.) identiques se rencontrant dans les Pyrénées, les Alpes Occidentales, les Carpathes, le Caucase, etc., n'y trouve-t-on pas de petits hommes « dégénérés » ? Mon ami Guy, qui en a soigné à l'hôpital de Bonneville, me dit que ce nanisme provient souvent d'une atrophie des organes génitaux : mais il en est qui se marient et se reproduisent fort bien.

Autre fait : il arrive que, dans une famille de Savoyards bruns moyens ou grands blonds, sur 8 ou 10 enfants, il y en ait un ou deux qui soient des « crétins », ceci en plaines ensoleillées et dans de bonnes conditions d'hygiène générale. J'ai beau chercher, je ne trouve d'autre explication à ce fait qu'un retour atavique au type des « hommes du Salève », à la suite d'un croisement antérieur aujourd'hui oublié. Et je suis persuadé qu'une enquête détaillée avec étude concomitante de toutes ces conditions obligera à réviser l'opinion traditionnelle qui veut que tous ces demi-nains ne soient que des dégénérés. Ce qu'il y a d'ailleurs de visible, pour peu qu'on en

ait observé quelques-uns, c'est qu'ils ne peuvent être des dégénérés ni de la race nordique, ni de la race méditerranéenne ni de la race alpine. Alors ?

§

Les petits hommes dont il s'agit étaient autrefois, dans la région de Bonneville, assez nombreux à Tuet, à Marignier, à **Brizon**. Brizon est un vieux village, à maisons munies de hautes cheminées, faites toutes en bois, très larges en bas et surmontées d'un petit toit abrite-neige qu'on fait mouvoir à l'aide d'une crémaillère. Il est situé sur un plateau élevé et jusqu'à ces vingt ou trente dernières années ses habitants ont vécu très isolés. Ils ont une prononciation spéciale, remarquable par le changement de *ti* en *ts :* chèvre se dit *tsèvre* dans la vallée et *tsèvre* à Brizon ; *ici*, se dit *ikè* à Chambéry, *itsé* à Bonneville, *ontse* à Brizon, etc. Les vieilles gens prétendent qu'on voit parfois un serpent parcourir la commune, avec une pierre précieuse au bout de sa queue ; on reconnaît la *vouivre* ou *guivre* de Bourgogne, de Bresse, du Milanais. Dans une maison, il y a une sorte de sabbat, mené par les *flamasons* (francs-maçons). Par contre près de La Roche, ce sabbat est attribué aux *chambrelins*, c'est-à-dire aux adeptes des patronages catholiques, appelés ici *chabrols*, en souvenir du Fort Chabrol parisien. Curieux exemples de remplacement des sorciers et sorcières du moyen-âge, eux-mêmes remplaçants des anciennes fées et divinités en ces matières. Divers récits ont cours, destinés à prouver la véracité de la croyance, et on m'a montré à Brizon un homme dont le père faillit être victime de sa curiosité.

Très intéressants sont les rites du baptême dont j'ai recueilli la description, et surtout **les rites du mariage**. En laissant de côté les variantes, j'obtiens une série très curieuse des rites du mariage, qui me sont une bonne preuve de l'exactitude de la théorie de ces rites telle que je l'ai exposée dans mes *Rites de Passage* (E. Nourry), chap. VII.

A Brizon, les jeunes gens amis du marié se concertent pour acheter du vin, du marc, des cigares, des victuailles et placent le tout sur le chemin que doit suivre le cortège en sortant de l'église ; ils barrent ce chemin à l'aide d'une guirlande de plantes et de fleurs assez solide pour qu'il soit difficile de la rompre. Quand le cortège arrive, il se trouve arrêté ; le marié doit donner vingt ou trente francs « pour racheter le passage », et tous mangent et trinquent. On cause au marié, on l'entoure, et l'un des jeunes gens emmène la mariée dans le café le plus proche ; là encore le marié doit donner de l'argent pour la racheter. — A Samoens, le passage n'a lieu que si le marié appartient à un autre village, et la guirlande est remplacée

par une corde ou une cordelette. — Le plus souvent, en Savoie, quand la mariée va quitter le village où elle est née, on tend un ruban en travers de la route et on dresse à côté une table; tour de danse de la mariée avec les gardiens du passage, rachat, gueuleton et on coupe le ruban. — Enfin dans la Bresse méridionale, on place aux bouquets de chaque côté de la porte de l'église, et don d'argent ou de cadeaux du marié aux assistants.

Comme on voit, il y a là divers stades d'un même rite, le dernier étant la survivance atténuée du premier, l'idée centrale est toujours qu'on oppose un obstacle au départ de l'un ou l'autre des conjoints et que la perte subie par une communauté locale doit être compensée par un rachat. Inutile de dire que mon livre sur la Savoie sera non pas seulement descriptif, mais explicatif, par utilisation des théories ethnographiques élaborées depuis vingt ans. Quelques rites des funérailles, certains rites de départ en Maurienne ont conservé en Savoie des caractères très primitifs.

Mais la Savoie n'est pas privilégiée sous ce rapport. Il y a telles régions de France, comme la Vendée, le Morvan, le Jura, le Béarn, etc., qui mériteraient d'être étudiés à fond. Trop souvent les folkloristes régionaux s'imaginent qu'il suffit d'observer et de décrire au hasard; si l'on ignore l'ethnographie générale, on ne comprend pas la raison d'être des coutumes qu'on observe et l'on risque de laisser inaperçus des détails qui précisément donnent la clef du tout. Ainsi dans les rites de mariage, le rite central est l'obstacle et le rachat, mais tous deux peuvent prendre les formes les plus diverses et par suite il faut avoir une idée des variations du rite chez les divers peuples aux divers degrés de civilisation. Bref, en cette matière, comme dans toutes les sciences, l'instruction générale est indispensable à qui veut se spécialiser en des recherches personnelles localisées.

§

Mémento. — Le folk-lore vient de faire deux grandes pertes par la mort de Rolland et de J.-B. Andrews. On doit à Rolland la fondation en collaboration avec M. Gaidoz de l'excellente revue qui fut *Mélusine* et une œuvre considérable sur le folk-lore des plantes. C'est une sorte de dictionnaire, où sont enumérés tous les noms populaires des diverses plantes et les dictons qui s'y rapportent, en patois français, et en langues étrangères. Pour moi, j'ignore à quels résultats nuiles cet énorme travail eût conduit Rolland s'il avait eu le temps d'en dégager les idées générales; mais enfin il convient de rendre hommage à ce labeur de toute une vie.

J.-B. Andrews, Américain d'origine, avocat, puis consul à Valence (Espagne), s'installa ensuite à Menton. Il s'intéressa au langage et aux mœurs du pays et publia sa *Grammaire mentonnaise*, puis son recueil de *Contes Ligures*. D'un séjour en Algérie, il rapporta une brochure, *La Fontaine des Génies*, qui décrit diverses cérémonies nègres, très curieuses. Plus récem-

ment il s'intéressa aux antiquités du Mexique et parcourut le Yucatan ; l'an dernier, il entreprit des recherches dans l'Inde méridionale et y visita des camps retranchés archaïques. Très érudit et excellent observateur, J.-B. Andrews eut le don de s'intéresser activement à la vie populaire partout où son amour des voyages le mena. Il est mort subitement à Aix-la-Chapelle, le 27 août dernier, laissant des manuscrits qui seront sans doute publiés.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Marius Vachon : *Le Mont Saint-Michel au péril de la...terre*, Plon, 1 fr. 50. — Marin-Jean : *Archeologie de la Gaule et des pays circonvoisins*. Alcan, 6 fr. — G. Normandy : *Le Nu a l'Eglise, au Théâtre et dans la Rue*, chez l'auteur, 50, rue du Rocher, 3 fr. 50. — Maurice de Périgny : *En courant le Monde*, Perrin, 3 fr. 50. — Comte Lunet de La Jonquière : *Le Siam et les Siamois*, A. Colin, 3 fr. 50.

La question du Mont Saint-Michel, — **le Mont Saint-Michel au péril de la terre**, — c'est-à-dire menacé d'enlisement par les travaux intéressés de sociétés financières, qui ont entrepris de combler toute la baie et d'y mettre des terrains de rapport, a préoccupé justement M. Maurice Vachon et le *Touring Club de France*, qui déplorent la consternante stupidité de cette besogne pratique. Depuis quelque temps, une campagne a été entreprise pour obliger la compagnie concessionnaire à laisser les choses en l'état, et si je ne suis pas très sûr qu'on y réussisse, il convient toutefois d'appuyer cet effort méritoire. Ce pauvre Mont Saint-Michel a d'ailleurs subi bien des assauts, sans parler de ceux des éléments et des tentatives des Anglais au cours des guerres passées. On sait les travaux d'architectes comme M. Corroyer, dont l'œuvre principale fut de coiffer le clocher de l'église d'une flèche hideuse et qui modifie complètement sa silhouette familière ; on a construit dans la ville des bâtiments commerciaux d'une laideur notoire, tandis que disparaissaient les dernières maisons à pans de bois ; on y a installé un musée de figures de cire comme à la foire du Trône ; l'flot qu'encerclait la marée, enfin a été réuni à la terre ferme par une digue où poussent des poteaux télégraphiques et où circule, pdant et soufflant, un affreux petit chemin de fer. Je ne rappelle que pour mémoire ces méfaits que j'ai signalés autrefois (1) et je n'insiste pas davantage. Le flot arrêté par la digue continue à creuser la base des tours ; le colmatage de la baie, — but premier de l'entreprise — se poursuit mathématiquement et l'enlisement du Mont Saint-Michel n'est plus désormais qu'une question de jours. Sur le terrain gagné, on fera paître des moutons de pré-salé qui donnentdes gigots superbes. Deux douzaines de nigauds, pour faire fructifier leur capital, auront réussi à gâter un site unique en France, et probablement dans le

(1) Cf. *Mercure de France*, juillet 1899, 15 septembre 1906.

mont le entier; mais il n'importe. — Pour ceux qui attendent tout des mesures administratives, je dois dire toutefois qu'une « conférence interministérielle, instituée pour sauvegarder la position insulaire du Mont » a proposé (26 juillet 1909) : 1° d'arrêter le colmatage à 1500 m. de l'îlot; 2° de remplacer la digue d'accès par un pont. — qui serait évidemment un beau travail de ferraille ; 3° de modifier le tracé de la digue de la Roche Taurin (dans la baie) afin de permettre le retour des cours d'eau sur la grève et le balayage des terrains. — Ces mesures, on le pense, seraient efficaces et sauveraient ce qui peut encore être sauvé; mais les administrations s'émeuvent difficilement et presque toujours quand il est trop tard. Il convient pour le moment d'attendre ce qui sera décidé, et nous sommes curieux de savoir si l'on voudra bien mettre à la raison la société concessionnaire (1). — Mais je crois le Mont Saint-Michel quand même bien en péril, — et cette fois au péril des utilitaires, qui sont bien les pires des barbares.

§

A la librairie Alcan, M. Morin-Jean publie sa collection d'armes, d'outils et de pots préhistoriques ou de haute époque, — travail accompagné de notes bibliographiques et s'étendant des origines de l'humanité jusqu'au règne de Charlemagne. C'est l'ouvrage qui a pour titre : **Archéologie de la Gaule et des pays circonvoisins**. Un résumé chronologique précède ce catalogue, et pourra servir à élucider nombre de points curieux des recherches faites sur les origines de l'humanité ou les premiers temps de l'histoire, car ce n'est que d'une façon tout arbitraire que l'on peut ranger dans la période des origines les faits et les objets qui se rapportent à la conquête de la Gaule, l'époque Romaine ou les temps Mérovingiens. Malgré les documents recueillis et des constatations intéressantes, l'étude des premiers temps de l'humanité est encore dans l'enfance ; mais on peut indiquer nombre de faits curieux à étudier : l'origine du culte, par exemple, chez l'homme de l'époque du renne, la question de la trempe des épées gauloises, si contestée; les habitudes des vieilles peuplades qui en étaient encore réduites à se chauffer *en brûlant de la viande*, etc... Un tableau synoptique de la succession des époques, et des illustrations nombreuses accompagnent l'ouvrage auquel il ne manque qu'un index pour constituer un manuel précieux à consulter dans l'état de nos connaissances archéologiques.

§

Après avoir pris connaissance du petit volume, illustré d'assez

(1) Aux dernières nouvelles on signale au Mont Saint-Michel « des apports continuels de terres, destinées à la surélévation des terrains bas, de sorte que l'îlot se trouvera bientôt réuni au continent ». (*Le Soir*, 18 septembre.) C'est une solution, sans doute, mais qui n'était nullement prévue.

nombreuses gravelures, que M. G. Normandy intitule **Le Nu à l'Eglise, au Théâtre et dans la Rue**, on peut se demander en somme ce qu'il réclame ? Que nous puissions aller sans chemise, — ou le droit pour de rares privilégiés dont les formes sont impeccables de s'exhiber sans avoir à craindre la grosse voix du commissaire? A la vérité, il faut surtout reconnaître que nous trouvons très simple de nous vêtir parce que le climat nous y oblige ; tout le reste est convention ; à Ceylan, par exemple, les voyageurs qui font escale en rade de Colombo ont le spectacle des hommes presque nus, — habillés d'une ficelle ! — qui font le transport du charbon ; ce sont de beaux corps de bronze, admirablement proportionnés, et sous ce climat torride, on trouve tout naturel une exhibition qui choquerait sans doute ailleurs. Si la mode venait, au reste, de montrer ce que la pudeur présentement nous oblige à cacher, nous connaissons tous quantité de dames mûres, et même de très jeunes, qui la trouveraient mauvaise. Nous n'avons guère à nous illusionner en somme ; dépouilles de l'artifice du vêtement nous ne sommes guère, la plupart, très beaux à contempler. — Quant aux nudités que M. Normandy reproche, ou admire, aux époques précédentes, — après le Dr Witkowski, de joyeuse mémoire, — on nous permettra de ne pas nous y attarder davantage ; beaucoup furent des amusements des tailleurs d'images d'autrefois, et s'il fallait incriminer le mauvais goût des prêtres et moines nous savons que l'on pourrait accuser surtout la grossièreté de l'époque, — encore qu'il y ait bien là matière à discussion. Mais l'auteur fait le procès de l'Église, — je n'ose dire qu'il arrive bon premier — et prétend qu'elle a inventé « l'immoralité » ; il lui conteste même d'avoir inspiré l'art religieux du moyen-âge, qui ne serait que du « métier » ; j'ajoute aussi que, faute de les avoir retournées, il n'a pas compris l'enseignement qu'apportent les statues égrillardes de la cathédrale de Bâle. — Quant aux « documents d'étude » posés par Mlle Germaine Aymos, qui tient une notable place dans ce livre, — si toutefois il n'a pas été écrit à son intention — ils révèlent une fort jolie fille, — ce qui est toujours agréable à voir.

§

En Courant le Monde, de M. Maurice de Périguy, est un volume de courts tableaux, de jolis croquis au hasard de pérégrinations nombreuses et variées, — au Canada, aux Etats-Unis, au Mexique, en Corée, — et même en des régions encore moins fréquentées des touristes, qui s'appellent l'Hokkaido ou les îles Riou-Kiou. — Pour ceux qui en ignorent, l'Hokkaido est une île du Japon; Yeso, l'ancien pays des Aïnos. Sur les îles Riou-Kiou, chapelet d'îlots qui relient Kiou-Siou à Formose, l'auteur apporte de curieux détails et même quelques notions historiques. Enfin, il y a

dans le volume des récits du carnaval à la Nouvelle-Orléans, des scènes de la vie mondaine au Canada et des détails plutôt effrayants sur la manière dont on vous fait la barbe chez les coiffeurs de New-York.

L'ouvrage du Commandant Lunet de Lajonquière sur **Le Siam et les Siamois**, que je regrette de n'avoir pu mentionner encore, a beaucoup plus d'intérêt. C'est une étude attentive et méthodique du pays, faite à l'occasion d'une enquête archéologique qui mène le voyageur, — après un assez long séjour à Bangkok, dont il raconte les temples, les quartiers pittoresques, la population semi-aquatique et aussi les mauvaises odeurs — aux ruines célèbres d'Ajuthia, et en remontant le Mé Nam, jusque dans la Basse-Birmanie, à Rangoon et à Moulmein. D'excellentes indications sont données au cours du voyage, qui fit du reste laborieux, sur l'organisation administrative et ecclésiastique du pays; sur la vie des bonzes, l'art siamois, les diverses populations, leurs légendes, leurs anciennes capitales et leurs villes mortes. — Livre d'une écriture sobre, mais en somme de très bonne tenue et qui doit être remarqué par tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'Extrême-Orient.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Félicien Challaye : *La question internationale du Congo*, Paris, Félix Alcan. — L'emprunt du Congo.

M. Félicien Challaye, membre de la mission Brazza, accompagna, nous dit-il dans sa préface, pendant toute la durée de son dernier voyage au Congo français, l'illustre explorateur chargé par le gouvernement d'une enquête sur la situation du Congo français en 1905.

La mission de Brazza! Lamentable équipée dont j'ai parlé ici même, en son temps, mais dont il n'est pas mauvais, à l'heure où M. Challaye fait paraître son intéressant ouvrage, de rappeler la genèse. M. Savorgnan de Brazza, explorateur remarquable, homme énergique, admirablement secondé, au reste, par des compagnons qui auraient sur un geste de lui sacrifié leur vie, donna à la France une colonie : le Congo. Le fait est indéniable. Il est malheureux que l'état lamentable de l'esprit public en France n'ait pas permis qu'on donnât au héros, ainsi qu'en use l'Angleterre vis-à-vis d'un Roberts ou d'un Kitchener, un million et un petit palais où il eût terminé ses jours, honoré et inoffensif. L'esprit public approuva, par contre, qu'on nommât ledit héros commissaire du gouvernement de la République au Congo français. Hélas! L'explorateur n'était point un administrateur et il géra de façon désastreuse les intérêts de la colonie qui lui était confiée. Du premier au dernier jour de son ad-

ministration, il ignora ce qu'était un budget. Il gouvernait en grand seigneur, distribuant sans compter l'argent de la colonie et le sien propre aux bons noirs de Libreville ou de Loango. L'administration centrale des colonies s'alarma et un ministre trop curieux demanda un jour par câblogramme à M. de Brazza de lui faire connaître le déficit exact de son budget. Le commissaire câbla aussitôt : — « Pas de déficit, excédent 400.000 francs. » — Le ministre se félicitait déjà quand, une heure plus tard, il reçut un nouveau câblogramme : « Vérification faite, excédent 7.500 francs. » — Deux heures après, un troisième câblogramme annonçait « après revérification », un déficit de 3 ou 400.000 francs. Cette anecdote, est-ce de l'histoire, ou une simple histoire? Peu importe, le fait seul qu'on la raconte est typique et un fait indéniable, ce fut le remplacement rapide de M. de Brazza à la tête du Congo français par le gouverneur de Lamothe. Le héros se consuma dès lors dans l'oisiveté. Retiré à Paris, il s'ennuyait. Lorsqu'éclatèrent les événements du Maroc, il conçut le projet d'aller étudier ce pays. Il avait donné une riche et belle colonie à la France. Pourquoi ne lui procurerait-il pas un nouvel empire ? Dès que son projet fut connu, le quai d'Orsay s'inquiéta. Il craignit de nouvelles complications. Le héros voulait revoir l'Afrique ? Que ne retournait-il plutôt au Congo, dans *sa* colonie, en voyage d'études ? Ainsi fut fait. Le ministre des Colonies d'alors, ignorant du passé, mal conseillé ou forcé d'obéir, confia donc à M. de Brazza une enquête sur la situation du Congo français. L'idée était mauvaise. En effet l'administration qu'on allait enquêter était celle de M. Gentil, un autre héros qui avait donné le Tchad à la France, astre nouveau et jeune qui ne pouvait qu'inspirer de la jalousie au soleil couchant qu'était M. de Brazza. Voici pour le point de vue psychologique. De plus, on reprochait à M. Gentil ses procédés d'administration surtout au point de vue financier. Convenait-il vraiment à l'homme des trois câblogrammes d'aller, lui, plus ignorant en ces matières que la carpe, contrôler son successeur? Enfin, M. de Brazza avait laissé au Congo un clan d'amis qui fatalement devait se serrer auprès de lui dès son arrivée dans la colonie et partager ainsi le malheureux pays en deux partis hostiles. La conception de cette mission était, on le voit, lamentable. Je n'en rappellerai pas les détails. A l'heure actuelle, cela n'a plus d'intérêt. Le malheureux de Brazza y trouva la mort et son agonie dut être atroce, attristée qu'elle fut, dit-on, par l'attitude de certaines personnes qui essayaient de faire signer à sa main de mourant des propositions en leur faveur. De toute cette histoire, où la colonie faillit sombrer corps et biens, ce qu'il faut retenir, c'est qu'à aucun moment le Congo français ne connut vraiment ce calme, cette confiance qui sont nécessaires au bon développement d'une colonie.

Des temps meilleurs sont-ils proches ? Voyons d'abord ce qu'en

pense M. Challaye, dans son ouvrage **Le Congo français**. L'auteur, dans une brève préface, nous fait part lui-même de son plan. Dans la première partie de son livre, il décrit le pays et les habitants tels qu'il les a observés au jour le jour. Dans la seconde partie, il discute les trois problèmes généraux qui se posent au Congo français. Problème psychologique : quelle est la vie mentale, sentimentale, sociale des indigènes? Problème économique : que vaut le régime des compagnies concessionnaires ? Problème politique : que penser de l'administration et de ses rapports avec les noirs? « Enfin, « dans la troisième partie de son livre, l'auteur étudie la question de « politique extérieure à laquelle conduit nécessairement l'étude du « Congo français (c'est M. Challaye qui parle), la question internationale du Congo. Il est ainsi amené à s'occuper de l'Etat indépendant du Congo, devenu récemment colonie belge, de l'opposition « que soulève en Europe et en Amérique le régime économique et « politique établi au centre africain, des réformes qu'il s'imposent dans « l'intérêt des indigènes, au nom de l'humanité et de la justice. »

Tel est le plan d'ensemble. La première partie : *le pays et les habitants*, est de tous points remarquable. Il y a là une vision nette des choses et des gens, un effort de sincérité et d'impartialité notoires. Le compte rendu de l'affaire Toqué-Gaud notamment est parfait et mérite qu'on en cite la conclusion : « Il est évident, dit M. Chal- « laye, que Toqué n'a pas utilisé tous ses moyens de défense... L'im- « pression générale, c'est qu'un mystérieux serment de silence et « d'oubli a clos les lèvres des accusés. Faut-il croire, comme le disent « leurs amis intimes, que pour prix de leur discrétion on leur avait « promis l'acquittement ? Faut-il croire que, pour empêcher les con- « damnés de se pourvoir en cassation, on leur a promis la grâce ? « ..... En tout cas, à certaines heures, on a eu l'impression d'un dou- « loureux mystère pesant sur les acteurs et les témoins de ces tragi- « ques audiences : on eût cru assister à quelque drame de Maeter- « linck, obscur, fatal, accablant... » M. Challaye semble ignorer que Toqué, depuis sa sortie de prison, a tenté, dans un livre curieux, sa justification. Pourquoi ? M. Challaye, autrement que je ne l'ai fait plus haut, raconte avec émotion les derniers moments de M. de Brazza. Sa version est plus belle, plus noble. Est-elle plus vraisemblable ? Je le souhaite, sans y croire. En tout cas, les deux versions sont d'accord, la sienne comme la mienne, pour reconnaître les grandes qualités de M. de Brazza, son amour pour la patrie adoptée, et son sens réel de la politique indigène. Dans sa seconde partie, M. Challaye juge sainement les indigènes du Congo français : « Au « point de vue social, dit-il, tous les rapports entre les indigènes du « Congo sont évidemment et ostensiblement des rapports de force : « le fort n'a aucun scrupule à dominer le faible... » Et à Paris,

M. Challaye, en est-il autrement? Vient ensuite le procès des compagnies concessionnaires. Ce procès est moins sévère qu'on pouvait le supposer. La modération, dans l'attaque il est vrai, est parfois une habileté. M. Challaye se borne, en somme, à souhaiter la suppression de leur monopole, et cela seulement quand les contrats arriveront à expiration, afin d'éviter le paiement d'énormes indemnités, à indiquer un ensemble de réformes immédiatement réalisables qui pourraient rendre le régime moins cruel aux indigènes : déchéance de celles des sociétés qui ont violé leurs cahiers des charges, obligation du paiement en argent du caoutchouc apporté aux compagnies, restitution aux commerçants libres du droit d'installer des factoreries à l'intérieur des concessions, établissement d'un service de contrôle des compagnies concessionnaires indépendant de l'administration locale. Je ne comprends guère ce second désidératum. Pourquoi cette défiance injustifiée vis-à-vis de l'administration locale? M. Challaye doit connaître suffisamment l'état d'esprit colonial pour se rendre compte des résultats qu'entraînerait ce contrôle indépendant du gouverneur général. Il y aurait là une source de conflits incessants et dommageables à l'état général de la colonie. Dans sa troisième partie, l'auteur s'efforce de montrer comment la cause du Congo français a été et reste liée à la cause du Congo belge : même situation internationale, même tendance de la politique commerciale et de la politique indigène. Ici, je ne saurais suivre ni approuver M. Challaye, car il se sépare complètement *du Fait*. Ce lien entre les deux Congo, cette manie bizarre de les placer continuellement sur le même plan vont contre la réalité. Au point de vue international, la comparaison n'est possible d'ailleurs, en admettant qu'elle soit opportune, ce que je nie formellement, que pour partie du Congo français. M. Challaye, en nous contant les derniers jours de M. de Brazza, parle de « son idéalisme chevaleresque ». Cet idéalisme chevaleresque, je crains que le Héros ne l'ait communiqué, — rien n'est contagieux comme les grandes vertus, — à tous les membres de la mission. D'ailleurs, cet idéalisme, je le veux croire sincère, et je n'en veux pour preuve que la naïveté avec laquelle M. Challaye réduit tous les problèmes généraux du Congo français à la question indigène ! C'est un peu simpliste vraiment. C'est avec des théories semblables qu'on conduit les colonies à la ruine. Il n'y a jamais eu, et il n'y a encore à l'heure actuelle, au Congo, comme d'ailleurs dans tous les pays du monde, qu'une question capitale, c'est celle des *phynances*. J'en appelle au témoignage de feu Jarry. Or, ce malheureux Congo n'a jamais connu les « bonnes finances » qui, au dire du baron Louis, appellent fatalement la « bonne politique ». Après la lamentable administration de M. de Brazza, il a éprouvé la charge du bluff de la mission Marchand : plus d'un million ! la charge des indemnités John Holt, en-

core plus d'un million ! Les subventions métropolitaines, par contre, ont toujours décru, si bien que ce pays immense n'a jamais été *occupé*, ni administré comme il eût dû l'être. Aussi, pour la valeur même de l'ouvrage de M. Challaye, qui est des plus intéressants, je regrette que son étude du Congo français ne lui ait suggéré qu'une conclusion *purement humanitaire*. A ne considérer les choses que du point de vue moral, il faudrait être logique et abandonner immédiatement nos colonies, car la valeur morale de la colonisation européenne est évidemment fort douteuse. Mais il y a autre chose que cela ! Il faut vivre et la colonisation est une forme éminente de vivre. Donc, à l'heure où le Parlement français vient d'accorder **un emprunt de 21 millions au Congo français**, je m'étonne que M. Challaye n'ait pas vu là la conclusion pratique sans laquelle son ouvrage demeure purement idéaliste. Or, l'appréciation de M. Challaye sur les sociétés concessionnaires et sur l'impossibilité actuelle de les *tuer* immédiatement, montre qu'il a conscience des réalités. Pourquoi dès lors cette méconnaissance de l'emprunt ? Cet emprunt comprend trois chefs : 1° travaux ; 2° études ; 3° opérations de trésorerie. 6.000.000 sont consacrés à la construction de lignes télégraphiques et à la réfection des lignes existantes (câble de Libreville à Loango) ; 4.500.000 à l'établissement de voies de communication, et à l'achat de matériel de transport ; 4.500.000 à l'achat d'outillage d'occupation, à l'installation d'hôpitaux et ambulances, de laboratoires bactériologiques et de dispensaires, à la création d'écoles ; 4.500.000 francs, à des essais de télégraphie sans fil, à la reconnaissance et à l'aménagement de cours d'eau, à l'étude de voies ferrées. Enfin 1.500.000 fr. serviront à rembourser l'emprunt de 1900 et à apurer la situation financière de la colonie. Le rapporteur du Sénat a justement conclu en déclarant : « Les 21 millions demandés par le « Congo permettront, dans un délai très rapproché, l'aménagement, « la pénétration du pays, son occupation méthodique, ils faciliteront la communication entre les divers points de son vaste territoire et rendront plus aisés, moins onéreux, les ravitaillements destinés aux lointaines régions du Tchad ; ils assureront enfin les études « nécessaires et définitives sur lesquelles s'élaborera le grand programme de travaux publics dont l'exécution incombe aux emprunts « de l'avenir et qui mettra le Congo français en possession de ports « bien aménagés et de chemins de fer judicieusement construits. « Ainsi, la métropole et l'administration locale apporteront *plus de « bien-être, plus de sécurité, plus d'ordre matériel et moral* dans « le pays dont les populations sont restées trop longtemps dans un « état de barbarie... » Plus de bien-être, plus de sécurité matérielle et morale, voilà la vérité, et, seuls, l'argent et de bonnes finances donnent cela au Congo comme ailleurs. Voilà ce sur quoi j'eusse

désiré voir M. Challaye s'étendre davantage. Mais M. Challaye a préféré enfourcher le dada de la question internationale du Congo, et il ne sera heureux que lorsqu'une conférence internationale aura imposé à la Belgique et à la France le respect de l'acte de Berlin, et le « rétablissement du commerce libre, indispensable au salut et au « progrès des races indigènes ». En passant, j'admire comme M. Challaye, qui pourtant est citoyen d'un pays auquel on a arraché de force deux provinces, admet volontiers le principe de l'intervention étrangère. « La Grande-Bretagne, dit-il, pourra nommer au Congo « un grand nombre de consuls chargés d'exercer sur tout le pays « une surveillance minutieuse ». Mais cela, M. Challaye, c'est de l'espionnage ou je ne m'y connais point. De plus, *le commerce libre*, M. Challaye ne sent-il pas, est-il assez de mauvaise foi pour ne pas vouloir comprendre qu'en Afrique, comme partout ailleurs, et dans notre pays même, c'est *la mort de toute influence française!* Le commerce est-il libre en France, alors que la loi de 1892 protège notre commerce, notre industrie incapables de lutter contre la concurrence internationale, sans le concours de primes ou de tarifs protecteurs? Le commerce libre dans une colonie? Mais c'est l'installation partout de traitants anglais qui râfleront tous les bénéfices. Et alors, il ne sera plus question de protection des indigènes. M. Morel et ses associés de Liverpool et de Glascow se tairont. Ce sera le régime des Indes anglaises: l'exploitation à outrance de l'indigène, des famines, des morts par milliers! Mais le commerce sera libre et M. Challaye sera heureux, sans doute! D'ailleurs, il semble bien, comme le souhaite M. Challaye, que nous ne soyons pas très éloignés d'une conférence internationale africaine. Si la France envoie à cette conférence comme représentants des diplomates mal informés de la situation, si son adhésion au Congrès n'est pas soigneusement limitée à certaines questions d'intérêt général, c'en sera fait de ce Congo français auquel M. Challaye vient de consacrer une si remarquable étude. Au nom du commerce libre, l'Angleterre a exproprié les Portugais de leurs colonies. Elle fera de même dans nos colonies. Heureusement, si notre grand pays est veule, son petit voisin, la Belgique, est courageux et bien dirigé. Je souhaite pour la France et pour M. Challaye lui-même (car, en somme, il aime bien le Congo!) que la Belgique nous sauve des traitants de Liverpool qui ont déjà extorqué plus d'un million au Congo français, million que paient d'ailleurs, ou ont payé, les malheureux indigènes si chers à la *Congo Reform Association*.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : M. Johannès Gros parle des « trois anges gardiens » d'Auguste Comte. — *Le Correspondant :* M. Etienne Lamy combat le socialisme et défend le catholicisme. — *La Revue :* M. Jean Mélia prouve que Stendhal tenait beaucoup à être décoré de la Légion d'Honneur. — *La Nouvelle Revue :* M. Marc Debrol commence une étude sur les « Jeunes américaines ». — Memento.

On sait que le créateur du positivisme fut d'abord un grand philosophe, puis un mystique. Le système philosophique de Comte a eu une influence considérable sur le dix-neuvième siècle, influence qui persiste encore aujourd'hui ; mais sa *religion* n'a guère fait d'adeptes en Europe. Dans quelques villes de l'Amérique du Sud, il existe cependant des églises consacrées au culte positiviste.

La vie d'Auguste Comte a fait l'objet de nombreuses études. M. Johannès Gros, dans **la Revue hebdomadaire** (18 septembre), en ajoute une à cette liste déjà longue, et il se borne à raconter quelles furent les femmes aimées par l'auteur du *Système de philosophie positive:*

... Son premier amour remonte à son adolescence, au pays natal, à Montpellier. Il s'y éprit, pour une femme dont nous ignorons le nom, mais qui appartenait à la noblesse, d'une passion « étouffée, dès son germe primitif, par le mariage de celle qui en fut, à son insu, l'objet ». Il ne la revit plus jamais. Il chercha toutefois à entrer de nouveau en relations avec elle alors qu'elle était devenue grand'mère (rapprochez de cela l'amour de Berlioz pour Estèle Fournier) ; mais elle ne répondit pas aux avances du philosophe, et lui de fustiger vertement en elle cet orgueil de la naissance « qui dégénérait en sécheresse aristocratique ».

Celle qui fit vibrer son cœur pour la seconde fois aurait pu, paraît-il, être sa mère. Comte avait alors vingt ans et venait de se fixer à Paris. De cette femme, non plus, nous ne savons à peu près rien : elle était mariée et répondait au prénom de Valentine. Il en eut une fille, qu'il appela Louise, et le croup la lui ravit à l'âge de neuf ans. « Quelque suspecte, dit-il, que pût me sembler cette paternité, je l'avais moralement acceptée, et jusqu'au bout j'en remplis loyalement tous les divers devoirs, assez pour être initié, autant que la situation le comportait, à ces touchantes émotions » de la vie de famille.

Cet apprentissage le mit en goût de s'établir à son compte, et, le 19 février 1825, il épousait en justes noces, après avoir fait auprès d'elle un stage assez long, Mlle Caroline Massin. Ce fut là sa troisième initiation à l'amour.

Mais ce ne sont pas ces trois femmes dont Auguste Comte a voulu perpétuer le souvenir en les unissant à son nom dans la mort. Les « trois anges gardiens » s'appelaient Rosalie Boyer, Clotilde de Vaux et Sophie Bliaux.....

Rosalie Boyer est bien sa mère et d'elle il conserva le souvenir le plus reconnaissant. Il n'eut pas pour son père des sentiments aussi tendres ; le jugeant « indigne » de lui, il lui substitua « le grand Condorcet ».

Clotilde de Vaux fut son second ange gardien, à titre d'épouse, mais, suivant ses propres termes, d' « épouse subjective, c'est-à-dire posthume ». « L'indignité » de Caroline Massin autorisa cette substitution. Ce fut le grand amour de Comte; il présida à ce qu'il a appelé « sa seconde existence », époque où sa doctrine philosophique évolua en un vaste système religieux. La mort, ici, loin d'interrompre l'œuvre de l'amour, en prolongea les effets au-delà du tombeau : pendant les onze années qu'il survécut à sa Béatrix, il n'eut d'autre préoccupation que d'éterniser la mémoire de celle qu'il croyait prédestinée à « une haute mission sociale ». Dans ces déclamations lyriques, qui, de chacune des *Confessions annuelles* adressées par le philosophe désolé à sa morte, s'élèvent vers Clotilde comme d'autant de reposoirs où l'encens brûle devant la divinité, il convient de faire entrer en compte la généreuse illusion d'un cœur qui, frustré jusque-là des joies d'une passion partagée, s'abandonnait enfin au rêve des plus hautes félicités. Car il ne semble pas que Mme de Vaux ait pris une part quelconque à l'élaboration religieuse du positivisme, ni même qu'elle ait songé à s'assimiler quelque chose de cette doctrine. Quoi qu'il en soit, Comte la sacra première prêtresse de la nouvelle religion, et fit d'elle la personnification de l'Humanité même....

A la mère, à l'épouse, le philosophe ajouta, comme troisième ange gardien, une fille adoptive, Mme Sophie Thomas, née Bliaux, « troisième personnification admirable », « à son chaste foyer », « du vrai type féminin ». Elle n'était cependant que sa servante, et n'avait aucune espèce de culture ; mais elle avait soigné avec dévouement Clotilde de Vaux. Sans s'occuper des vaines formalités légales, Comte proclama cette adoption devant un cercle de disciples, le 18 juillet 1850.

Dans le courant de l'année 1852, Etex qui, à ses heures, avait des accès de positivisme, composa une « admirable symbolisation » de ces trois anges gardiens qu'il représenta assistant Auguste Comte dans l'élaboration de sa philosophie religieuse. Cette toile eut un mauvais sort. — Le philosophe, nous l'avons dit, s'était séparé de sa femme, mais sans recourir à l'intervention judiciaire, le 5 août 1842. Il avait dû prendre ce parti à la suite des escapades sans nombre de cette Caroline Massin, une assez jolie fille, et même de beaucoup d'esprit, mais dont la jeunesse avait été des plus licencieuses. Elle était, affirmait-il, « organisée à la Roland et à la de Staël » : c'était peut-être une raison pour l'éviter. Il en embarrassa sa vie, et paya cher cette folie romantique de la réhabilitation de la femme déchue (1). Quand il fut mort, sa veuve fit irruption dans l'appartement d'où elle avait été expulsée, « et cette mégère, dit M. Robinet, un des exécuteurs testamentaires du maître, cette mégère coupa et détacha du tableau d'Etex les têtes de ces pauvres dames, et déchira ou perça d'un coup de couteau dans la région du cœur l'image de son mari. »

§

M. Etienne Lamy, de l'Académie française, consacre un long article (**le Correspondant**, 25 août) aux « Semaines sociales »,

(1) Le 24 septembre 1819, Comte écrivait à Vallat : « Les femmes en général et collectivement ont tant à souffrir des mâles qu'en particulier je me crois obligé de compenser, autant que je le puis, les torts généraux de mon sexe. »

sortes de congrès annuels que, depuis 1904, les catholiques militants tiennent en France.

Après avoir reconnu que « le problème social est la plus redoutable énigme des temps qui viennent », il affirme que « l'État d'aujourd'hui, par son effort pour gouverner la société, la dissout ». Il écrit ensuite :

... Plus l'État sera conscient de son magistère, plus apparaîtra cette vérité que l'État ne peut accomplir sa tâche sans avoir une philosophie : que, de toutes les philosophies, la plus conforme à la noblesse de la nature humaine et aux besoins permanents des sociétés est le christianisme. Plus l'État se montrera ambitieux de servir la civilisation par ses lois, plus les catholiques sociaux auront le droit de lui demander quelle foi les inspire et les coordonne, de rappeler que le législateur humain ne crée pas, mais transcrit seulement les plus essentielles données dès l'origine et pour toujours par le créateur à sa créature, et que celles-là seules appartient à la morale sa sanction, à la famille sa permanence, au travail sa dignité, au repos son jour inviolable, à la pauvreté des esprits, enfin à l'homme le devoir d'être patient à ses maux et doux aux maux des autres.

... La France est tombée aux mains de serviteurs qui, par leur hardiesse à promettre, leur audace à oublier, leur impudeur à se contredire, leur indifférence à tout, excepté à eux-mêmes, ont détruit le sérieux des paroles et des actes. Il n'y a plus d'autorité nulle part et sur la nation pèse la crainte que les événements non contrôlés s'achèvent en catastrophes. Le plus lourd de cette angoisse pèse sur l'obscurité du conflit social qui est devenu la grande affaire du siècle. Les socialistes n'y apportent que des haines sans idées, les politiques des promesses sans bonne foi, le gouvernement des compromis sans courage, et sous l'aveugle poussée de tous, déjà penche la ruine de l'ordre ancien, sans aucune préparation d'un ordre nouveau. Cette impuissance appelle les catholiques. Eux seuls ont une doctrine. Cette doctrine n'a pas attendu pour se former que les pauvres eussent pris le pouvoir, elle a songé à leurs souffrances avant que s'élevât leur plainte, elle a eu pitié des prolétaires quand le prolétariat n'avait pas encore de nom. Cette doctrine n'est pas une habileté de la politique, une concession à la contrainte des circonstances, elle est une œuvre de justice, méditée par les penseurs les plus détachés des influences humaines et sous la seule pression de la conscience. Elle est toute personnelle, elle inscrit chacun. Elle ne se fait pas la complice servile des cupidités populaires contre la fortune des riches, ni d'une oligarchie contre la détresse des affamés : elle défend à ceux-ci de prendre, elle ordonne à ceux-là de donner...

Plus cette force de la vérité animera les catholiques, mieux elle préparera la conquête des intelligences par la propagande et le retour du christianisme dans les lois. Nécessaire à tout, elle suppléerait presque tout le reste. Quand les cœurs s'ouvrent à l'affection et au respect, les préjugés des intelligences capitulent, et quand le catholicisme a conquis les mœurs, il devient tout ensemble plus facile et moins indispensable de l'inscrire dans les lois. Consolante sagesse de Dieu qui a attaché au bon vouloir du plus humble, à la pratique des devoirs les plus simples, la puissance la plus

efficace de l'aspostolat. Redoutable responsabilité de tout chrétien dans l'avenir de la foi.

Ce n'est pas sans une certaine ardeur que M. Lamy défend une cause perdue et qu'il attaque les socialistes. Mais on pourrait douter de son intelligence ou de sa bonne foi, lorsqu'il prétend que les socialistes n'apportent « que des haines sans idées » dans « l'obscurité du conflit social ». Quant à l'Eglise catholique, elle a joué un rôle historique important, mais il est probable qu'en France ce rôle prépondérant est à présent terminé.

§

L'étude de M. Jean Mélia sur *Stendhal et la Légion d'honneur* (**la Revue**, 15 septembre) servira sans doute aux écrivains et aux artistes qui désirent passionnément être décorés. Ils y trouveront une excuse pour leurs démarches pressantes, pour leurs sollicitations réitérées. Les autres, ceux qui ne tiennent pas à une distinction officielle — et ils sont le petit nombre — liront avec curiosité ces pages, qui ne modifieront certes pas leur opinion sur l'auteur de *la Chartreuse de Parme*, mais qui ne leur feront pas admirer en lui un grand caractère.

Dès 1812, Stendhal est proposé pour la croix de la Légion d'honneur par le comte Daru. Il ne l'obtient pas. Mais à défaut du ruban rouge, il se contenterait d'une décoration plus modeste :

Il doit suivre la mission, à Grenoble, du sénateur comte de Saint-Vallier. C'est en 1813. Dans une lettre qu'il écrit avant de quitter Paris, le 27 décembre de la même année, et qu'il adresse à M. Montalivet, ministre de l'Intérieur, Stendhal a la précaution d'énumérer ses états de service et de faire remarquer qu'il est revenu de la campagne de Russie « avec la fièvre nerveuse, maladie de laquelle je ne suis pas complètement guéri ». S'il prend ainsi la liberté de mettre ses titres sous les yeux de son ministre, c'est afin que, s'il s'acquitte comme il faut de ses devoirs, M. Montalivet puisse le présenter « à Sa Majesté comme digne de quelque distinction ». Cette distinction, M. de Saint-Vallier la demanda pour Stendhal, le 24 janvier 1814, parce qu'il est « content de M. de Beyle ; il travaille beaucoup », ainsi que M. de Saint-Vallier écrit au ministre de l'Intérieur. Il s'agissait de la croix bleue, c'est-à-dire de l'ordre de la Réunion. Stendhal, qui avait lui-même à la lettre de son chef joint une fois de plus la liste de tous ses titres, n'obtint pas, non plus, cette croix. Etant à Chambéry, le 2 mars 1814, il écrit « le journal de mon triste séjour à Grenoble ». Dans ce journal, nous voyons pourquoi Stendhal n'eut pas l'ordre de la Réunion : « M. de Saint-Vallier a renouvelé la demande de la croix bleue quelques jours après le 7 février, mais ne m'en parle plus depuis que je lui ai fait signer une lettre pour mon rappel ». Stendhal comprend le silence de son chef. Cela lui « semble bien naturel ». Aussi ne lui en sait-il pas « le moindre mauvais gré ».

Si Stendhal ne conservait contre son chef aucune méchante humeur, c'est

que, malgré tout, il espérait encore. Il espéra même longtemps, mais en vain. La désillusion s'empara de lui. Il se trouvait à Francfort, le 28 juillet 1817. Depuis huit jours qu'il y habitait, il avait « le cœur serré par la laideur du Nord », il voyait toutes les choses encore plus en noir. Cet état s'aggrava d'autant plus qu'il reçut de fort mauvaises nouvelles de Paris. Ses chefs semblent en effet irrités contre lui. Bien plus, « le ministre qui m'aime paraît dégoûté de me protéger ». Stendhal ne sait l'avenir qui l'attend, mais ce qu'il ne peut plus ignorer, c'est que, « au milieu de tout cela, j'ai manqué une distinction à laquelle j'avais toutes sortes de droits et qui, seule, depuis trois ans, maintenait mon ambition vivante ».

§

M. Marc Debrol dépeint les mœurs des « Jeunes américaines » richissimes (**la Nouvelle Revue**, 15 septembre) :

Elles vont vite, à grandes enjambées égales, rythmées... Leur allure est rapide : elles n'ont pas l'air de faire une promenade, mais plutôt de se livrer à un entraînement sportif.

Le long de la Fifth Avenue, elles marchent deux à deux, en se donnant le bras. La jupe courte, le chapeau immense garni souvent de sombres voilettes flottantes, elles suivent les larges trottoirs entre Maddison square et Central Park. Leur toilette même du matin a quelque chose de riche, d'apprêté, d'intentionnellement « cossu » : les fourrures sont abondantes, les plumes empanachent les coiffures, des bourses d'or ou des *vanity boxes* cerclées de pierreries pendent au poignet des promeneuses. Si un bouquet orne leur jaquette, ce sera une touffe d'orchidées ou de gardénias, coûteuses fleurs de serre, touffe énorme que grossit encore une cocarde de rubans assortis. Ces flâneuses ne flânent pas. Elles ne s'occupent pas des passants qui les croisent ni des badauds qui les regardent. En général, elles sont jolies, grandes et souples, les épaules larges et le cou très mince et très long, le teint clair, le profil fin, avec, dans l'ensemble, quelque chose de désinvolte et de crâne : la *Gibson's girl*. Elles sont toutes pareilles et pourtant n'ont point un type nettement caractérisé. Il y a plutôt entre elles comme un air de vague parenté : enfants de races diverses, mais qu'a adoptées la même contrée, qu'a façonnées la même civilisation, que régissent les mêmes mœurs et que guide le même *standard of life*.

Car, c'est par leur manière de vivre surtout qu'elles se ressemblent, les jeunes Américaines. Tout en étant très individualistes, elles sont aussi très ambitieuses, très désireuses de « bien faire ». Indépendantes, n'ayant point de maître, elles se choisissent des tyrans : la mode de l'opinion. Belliqueuses par instinct, elles ont besoin de notoriété et aspirent à régner : elles veulent dominer par leur beauté, leur richesse, leur esprit ou leur originalité. Filles des pionniers primitifs, descendantes des intrépides émigrants, elles sont, elles aussi, avides de conquête.

L'idolâtrie des hommes leur octroye plein pouvoir ; le féminisme triomphant leur assure toute suprématie : elles ont reçu beaucoup de dons en partage ; elles entrent dans la vie, armées pour le succès et la victoire.

L'auteur parle de l'enfance de ces jeunes Américaines, des études des sports auxquels elles se livrent, de leur « entrée dans le monde »,

de leurs fiançailles souvent nombreuses, de leur mariage. Il le fait avec talent et en psychologue averti.

La moralité de cet essai critique peut se résumer dans les deux phrases suivantes :

L'homme est le pourvoyeur d'argent, le banquier. La femme ne croit pas déchoir en devenant une sorte d'être parasite, avide de luxe et ne donnant son cœur et sa beauté qu'en échange de dollars.

Dans la vieille Europe, si décriée parfois par les Yankees, la femme qui possède cette mentalité est presque considérée comme une prostituée. Il faut reconnaître cependant que c'est la vieille noblesse de ce côté de l'Atlantique qui fournit aux Américaines milliardaires des époux dont l'entretien est plutôt coûteux.

Mouvement. — *La Revue de Paris* (15 septembre) : *Israël Zangwill*, étude sur un écrivain anglais, poète, romancier, auteur dramatique, journaliste, « né à Londres, en 1864, de pauvres parents juifs », par M. André Spire.

Les Documents du Progrès (septembre) : Dr Félix Regnault : *L'Abaissement de la natalité en Amérique et en France.*

Revue pédagogique (15 août) : M. Emile Ripert : *L'Exemple de Frédéric Mistral.*

Akademos (15 septembre) : Un beau poème de M. André Lafon : *Invocation.*

La Grande Revue (10 septembre) : *L'Histoire et la Fable Napoléoniennes*, critique de l'étude de M. Théodore Duret sur les Napoléon, par J.-H. Rosny aîné.

La Revue critique des Idées et des Livres (10 septembre) commence la publication des *Lettres du Docteur Rigby* sur la France en 1789, où il séjourna à cette époque, au moment de la Révolution.

La Revue bleue (18 septembre) : *Les Saint-Simoniens à Lyon (1831-1834)*, par M. Buffenoir.

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Le Dossier de *la Légende des Siècles* (*Le Temps*, 25 septembre). — Le Pavillon Flaubert à Croisset (*L'Opinion*, 25 sept.). — L'Amant de Marceline (*L'Intermédiaire*, 20 sept.).

Le Victor Hugo inédit continue. Voici vingt-cinq ans qu'on en publie constamment, et il y en a encore et on ne prévoit pas le moment où il n'y en aura plus. Ce que M. Gustave Simon nous donne aujourd'hui dans **le Temps**, ce sont les miettes de *la Légende des Siècles*. Beaucoup de beaux vers isolés et rien qui satisfasse entièrement ni l'intelligence ni la sensibilité. Un grossissement de tout qui déconcerte et qui lasse, des balancements pénibles d'images gigantesques, mais naïves, et aucun intérêt de récit

ou de tableau qui emporte l'esprit parmi tous ces écueils. Pourtant l'étude raisonnée de ce dossier aide singulièrement à se faire une idée de la méthode de travail du poète, et c'est son intérêt. M. Gustave Simon dit à ce propos :

C'est un monceau de manuscrits de toutes les dimensions et de toutes les couleurs ; ces papiers ont les origines les plus variées. Ce sont des dos de lettres, des fragments d'enveloppes, des débris de prospectus, des catalogues de magasins, des programmes de théâtre, des lettres de faire part, — naissance, mariage ou mort, — des cartes de visite, des convocations aux séances de l'Institut, des papiers d'emballage, des bandes de journaux, même des papiers imprimés, comme le compte rendu des opérations de la Banque de France, un programme de concert à Guernesey... Mais il y a surtout abondance de tout petits morceaux de papier pas plus larges que deux doigts. A l'angle de chacun d'eux, Victor Hugo a écrit deux lettres : P. E. (*Petites Epopées*, — titre primitif de la *Légende des Siècles*), ou bien ces mots abrégés : *Lég. des S.*, ou bien : *L. des S.* (*Légende des Siècles*).

Ce qui est fort intéressant, c'est l'écriture. On ne dirait pas que c'est la même main qui a tracé les vers : tantôt l'écriture est penchée, menue, tantôt grande, magistrale. C'est que tous ces fragments sont répartis sur une durée de près de trente ans, de 1847 à 1876. Parfois les lettres sont moulées, les mots ont une superbe allure, comme quelque chose de définitif ; tantôt, au contraire, ils ont l'aspect d'hiéroglyphes, chaque lettre ressemble à un petit trait légèrement bosselé, comme si la main ne traduisait pas assez vite la pensée qui venait, abondante, tumultueuse, soit en prose, soit en vers.

Prenons quelques-uns de ces bouts de papier, au hasard. Sur l'un, il y aura quelques lignes de préface ; sur un autre, un plan de poème : sur un troisième, plusieurs vers. Ici, c'est un projet ébauché, puis abandonné ; là, c'en est un qui sera développé ultérieurement, ou bien c'est un vers isolé. Il y a ainsi des milliers de vers qui n'ont pas été utilisés, et c'est ici que le chercheur peut exercer sa curiosité.

Grâce à la lecture de tous ces documents, il nous est permis de pénétrer plus avant dans le travail préparatoire de Victor Hugo, tout comme si nous avions été les confidents de ses intentions et de ses projets.

Il y a des vers ou des fragments qui ne sont que l'amorce d'un poème devant figurer dans *la Légende des Siècles* ; mais voici deux vers sur *Attila*. Il me semble que Victor Hugo se soit attaché particulièrement à ce personnage, car il a multiplié les ébauches ; on peut penser qu'il a eu l'idée de lui consacrer un poème d'une centaine de pages. Et pourtant il se borne à : *Aide offerte à Majorien*. Puis il lui vient une idée d'ensemble, il a conçu toute une série de poèmes sur les mœurs à l'étranger, sur l'Angleterre, l'Afrique, la Chine, le Japon, voire même les Esquimaux... S'il avait mis à exécution non pas seulement ses intentions, mais ses esquisses, *la Légende des Siècles* aurait eu un nombre considérable de volumes, ce qui d'ailleurs était bien l'idée du poète, car, au moment où il accumulait ces notes, il écrivait à Hetzel : « J'écris tout simplement *l'Humanité*, [illegible]

à fresque, fragment à fragment, époque à époque... Cette première série aura deux volumes, et plus tard les autres suivront. »

Il y a là toute une série d'indications, de canevas, d'ébauches qui apportent une contribution fort intéressante à l'histoire de *la Légende des Siècles*.

Dans un de ses projets, V. Hugo adoptait un ordre géographique. De là un grand nombre de vers jetés çà et là avec l'indication du pays.

AFRIQUE

Les veuves
Ont, en signe de deuil, le front ceint de joncs verts.
Un dieu d'Afrique.
Peint en rouge, et debout, les deux mains enchaînées,
Sur un autel orné de plumes de hiboux.
A Mataka,
Le roi me fit servir un plat d'hippopotame.
O roi, combien as-tu de reines ?
— J'en ai deux.
L'une fait mes enfants, l'autre fait ma cuisine.
... Et tandis
Que le prêtre bénit la fosse ouverte, au son
Du violon persan fait d'un os de poisson,
L'aurore en souriant mouille de sa rosée
La vierge qu'on enterre en habit d'épousée.

JAPON

Peintre japonais.
Peint avec des pinceaux à manche de bambou.
Dans l'école.
La lecture enseignée
Aux enfants accroupis par le maître à genoux.
Tarse (Assyrie).
Sur la place publique on voit un homme nu,
Carquois au dos, debout sur un lion cornu.
C'est un dieu.

LES SAUVAGES

Le Canaque est féroce et souriant ; l'Apache
Se coupe avec ses dents la langue, et puis la crache
Au visage de ceux qui l'ont fait prisonnier.

C'EST LE POLE

Tout un groupe lapon, muet, pensif, petit,
Père, mère, enfants, sœurs et frères, se blottit
Dans la neige où l'hiver funèbre les suffoque ;
Un sorcier esquimau vêtu de peau de phoque
Court dans son traîneau frêle attelé de sept chiens.

Terminons cette série de notes par une jolie définition de la Sicile :

SICILE

Agrigente est en marbre et Catane est en fleurs ;
Carthage eût jalousé Messine aux six fontaines ;
Selon qu'au fond du golfe aux collines lointaines,
L'ardent soleil, du bout d'un rayon la couchant,
La teint de rose à l'aube ou de pourpre au touchant,
Son ombre tour à tour va, sur l'onde sereine,
De la mer d'Ionie à la mer de Tyrrhène.

§

Voici un récit amusant, quoique un peu chagrin, d'une visite au

pavillon de Flaubert, à Croisset. Je trouve cela dans **l'Opinion**, sous la signature de M. Gabriel Mourey :

Les bâtiments de briques d'une énorme usine ont remplacé « la maison de forme longue et basse », si bien décrite par la nièce de Flaubert, et « où il se plaisait à penser que l'abbé Prévost avait composé *Manon Lescaut* », et le jardin a presque entièrement disparu. On a seulement sauvé la vie à la grande allée de tilleuls, « taillés droits comme une gigantesque muraille », et au « petit pavillon de style Louis XV dont les fenêtres donnaient sur la Seine », où elle conduit : mais tout cela sent si affreusement le neuf, le parvenu, cela rappelle avec tant de désobligeante insistance la maison de campagne habitée l'été par de cossus bourgeois qu'au lieu d'avoir envie de pénétrer dans ce parterre où des massifs de fleurs n'attendent plus que la signature en émail du jardinier-paysagiste à qui en est confié l'entretien, on a plutôt envie de rebrousser chemin. Mais il n'est plus temps.

— Si ces messieurs et dames désirent visiter le pavillon de monsieur Flaubert, c'est par ici. Voilà l'allée de tilleuls que monsieur Flaubert appelait son « gueuloir », comme ces messieurs et dames peuvent s'en rendre compte par les écriteaux pendus aux arbres, et où monsieur Flaubert fumait sa pipe après déjeuner... Par ici maintenant.

La porte du pavillon est ouverte. On entre : il y a autour de la petite pièce des armoires vitrées à moitié vides, une table ronde au milieu et, entre les fenêtres, le grand fauteuil de cuir où travaillait Flaubert. Dans les armoires, quelques exemplaires des différentes éditions de quelques-unes de ses œuvres... Mais voici deux vitrines pleines d'autographes. On s'en approche, on se penche : ce sont des lettres de littérateurs contemporains applaudissant à l'initiative prise par les admirateurs rouennais du grand homme ; et l'on peut lire aussi, en grosses lettres, dans un tableau accroché aux murs, les noms de ces admirateurs... et puis il y a quelques photographies d'après des œuvres d'art inspirées par les ouvrages du maître, et son buste, et celui de Guy de Maupassant, et un registre sur lequel, gratuitement, n'importe qui a le droit d'inscrire son nom ; et n'importe qui ne s'en prive pas.

— Si ces messieurs et dames veulent prendre la peine de signer...

On est déjà hors du pavillon. La cicerone nous rappelle et désignant du doigt deux statuettes de plâtre :

— Ces messieurs et dames n'ont pas vu ces portraits : ici, celui de madame Bovary, et, là, celui de madame Salammbo.

Et c'est tout. On retraverse hâtivement l'allée des tilleuls aux écriteaux explicatifs, le parterre de fleurs bourgeoises, bégonias, géraniums et fuchsias, et l'on se retrouve sur le chemin de halage. L'embarcadère, heureusement, n'est pas loin, et le bateau qui vient de la Bouille est en vue. On veut donner un dernier regard aux lieux que l'on quitte : face au ponton, l'enseigne d'un café-restaurant se libelle ainsi : *Tenu par X..., ex-cuisinier de M. Gustave Flaubert.*

Hélas ! que n'ai-je passé les quatre quarts d'heure de cette excursion à regarde danser Salomé sur les mains, tout comme dans le comte de Flaubert, au portail de gauche de la cathédrale ou admirer, sous les hautes voûtes de Saint-Ouen, le fier élancement des piliers, les jeux du soleil à travers

les verrières, la simplicité et la noblesse de cette architecture si purement française ! J'eusse mieux honoré ainsi la mémoire du grand écrivain.

§

On cherche toujours l'amant de Marceline Desbordes-Valmores. Ce n'est pas Latouche, affirme M. Arthur Pougin, dans **l'Intermédiaire**, car, dans ce cas, Marceline eût été à la fois « une imbécile et une catin ». Ce serait dur, en effet, pour les admirateurs de cette femme sensible. Mais peut-être que M. Pougin exagère. La sensibilité a des exigences.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : *La Robe Rouge*, pièce en 4 actes, de M. Brieux (23 septembre). — Vaudeville : *Suzette*, pièce en 3 actes, de M. Brieux (28 septembre). — Nouveautés : *Théodore et Cie*, pièce en 3 actes, de MM. Nancey et Armont (29 septembre). — Memento.

Tout le théâtre de M. Brieux est fait d'aspirations généreuses, auxquelles on serait mal venu de ne pas applaudir. Il prépare, élucide, justifie, pour que les comprenne enfin la foule confuse, quelques-unes des plus accessibles idées d'amélioration et de justice sociales. L'évolution lente des mœurs vers une liberté plus franche y transparaît parfois, et s'y dévoile aux yeux les plus prévenus. Le livre utile est, à notre époque, étouffé sous l'amas poudreux de productions hâtives et dénuées d'intérêt : le journal s'est rendu, par ses fautes, universellement suspect; M. Brieux utilise, pour la propagande et la vulgarisation des théories en lesquelles il a une foi sincère et absolue, la scène, dont le prestige n'est pas encore aboli pour la grande majorité de ses contemporains. Il s'en sert comme l'orateur parlementaire se sert de la tribune, comme l'orateur religieux se sert de la chaire, qu'on appelle encore en Belgique chaire de vérité. Le retentissement de ses leçons est si considérable que, à l'occasion de la reprise de **la Robe Rouge**, par la Comédie-Française, bien des critiques se sont mépris; ils ont affirmé que de la thèse développée par cette pièce est née la loi grâce à laquelle les défenseurs sont invités à assister les inculpés, à l'instruction, dans leurs interrogatoires. M. Brieux, le premier, a signalé cette erreur : la pièce a été jouée en 1900, la loi date de décembre 1897. Seulement, grâce à lui, le public en a eu connaissance, il s'est passionné, et il s'est aperçu aisément des insuffisances qui en forment le caractère le plus visible et le plus sûr. M. Brieux, dans la nouvelle version de son œuvre, a pris, du reste, un soin certain de les souligner : la loi tolère que les avocats remplissent leurs obligations nouvelles, elle les y invite, si l'on veut, mais elle ne les empêche pas de s'y dérober. Or, paraît-il, ils ne s'enfont pas faute. Et puis, pourrait-on s'en éton-

ner? tout est sacrifié à la seule apparence : le magistrat instructeur peut imposer silence au défenseur, et ne pas accepter les formes supplémentaires d'enquête qu'il préconise dans l'intérêt de l'accusé. Ainsi un droit pour celui-ci est inscrit dans le Code ; comme d'habitude les habitudes négligentes des gens de justice l'annihilent. Belles réformes en façade, qui ne correspondent à rien, dans la réalité !

M. Brieux, au surplus, n'a-t-il pas pris pour un remède efficace ce qui ne saurait être à peine qu'un palliatif momentané? Les formes de la justice est-il si nécessaire qu'on les change et qu'on les renouvelle? Comment a pu se préserver à travers tant de siècles l'idée même de justice, dans son essence? N'est-elle pas liée à l'idée d'autorité, laquelle s'est, heureusement, presque entière effondrée? Des hommes peuvent-ils être si peu pénétrés du mille choses misères physiologiques, psychologiques, sensuelles et morales qui toutes, à des degrés variables, nous dévorent, peuvent-ils être à ce point sûrs de l'impartialité de leurs consciences qu'ils osent de sang-froid juger leurs semblables, imposer à leurs semblables les conséquences de leurs jugements essentiellement sujets à l'erreur, déterminer, chez les infortunés que le hasard des circonstances ou même le caprice brutal d'une force en armes a amenés devant eux, une destinée le plus souvent d'opprobre, de désolation, de désastre?

On peut inférer des scrupules que, dans *la Robe Rouge*, M. Brieux prête au procureur Vagret, qu'il a pressenti quelque chose de cette immémoriale sottise des hommes, mais il ne s'est pas permis d'en révéler trop brutalement les périls et l'horreur. M. Brieux, dans ses conceptions les plus hardies d'apparence, ne pousse jamais à fond contre une idée généralement reçue. Il admet des tempéraments, il propose ou, plus souvent encore, explique quels perfectionnements lui paraissent souhaitables, et si, en vérité, il ne rétrograde ni ne défend contre tout changement la forme des choses actuellement établies, du moins sa révolte est superficielle et peut s'accommoder de retouches faciles. Il plaît, de la sorte, au grand public qui se mire et se reconnaît d'autant plus aisément en un théâtre médiocre et timoré que la construction du drame ou, mieux faudrait-il dire, du mélodrame y est grossière et le dialogue vulgaire et incolore. Certes, M. Brieux ne se soucie pas de l'art. Son but est de convaincre, il l'a atteint, les moyens dont il use doivent, en conséquence, lui paraître les meilleurs. Il est étrange, néanmoins, que ses personnages dont chacun représente assez lourdement une des faces de son idée centrale, et en qui il est difficile la plupart du temps de reconnaître un être qui vive, ne choquent point par l'invraisemblance et l'inconsistance de leur caractère. Sans doute, dans *la Robe Rouge*, à cause de la donnée, pour certains des rôles, cette incertitude oscillante est moins marquée : l'accusé, qui est le type de l'accusé défendant son

innocence, le juge d'instruction, qui est le type du juge sûr d'avance de la culpabilité de « son assassin » et qui ne recule devant aucun procédé de torture morale pour lui arracher l'aveu dont il a besoin, demeurent, en dépit de leur absolu, dans une vraisemblance acceptable. Aussi *la Robe Rouge* est-elle la meilleure des pièces de M. Brieux; le deuxième acte, où viennent en conflit ces deux absolus, émeut profondément. Pourtant les autres juges sont de simples fantoches, qui peuvent illustrer, si l'on veut, la pensée de l'auteur, mais n'ont de passions, d'intérêts, ni même de ridicules vivants.

La nécessité d'introduire *la Robe Rouge* au répertoire sacro-saint de la Comédie-Française reste peut-être contestable, ou ne fut-ce qu'une occasion offerte, une fois de plus, à MM. Grand et Huguenet de se faire remarquer par leurs émouvantes qualités de naturel et de simplicité, et à Mlle Delvair de déployer de solides ressources, nettes et franches, de pathétique certain ?

§

Dans *la Robe Rouge* les qualités moyennes du théâtre de M. Brieux sont sensibles; dans **Suzette**, que vient de donner le Vaudeville, les imperfections et la maladresse s'étalent sans retenue. Suzette est une enfant que se disputent, au moment de divorcer, sa mère, Régine Chambert, née Gadagne, et son père, ou, plus exactement, la famille de son père, la famille Chambert. La mère, surprise dans une situation équivoque, insultée bassement par son mari, avoue, clame à plusieurs reprises un adultère que, d'ailleurs, elle n'a pas commis. Le divorce doit être prononcé contre elle, l'enfant sera donné en garde au père. Toute la lutte de la famille Chambert pour détacher l'enfant de sa mère a pour conséquence inévitable de frapper, de meurtrir, de blesser l'âme de l'enfant qui sert de cible aux coups, et qui, sans défense, est exposée nue à la rage d'amour de la mère, à la rage de basses rancunes et d'égoïsme des autres. L'amour, bien entendu (telles sont l'injustice et la rudesse des temps où nous vivons), va être vaincu, va succomber, mais l'affection, la pitié de Henri Chambert ne sont pas éteintes malgré les efforts et l'autorité de sa mère; il pousse au bon moment un cri d'amour généreux, le ménage est reconstitué. Voilà. Malheureusement, M. Brieux, pour faire triompher à nouveau une thèse bien banalisée, s'est ingénié à avoir trop facilement raison. Régine, la mère que les récits du 1er acte nous montrent comme une coquette capable des inconséquences les plus imprudentes, le drame sitôt engagé, devient la plus tendre, la plus avisée des bonnes mères de famille, c'est une femme courageuse, pleine de bon sens, de résolutions nettes et parfaitement nobles. Le mari, Henri Chambert, que les apparences ont pu, ont dû tromper, se dévoile peu à peu comme un niais incapable de porter par lui-même

un jugement sensé, de résister aux exigences étroites et intéressées de sa mère qui a toujours haï sa bru, et, de plus, comme un être léger et coupable dans son existence conjugale, et dans ses affaires comme un simple escroc. M. Brieux fausse donc à plaisir les données du problème qu'il pose : ou il a voulu prouver que la femme, même coupable envers son mari, peut demeurer la meilleure, la plus digne des mères, ou il n'a rien voulu prouver du tout. Nous voyons dans sa pièce un enfant que se disputent la mère la plus irréprochable, contre qui il n'est invoqué que de fausses apparences, et un père incapable et indigne : le choix des spectateurs ne fait donc pas de doute ; il est d'avance d'accord avec le choix que prétend leur imposer l'auteur. Si sa pièce n'est pas une thèse, elle ne garde d'intérêt que dans quelques épisodes étrangers à l'action, la scène où sont vilipendés comme ils le méritent les suiveurs de jeunes femmes honnêtes qui vont à leur travail ou en reviennent à pied dans la rue, la scène où une jeune élève du Conservatoire apprend et répète quelques vers des *Erinnyes :* il n'est pas fâcheux que, au milieu de la prose plate de *Suzette,* éclatent quelques rythmes, quelques images sonores et solides de Leconte de Lisle ; c'est le moment heureux de la soirée. Mais aussi Mme Andrée Mégard la rend supportable par la grâce souple de sa voix prenante, par le charme de ses attitudes simples et nobles.

§

L'ingéniosité d'esprit, la recherche d'éléments nouveaux est souvent, chez les auteurs d'une pièce pour les Nouveautés, plus subtile que chez les auteurs ordinaires des pièces à prétendues théories rénovatrices où se complaît le public. MM. Nancey et Armont, dans **Théodore et Cie**, ont perpétué à plaisir les excellentes traditions de la farce ancienne, dont le chef-d'œuvre classique demeure *les Fourberies de Scapin*. Ils en ont, d'ailleurs, renouvelé une scène célèbre, Adrienne, dans leur pièce, pour effrayer son mari caché dans un placard, prend tour à tour sa voix naturelle et la voix qu'elle a prêtée à la cocotte qu'elle feignait être l'instant d'auparavant, à l'instar de Scapin alternativement lui-même et contrefaisant le spadassin autour du sac où Géronte est caché. Mlle Armande Cassive est ravissante d'humour, de naturel, de joie fraîche et de beauté gracieuse dans ce joli rôle. Les autres sont tenus de façon satisfaisante par Mlle Carlix, délicieusement gauche exprès, et par MM. Germain, Matrat, Landry, Gorby et Rozemberg.

Memento. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Révolution française*, pièce en 4 actes et 14 tableaux, de MM. Arthur Bernède et Henri Cain (18 septembre). — Porte-Saint-Martin : *Le Roy sans Royaume*, énigme historique en 3 parties, 5 actes et 7 tableaux, de M. Pierre Decourcelle (23 septembre).

— Little-Palace : *Cause pendante*, comédie en 1 acte, de M. de Saint-Marcel ; *Dénichons.... des femmes*, revue en 2 actes et 3 tableaux, de M. Marcel Allain (28 septembre). — Odéon : *Cavalleria rusticana*, un acte de Verga, traduit par M. Paul Solange et Mlle Darsenne (29 septembre). — Théâtre Antoine : *Papillon dit Lyonnais le Juste*, pièce en 3 actes, de M. Louis Dumière ; *le Roi s'ennuie*, pièce en 1 acte, de MM. Gaston Sorbets et Albert Cahuet (1er octobre).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

A propos de « la Flûte enchantée ». — Le souvenir de *la Flûte enchantée* m'a poursuivi assez étrangement grâce à l'inopiné disparate dont je me sentis tout à coup déconcerté, en songeant par hasard à la fois au caractère originel de l'œuvre et à l'effet produit sur nous par elle en cette année 1909. Elle nous apparaît comme une chose exquise, une merveille de grâce, d'esprit, de verve inépuisable et désinvolte où semble se jouer le génie, — mais se jouer, pour nous toutefois, sinon avec indifférence, à tout le moins dans la sérénité de quelque démiurge dilettante en son Olympe de maîtrise. La musique y jaillit comme une intarissable source vive, qui court en ruisseaux clairs traçant les gais méandres de la chanson populaire, où çà et là, du haut d'un bosquet de rocaille, égrène brillamment de virtuosistes cascades, pour s'étaler soudain en lacs limpides, profonds et bleus. Pas plus qu'effort ou dessein perceptible, nulle violence ou laideur, ni pathos, ni trivialité en cet art accompli où tous les genres se succèdent, où tous les styles se coudoient, où haine, amour, ruse, colère, symbole et facétie enchevêtrent sans heurt les *nuances* d'une harmonieuse vision de beauté. C'est là du moins ce que nous éprouvons aujourd'hui en présence d'une œuvre que Mozart a créée avec au cœur la joie de s'adresser directement au peuple pour l'amuser ou l'émouvoir, de parler à l'âme allemande en y chantant enfin les mots aimés de sa langue maternelle méconnue par l'italomanie d'alors ; d'une œuvre qui, offerte en 1791 au grand public viennois le plus mêlé, atteignit la centième au bout d'un an dans un théâtre de faubourg. Il faudrait réaliser l'impossible de nous refaire une sensibilité ancestrale pour contrôler la susdite et quasiment hellénique « sérénité » dont nous octroyons volontiers le complément tout spécial à Mozart, et qui nous apparaît inhérente aussi bien à *Don Juan*, au *Requiem* ou à la *Jupiter-Symphonie* qu'à cette aimable *Flûte enchantée*. En réalité, à notre insu peut-être, et quoique à des degrés divers assez subtils, la musique du XVIIIe siècle nous procure unanimement une impression très analogue. Nous savons, par le témoignage des écrivains, des gazettes et des mémoires, que les contemporains y ressentaient des émotions à nous inac-

cessibles ; qu'il leur advenait de frémir, de pleurer, où nous ne pouvons guère qu'admirer désormais surtout une œuvre d'art. Sans doute, la culture aidant, nous y pouvons goûter des jouissances profondes et qui ne soient pas rien que purement esthétiques. Gluck peut nous troubler encore, mais déjà plus au point où Berlioz en était secoué, et il est évident que pas plus *Orphée* que *la Flûte* ne remplirait à l'heure qu'il est cent fois en une année la salle de Trianon-Lyrique. D'une façon générale, à mesure que l'œuvre d'art s'éloigne de nous dans le passé, plus elle revêt aisément à nos yeux un aspect de plasticité éventuellement marmoréenne de quoi il sera lié que nous traduisions l'effet par le terme « sérénité », et plus, jusque dans sa splendeur, « l'art » y est ostensible, plus le secours de la culture nous est nécessaire afin de retrouver ce qui vécut jadis, en cette beauté magistrale, de la vie joyeuse ou tragique alors humainement quotidienne. Aussi cette indispensable accommodation nous est-elle plus sensible qu'ailleurs au théâtre. Il est remarquable que le piètre polyphoniste Gluck y soit capable de nous toucher plus fortement que Mozart, et que le meurtre du Commandeur, le désespoir d'Anna, la douleur de l'ariette Ewire nous apparaissent moins pathétiques que la plainte du mythologique Orphée descendant aux Enfers les plus bénévoles. L'une des raisons en est sans doute la très impalpable dose d'artificiel inconscient dont n'est jamais absolument indemne la maîtrise. Cependant il y a autre chose d'assez intéressant à relever dans la complexité de notre sensation au contact de la musique du passé.

Au fond, ce qui, dans l'œuvre d'art, vit pour toujours, en conservant une impérissable puissance émotive, c'est la matière sonore ou gît, sous les espèces de l'harmonie infuse, son contenu purement musical, — et cela, quel que soit « l'art » contexte. En face d'un Josquin, Frescobaldi, Bach ou quiconque, comme avec les naïves *Danceries* des vieux luthériens du XVI^e^, notre émoi est proportionnel à la sensibilité harmonique du créateur objectivée dans son œuvre, où elle se manifeste expressément en son inspiration mélodique ; et c'est là peut-être la véritable cause qui fait que Gluck souvent nous remue plus humainement que Mozart. Mais il est singulier que ce qui nous émeut imprescriptiblement soit aussi précisément ce qui classe et sans appel confine un art dans une époque. Ici se vérifie la géniale intuition de Rameau : « *C'est l'harmonie qui nous guide.* » Chaque époque eut son harmonie d'où tout découle, mélos, tonalité, modulations et jusqu'à style ou forme. On peut, depuis les primes origines, suivre les résultats de cette évolution et démêler ses contrecoups dans notre impression subjective. Ce qui, pour celle-ci, même si l'auditeur l'ignore, distingue essentiellement l'art dit « classique » du XVIII^e^, c'est simplement l'absence de *l'accord de neuvième*

naturelle. Non pas qu'on n'y rencontre point des neuvièmes, mais la neuvième alors n'était conçue que comme un « intervalle » arbitrairement réalisé par l'adjonction d'une tierce au grave ou à l'aigu de n'importe quel accord de septième, et servant à former des dissonances artificielles. Le concept d'un accord fondamental de neuvième naturelle (*Do-mi-Sol-***Si** ♭*-Ré*) faisait encore défaut à la sensibilité harmonique de l'époque. Et c'est uniquement l'apparition de cet accord et du concept corrélatif, chez Weber d'abord et Schubert, qui détermine en nous l'impression dite « romantique ». O vanité des exégèses doctorales, sentimentales ou littératuro-sociologiques! Entre le classicisme et le romantisme il n'y a que la différence d'un accord, et chacun peut s'en assurer soi-même en essayant de composer un petit morceau de piano. Ecarté le susdit accord de 9e, on n'atteindra jamais l'indéniable illusion « romantique », tandis que rien que l'accord de 9e de dominante sur tonique évoquera aussitôt Richard Wagner. Ces accords sont aujourd'hui courants, archivulgarisés par la valse viennoise, et on comprend facilement que la gracieuse *Flûte enchantée*, avec son harmonie de septièmes, puisse sembler plutôt monotone à des oreilles inaverties. Mais on s'explique aussi que, chez les initiés mêmes, le genre d'émotion provoquée par la musique du passé soit d'ordre surtout esthétique et, jusqu'à un certain point, objectif. Si profondément que nous réussissions à nous recréer une sensibilité adéquate et à nous transposer dans l'époque, nous ne pouvons aboutir qu'à prendre part, et pendant un instant seulement, à un spectacle contemplé. Si nous redevenons nous-même, nous parlons un autre langage, le nôtre, celui avec quoi nous pensons, aimons, souffrons désormais. Pas plus que nous ne l'emploierions pour clamer nos transports ou dire nos tristesses, nous ne ferions discourir au théâtre des gens de notre temps en prose de pur XVIIe, — du moins sans y risquer l'écueil, sinon de quelque ridicule, à coup sûr de l'artificiel ou du pastiche au cas le plus favorable. Musicalement, ce langage instinctif de la sensibilité consiste, pour chacune époque, dans l'ensemble des ressources harmoniques décidément assimilées, conquises insensiblement au cours des siècles par une accoutumance sensorielle ininterrompue jusqu'ici et vraisemblablement indéfinie.

J'ai parlé et fait état souvent à cette place de cette longue évolution de l'harmonie conforme à la constitution du phénomène sonore, effectuée par un processus du simple à un composé de plus en plus complexe où la sensibilité déchiffra la nature. Les lecteurs du *Mercure* sont un des rares auditoires de revue auprès de qui on peut oser une démonstration spécifique hormis quoi le reste est littérature ou à peu près. J'en hasarderai donc la licence. Chacun sait que le son musical est un phénomène vibratoire de complexité expérimentale-

ment constatée et contrôlable. Tout son émis est composé et accompagné de sons plus aigus et plus faibles, appelés ses *harmoniques*, et faisant, pour un même temps donné, 2, 3, 4, 5, 6, 7,... fois plus de vibrations que le son fondamental grave entendu. C'est le phénomène que, vers 1700, Sauveur analysa le premier et baptisa « résonnance multiple ». Ce que nous qualifions hauteur ou intonation des sons divers étant exclusivement déterminé par le nombre absolu ou relatif des vibrations correspondantes, si nous voulons représenter ce phénomène par sa *réalité objective*, il nous suffira de noter ces nombres de vibrations respectives, et nous les indiquerons par des chiffres superposés aux dénominations traditionnelles des sons. En prenant pour exemple un *Do* (1) fondamental et en arrêtant au son 11 la série des harmoniques constitutifs, nous aurons ainsi l'échelle suivante :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
Do	— *Do*	— *Sol*	— *Do*	— *mi*	— *Sol*	— **Si♭**	— *Do*	— *Ré*	— *mi*	— *Fa♯*

Et nous obtenons du même coup le schéma de l'évolution harmonique durant les mille ou douze cents ans qui nous séparent de ses débuts. Ceux-ci, du moins chez les théoriciens, apparaissent aussi peu brillants que laborieux. On y voit pendant plus de trois siècles l'organum, puis le déchant se débattre gauchement entre les seules « consonnances » d'octave (1 — 2), de quinte (2 — 3) et de quarte (3 — 4). En dépit du gymel et du faux-bourdon où en naît l'empirisme, c'est à peine si la notion des tierces naturelles (4 — 5 et 5 — 6) et de leurs renversements les sixtes commence à poindre avec le XIII^e^ siècle dans la musique savante, pour s'y développer sous le pseudonyme obstiné des diton et trihémiton pythagoriciens, et aboutir, à travers le contrepoint gallo-belge, à « l'harmonie consonnante » de la polyphonie du XVI^e^ et de « l'homophonie » des réformateurs florentins. L'avènement de cette homophonie rénovatrice marque un tournant capital dans l'histoire de l'art sonore. Il fallut plus de six cents ans à la sensibilité artistique pour y atteindre et révéler enfin péremptoire la conception d'un mélos spontanément harmonique. Ce n'est guère que de cet instant que notre mot « accord » a un sens musical, et que d'ailleurs en apparaît l'équivalent (*trias harmonica* : 4 — 5 — 6). Et aussitôt surgit le concept de 7^e^ naturelle (4 — 7), entraînant la disparition graduelle des modes ecclésiastiques, engendrant peu à peu la tonalité et la modulation modernes, par l'importance grandissante de l'accord corrélatif (4 — 5 — 6 — 7) en fonction de 7^e^ de dominante. Il ne fallut pas moins de deux siècles (1600-1800) pour épuiser ces ressources nouvelles et gagner le prochain échelon. Mais, à partir de là, les événements se précipitent. A côté même de l'accord de 9^e^ « romantique » (4 — 5 — 6 — 7 — 9), intervient celui de quinte augmentée (7 — 9 — 11), d'où s'ensuivit bientôt

le concept de 11e naturelle (accord 4 — 5 — 6 — 7 — 9 — 11) propre à l'harmonie debussyste. Enfin, chez les tenants de celle-ci comme chez l'ambigu Richard Strauss, on reconnaît déjà l'exploitation instinctive des harmoniques 13, 17 et 19.

Les chiffres ci-dessus ne signifient rien d'autre que les nombres de vibrations des sons composant les intervalles ou accords considérés. Il n'y a pas ici la moindre mathématique, mais exclusivement l'expression du *fait réel* incarnant le phénomène objectif. En comparant ces chiffres aux sons correspondants de la série notée plus haut des harmoniques, on peut quasi-matériellement constater le véritable caractère de l'évolution dont il s'agit, percevoir dans l'enchaînement des combinaisons consécutivement exploitées son processus « du simple à un composé de plus en plus complexe » et saisir nettement ce que j'entendais énoncer en disant que, par une accoutumance séculaire, la sensibilité humaine y a « déchiffré la nature ». Il semble que les résultats de cette accoutumance sensorielle chez les générations successives offrent aux physio-psychologues la preuve assez palpable d'une évidente « hérédité des sensations acquises », réalisée par accumulation. Une telle évolution, si strictement déterminée objectivement, se dénoncerait avant tout comme une sorte de réaction de la sensibilité au contact d'une ambiance vibratoire constituée par le phénomène sonore. Elle s'accomplit progressivement et chacun de ses stades est caractérisé par l'assimilation d'une portion de ce phénomène intégral jusqu'à la conception d'un tout organique et concret. A la suite des octave, quinte et quarte (harmoniques 2, 3 et 4), nous avons relevé ainsi l'apparition des concepts de tierce (harm. 5), de 7e, 9e et 11e naturelles, impliquant les accords correspondants conçus en tant qu'organisme homogène et ressentis comme un indivisible tout. Un variable délai s'accuse nécessaire à cette assimilation inconsciente où on peut discerner des périodes d'incubation d'abord, puis d'exploitation instinctive, d'enthousiaste ou sereine activité créatrice, enfin de systématisation intellectuelle trahissant l'épuisement des ressources et amorçant le stade ultérieur. Mais, dès qu'apparaît celui-ci, avec le concept rénovateur, c'est un nouveau langage de la sensibilité qui s'instaure et supplante le devancier désormais périmé. On aperçoit ici tout ce que, dans une œuvre d'art, comporte au fond le cas d'une « harmonie tardigrade » et ce qu'en vise le reproche. Quels qu'y soient le talent dépensé, la maîtrise, la pénurie est essentielle, indice d'une sensibilité d'épigone, d'un art de seconde main fatalement plus ou moins artificiel ou pastiche et voué à un inévitable oubli. A l'examen des incoërcibles conséquences de l'évolution harmonique, en effet, suscitant la métamorphose indéfinie des impressions et de leurs causes par le renouvellement constant de la matière sonore, la génération perpétuelle et

spontanée de ressources expressives, on reconnaît que cette évolution sensorielle est et fut, en réalité, l'unique raison d'être de l'art musical. Et, de même que seuls dans le passé ses pionniers authentiques restent et resteront, pareillement seuls ceux qui la poursuivent font œuvre personnelle et durable. Les autres ne peuvent que glaner plus ou moins heureusement sur des champs moissonnés, et le destin de leurs prédécesseurs les assure de ce que l'avenir réserve aux fruits de leurs occupations.

Et cet avenir apparaît pour eux de plus en plus menaçant. A mesure qu'elle avance, l'évolution fait boule de neige et les morts vont plus vite. Aboutissement et suprême apogée de la polyphonie gallo-belge, l'art de Josquin domina naguère et régit tout un siècle encore. Déjà pour nous celui du non moins grand Wagner appartient au passé. Il s'est presque écoulé deux cents ans de Frescobaldi à Mozart, avec, au milieu, Couperin, Bach et Rameau, tandis que Rossini, Weber, Schubert et Beethoven, puis aussitôt Berlioz, Liszt, Chopin, Wagner et Moussorgsky étaient hier contemporains. Plus d'un siècle et demi sépare les deux *Orphée* de Monteverdi et de Gluck. Il y a soixante ans entre l'*Orphée* du Chevalier et le *Freischütz*, quarante entre le *Freischütz* et *Tristan*, vingt seulement de *Parsifal* à *Pelléas*. Ainsi va se retrécissant toujours la marge disponible aux épigones, l'intermède propice aux systématisations théoriques préparant les spéculations purement intellectuelles. On n'a plus le temps de systématiser. A peine a-t-on fini de codifier les « excentricités » d'écriture dont Beethoven scandalisait Fétis, qu'il faut recommencer avec Wagner et Liszt, et, cependant qu'on s'évertue à doctement y patauger, voici, tel un ahurissant bolide, l'harmonie debussyste et de nouveaux rébus. C'est la faillite, non certes de la science, mais de la scolastique et, du même coup, celle du simple « talent ». Et on s'en explique assez bien la désaffection singulière et croissante dont pâtit celui-ci. Il n'a plus le temps de faire illusion. Depuis un siècle, les révélations du génie se succèdent trop vite pour que nous ne sachions dépister tout de go l'épigone et que nous puissions prendre quelque intérêt à ses vains exercices. Nous en arrivons aujourd'hui à préférer le génie sans talent au talent sans génie. En dépit d'élégance ou de virtuosité, tout ce qui sent le procédé nous glace, bientôt nous importune et pourrait nous exaspérer. Nous subissons impatiemment la prétentieuse inanité d'un métier adroit, mais appris, de quoi l'adéquate harmonie nous indifférerait, puisque désuète ou démarquée, et dont le brio, le spécieux ou la chinoiserie mandarine ne sont pour notre sensibilité que noix creuse et monnaie de singe insipide. L'irrécusable sincérité même nous désarme parfois peut-être, mais ne réussit guère à nous toucher si nous n'y découvrons que le reflet d'autrui. Et ce que la rapidité de

l'évolution harmonique nous aide à découvrir toujours mieux, nous le ressentons aussi de plus en plus irrésistiblement à l'égard du passé proche ou lointain. Il n'y a pas très longtemps que j'écrivais ici : En déchirant les vieux codex des conventions et des formules, la libération debussyste inaugura le règne de « la musique qu'on n'apprend pas à faire » et, partant, celui du seul génie. Dorénavant la plus « longue patience » ne saurait nous en imposer l'illusion. L'artiste est face à face avec la nature et doit la déchiffrer sans dictionnaire, dans une ivresse dionysiaque divinatrice pour en pouvoir créer quelque beauté apollinienne. — Le développement de l'art sonore, en son cours séculaire, nous montre que tel fut en réalité de tout temps le cas de l'artiste créateur. Et on en peut comprendre le tri qui peu à peu s'opère inconscient et d'autant plus implacable, l'élimination grâce à quoi maintes gloires dûment consacrées deviennent tour à tour « historiques », ou le demeurent sans remède malgré l'érudite piété d'exhumations sans lendemain. On peut s'en expliquer pourquoi, dans l'art d'hier ou de jadis comme en ses manifestations contemporaines, ce qui possède et conserve à jamais le privilège de nous émouvoir soit la seule expression spontanée d'une sensibilité harmonique qui s'atteste en dernier ressort le propre du génie divinateur. Ici ou là, nous éprouvons le réflexe invincible de lois naturelles constitutives de nous-mêmes et a priori déterminantes de toutes réactions de notre « âme », puisque de notre sensation. Et ce qu'il y a d'admirable autant que péremptoire contre la vanité de l'intellectualisme abstrait, c'est que cette évolution sensorielle ne s'accomplit et ne peut s'accomplir qu'instinctivement. Ses géniaux artisans le furent avec une inconscience absolue, en ignorant jusqu'au pressentiment, et notre science actuelle de la série indéfinie des harmoniques est impuissante à l'élaboration prématurée de l'art que l'inconscient instinct de nos petits-neveux du XXI^e^ siècle créera spontanément. Mais d'aucuns pourraient estimer que nous voici bien loin de *la Flûte enchantée*, prétexte de ces réflexions surabondantes. Pourtant, sans invoquer pour leur excuse la très cousine actualité d'une récente polémique, une anecdote écartera sans doute le grief d'avoir trop dévoyé. Du vivant même de Mozart, un grand seigneur hongrois faisait exécuter par sa chapelle un des derniers quatuors gravés du maître, quand il interrompit les musiciens en les accusant « de jouer faux ». Ceux-ci timidement protestèrent que c'était là ce l'auteur avait écrit. Incrédule d'abord, le noble dilettante ordonna qu'on lui apportât les parties, puis, forcé de se rendre à l'évidence, il lacéra rageusement les pages en pestant son mépris. Ainsi la musique de Mozart a pu paraître « fausse » à certaines oreilles. Par contre, un jour viendra où la musique d'un Debussy, d'un Ravel ou d'un Richard Strauss apparaîtra aussi limpide, aussi peu compliquée

et même, nonobstant *Elektra*, peut-être aussi « sereine » que pour nous celle d'un Mozart.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Edmond Pilon : *Chardin ;* Plon, 3,50.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'écrivain charmant qu'est M. Edmond Pilon, dont la plume alerte vient de tracer un nouveau et définitif portrait du bonhomme **Chardin**. Il s'est fait un genre de ces portraits d'autrefois, de ces portraits imaginaires où le document, au lieu d'être présenté dans sa sécheresse, ne sert qu'à rétablir l'atmosphère, qu'à recréer la vie. Il a donné ici même sur Mme Greuze des pages qu'on n'a pas oubliées. Dans un style sans préciosité, mais précis, avec un vocabulaire riche de mots parfois surannés, mais toujours nécessaires à l'expression juste, avec une langue d'un incontestable agrément, il a ressuscité pour nous ces figures du passé. Avant lui le regretté Virgile Josz avait d'ailleurs admirablement replacé dans leur cadre Watteau et Fragonard ; une fin prématurée l'empêcha de terminer le Chardin qu'il préparait. Cette lacune, grâce à M. Edmond Pilon, est aujourd'hui comblée. Ecoutons-le conter le rôle discret de la première femme du peintre :

Attentive et ménagère, habile à tout ce qui touche aux soins de la maison, Marguerite Saintard ouvrit, d'une manière plus complète sans doute, les regards de son mari sur cette intimité de la vie de famille à laquelle il avait déjà goûté chez les siens. Bourgeoise un peu souffreteuse, éprise de travaux simples, d'occupations utiles, entendue au linge et à la cuisine, elle créa, la première, autour de Chardin cette atmosphère sérieuse, un peu grave et pourtant d'une très douce expression affectueuse, à laquelle le peintre dut la poésie tendre et charmante de ses œuvres. Vêtue d'une robe en étoffe unie, jupe de calmande et grand tablier à bavette, en bonnet léger et fichu à fleur, elle va, vient et glisse au travers des chambres sur ses jolies mules le nez au vent, un peu troussé, les yeux et les mains toujours occupés d'ouvrage. Un air de candeur et d'honnêteté émane de son doux et clair visage et rayonne à mesure dans toute la maison. Chardin, avant son mariage, évitait de sortir, d'aller demander au mouvement de la rue, au décor d'un paysage, un motif de tableau. Uni à cette bonne et frileuse compagne, il devint encore plus casanier, plus sédentaire, s'attacha, encore plus que dans son adolescence, à la discrétion des maisons fermées, des demi-jours, des jeux d'ombre, des décors paisibles et toujours silencieux. Une sorte de vie un peu grise, mais transfigurée par le sentiment de l'amour et de la famille, entoura l'artiste, le prit, le séduisit, l'enveloppa, au point qu'il ne put désormais plus aimer comprendre et peindre autre chose que les petites scènes si simples qu'il avait sous les yeux. Sa maison était une maison médiocre, son ménage un humble ménage d'artisan et sa femme une bonne femme ; mais cette maison, ce ménage, cette femme

étaient bien à lui, et, quand il les peignait, sa chaleur de cœur ajoutait à tous les motifs — les plus simples du monde — un « fondu », un « moelleux » bien particuliers à sa nature.

M. Edmond Pilon a retracé excellemment la vie de Chardin et je n'y reviendrai pas. Il a dit aussi de quoi était fait son art; il a montré comment les objets les plus humbles, comment les scènes les plus simples avaient suffi à son génie. Ce goût de Chardin pour l'intimité fait le fond de son inspiration, et c'était beaucoup d'en comprendre tout le charme. Ce serait peu néanmoins si, à côté de ces dons de sensibilité, il n'avait possédé des dons admirables d'expression. On ne saurait trop insister sur l'importance que présente pour l'artiste la connaissance de la science picturale; c'est une langue qu'il doit posséder parfaitement faute de quoi il sera toujours condamné à des réalisations imparfaites. Comment Chardin usait de cette langue, c'est ce que j'aimerais brièvement essayer d'indiquer.

M. Edmond Pilon a fort bien marqué que Chardin ne se servit pas des contrastes excessifs d'ombre et de lumière dont les Hollandais, un Rembrandt, en particulier, ont tiré un si grand effet. Il est à la fois trop vériste et trop mesuré pour cela. Mais si le secret de ses oppositions ne se dévoile pas aussi immédiatement, il n'en suit pas moins la même loi inévitable. La forme de la partie claire détachée sur la partie sombre est toujours admirablement cherchée, et son importance est calculée avec une rare sûreté. Regardez encore au Louvre *le Benedicite* ou mieux cet exquis chef-d'œuvre *la Mère laborieuse*, et voyez comme la tache de lumière se marque clairement dans le groupe adroitement réuni des deux personnages, comme l'arabesque générale est heureuse, comme l'équilibre des blancs et des noirs est simplement atteint. L'artiste sait placer sa lumière principale presque au centre, mais pas tout à fait pour éviter la banalité; ou si parfois, comme dans *la Pourvoyeuse*, la symétrie allait être trop immédiate, il a soin par un léger rappel de clarté dans un angle de détruire tout effet fâcheux. Ce sont des arrangements de blanc sur noir; il emploie également parfois les compositions inverses comme dans le petit *Dessinateur* de la collection Rothschild et dans *le Lièvre mort près d'un chaudron* de Stockholm. Je ne l'ai pas vu, je l'avoue, mais puisqu'il s'agit ici de la distribution de la lumière, il me sera permis d'en parler. Or il est apparent là aussi que non seulement Chardin se préoccupe du contraste général, mais encore qu'il compose sa lumière, ayant soin de garder au milieu contre le lièvre, les parties les plus éclatantes et d'user ensuite des dégradés jusqu'aux coins du tableau où le regard ne doit pas être attiré.

Ce qui rend moins immédiate la lecture des compositions de Chardin, c'est que les taches de clair et de sombre ne concordent pas avec les taches de lumière et d'ombre. Un ton très lumineux peut en effet

être très foncé, si cela est le ton local de l'objet. Ainsi l'habit de [illegible] *Dessinateur*, le buffet de *la Pourvoyeuse*, le fauteuil de *la Gouvernante* tout en étant compris dans la partie foncée de ces toiles, sont cependant des objets éclairés, et cet artifice contribue au lien de l'ensemble. Et les valeurs en sombre ou clair de ces tons étant toujours d'une étonnante justesse, cela donne aux œuvres de Chardin une tenue rare ; mais je n'y puis insister. J'ajoute cependant que peu de peintres connaissent comme lui les lois de variation des couleurs dans l'ombre et la lumière. Les effets neutralisants de l'ombre produits par la double action de la couleur bleue et de la couleur chaude, qui viennent se mélanger au ton local en proportions variables selon le cas, sont chez lui admirablement analysés. Sans entrer dans le détail, on peut voir Chardin pratiquer cet art en ses bleus, qui faisaient le désespoir de Decamps. Dans l'ombre légère, le bleu l'emporte, à peine troublé par une nuance de couleur chaude, crue sans doute ; mais dès que l'ombre devient plus profonde, c'est la couleur chaude qui triomphe et à la fin la terre de Sienne domine, à peine rompue à son tour par un reste de bleu. Dès ses débuts, quand il peint *la Raie*, Chardin sait cela.

Et de même qu'il s'efforce de voir simple et par grandes masses, dans le dessin, Chardin voit simple et par grands tons unifiés dans le coloris. L'effet neutralisant des ombres lui permet de ramener les tons à un seul ou presque. « Il avait pour principe, dit Hazlet du Couronne, que les ombres sont unes et que le même ton doit servir en quelque manière à les rompre toutes : belle et grande vérité qui n'est guère connue que des peintres coloristes. » Ce ton, qui servait à Chardin à rompre les autres, était un composé de laque, terre de Cologne, cendre d'Outremer, et stil de grain d'Angleterre. La recette nous en est donnée par Cochin qui écrit : « J'ai ouï dire à M. Chardin qu'avec ces tons diversement et bien modifiés, il revenait sur toutes les ombres de quelque couleur qu'elles fussent. »

Au début, Chardin plaçait sans doute l'un à côté de l'autre les tons locaux, puis il entreprenait ce travail de « fonte » qui devait assurer l'harmonie finale, et c'est pendant tout le tout qu'il revenait non pas tant par des glacis ou des frottis que par d'épaisses couches de couleurs posées d'une façon spéciale. Chardin devait se servir pour cela de brosses très douces, par conséquent très longues, assez chargées de couleurs, et il repeignait sur des parties sèches ou à peu près, ce qui contribue à expliquer la lenteur de son travail, et ce qui indique qu'il se servait volontiers de toiles assez absorbantes au moins dans les œuvres de sa maturité. Cette pratique fait que la brosse ne dépose la couleur qu'en laissant de légers intervalles, des trous à travers lesquels transparaissent les dessous. Le temps, en mariant plus intimement les différentes couches de couleur, a [illegible]

ce travail moins apparent, mais il étonnait fort, comme on sait, les contemporains. A la vérité, il ne s'agit donc pas tout à fait ici de divisionnisme, au sens où nous l'entendons aujourd'hui ; il ne s'agit pas de juxtapositions, mais de superpositions de tons.

Cette dernière méthode, plus hardie et plus moderne, c'est dans les pastels que Chardin la mettra délibérément à profit. Ils ont fourni à M. Edmond Pilon l'occasion d'écrire quelques pages de premier ordre, et je ne puis vraiment mieux faire, après ces considérations un peu arides, que leur emprunter ces lignes :

Une dernière fois Chardin se dresse avec courage ; il trace ses pastels magnifiques ; et c'est un spectacle plein de grandeur et de beauté que celui de cet artiste atteint par les années, maîtrisant ses maux, taisant taire sa douleur et manifestant, dans le moment extrême de sa vie, une vitalité et une vigueur sublimes ! « Mes infirmités, écrira Chardin à d'Angeviller en 1777, m'ont empêché de continuer de peindre à l'huile ; je me suis rejeté sur le pastel... » Si nous en croyons les deux portraits de lui-même exposés aux salons de 1771 et 75, ces infirmités ne tenaient pas qu'à la pierre et ne faisaient pas que briser son corps ; les soins qu'il prend dans ces effigies d'abriter ses regards par un abat-jour, des lunettes ou de grosses besicles attestent assez que sa vue était aussi atteinte et que l'affaiblissement progressif de ses yeux venait s'ajouter encore à ses autres souffrances. Le pastel, d'une pâte douce et tendre, et d'une composition, d'un éclat moins vifs que la couleur à l'huile, devait, par l'imprévu de ses gammes, l'impalpable et fragile pollen de ses crayons, convenir au regard fatigué de cet homme qui n'avait, depuis l'enfance, vécu que par la lumière, vibré que par la fougue et le jeu des nuances. Le pastel, ce fut, au crépuscule attristé de cette vie, le beau et dernier rayon, la caressante grâce, la suprême et moelleuse tendresse. A l'aide du pastel, Chardin, tombé aux répétitions un peu monotones, se retrouve tout entier grand et beau créateur, interprète ardent et vivant de la nature. Las de la couleur dont il a tiré depuis cinquante années tant d'effets différents, tant de multiples et merveilleuses lueurs, il saisit ces fragiles crayons de son vieil âge ; et lui qu'on croit usé, à bout de forces et de talent, lui qui croit fini à jamais pour les arts, accomplit ce tour de force admirable de renouveler son genre, de rajeunir sa verve, et, dans ces œuvres finales, d'allumer l'ultime incendie de sa palette.

J'ai dû passer sur le dessin de Chardin, si particulier et si magistral ; je dois passer encore sur le rôle des reflets dans sa peinture. Il a du reste été fort bien étudié par M. Edmond Pilon auquel je renvoie. Aussi bien n'ai-je pas la prétention, en ces quelques pages, d'épuiser un sujet aussi complexe et qui a tant d'importance pour notre école française. Ce qu'il importe de retenir, à mon gré, c'est que si les toiles du maître ont un aussi grand pouvoir d'émotion, une aussi délicieuse poésie, cela ne tient pas à je ne sais quel sortilège enfantin auquel pourraient croire d'improvisés critiques, mais à des

méthodes précises, à une connaissance parfaite du métier pictural et par surcroît à cet art incomparable de simplifier les lignes, les masses, les couleurs, de donner ainsi à l'ensemble cet aspect intime, harmonieux et discret qui fait pour beaucoup le prix des œuvres de notre Chardin.

Memento. — Dans *l'Art et les Artistes*, M. P. E. Cornillier publie de curieuses considérations sur le costume et M. Armand Dayot une excellente étude sur le charmant peintre du XVIII^e^ siècle Liotard ; dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, M. Henri Clouzot passe en revue des Émaillistes de l'école de Blois et M. Dubuisson consacre à Bonington une importante monographie.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Nietzsche : *Briefe an Mutter und Schwester*, herausgegeben von Elisabeth Fœrster-Nietzsche, 2 vol. Leipzig, Insel-Verlag, M. 12.

Briefe an Mutter und Schwester. — Les mobiles qui poussèrent M^me^ Fœrster-Nietzsche à la publication de ce volume sont ici secondaires. Il importe cependant d'en dire quelques mots. Lorsqu'il y a deux ans un procès s'engagea entre la sœur du philosophe et M. C.-A. Bernoulli, auteur d'un médiocre pamphlet, où le rôle du théologien Overbeck était mis en relief au détriment de Nietzsche, plusieurs journaux allemands publièrent des extraits de lettres, copiés jadis par M. Fritz Kœgel, le premier rédacteur du Nietzsche-Archiv. Nietzsche y disait le plus grand mal de sa sœur, qu'il accusait de malveillance et d'incompréhension, à qui il faisait le reproche d'avoir fait le vide autour de lui, contribuant par tous ses moyens à lui empoisonner l'existence. Ces boutades, présentées isolément, détachées des incidents qui les avaient provoquées, ne signifiaient pas grand'chose. Les amitiés les plus sereines sont parfois obscurcies de nuages. Dans toutes les familles, même les plus unies, des froissements se produisent qui provoquent des scènes violentes. Le lendemain il n'y paraît plus. Nietzsche poussait jusqu'à l'extrême limite la piété filiale et l'affection qu'il portait à sa sœur. Quant à les faire participer à ses grands desseins, c'est une autre affaire.

M^me^ Fœrster-Nietzsche, en ajoutant à la correspondance de son frère que l'on disait complète en 4 volumes, un nouveau tome de 832 pages a voulu publier un plaidoyer *pro domo*. Cette préoccupation a évidemment nui à l'ensemble de l'ouvrage. Pour ne pas le grossir outre mesure, de nombreuses lettres ont été supprimées et quelques-unes datent précisément des époques les plus intéressantes. De plus, une vingtaine de documents intercalés de ci de là n'ont rien à voir avec l'ensemble de la publication. Citons au hasard : une lettre

au Conseil de l'instruction publique de Bâle pour demander la mise en disponibilité et la réponse de celui-ci ; le brouillon d'une lettre à Wagner, accompagnant l'envoi de la quatrième *Considération inactuelle* ; des lettres à Rée, à Mlle Salomé, à Mlle de Meysenbug, à Overbeck, etc. Des indications de passages supprimés, des initiales remplaçant des noms propres faciles à deviner, tout cela donne à cette correspondance un je ne sais quoi de... mettons, si vous voulez, de peu scientifique.

Nietzsche fut un bon fils et un excellent frère, cela ressort avec évidence des *Lettres à sa mère et à sa sœur*. Le contraire nous eût étonné, avec le caractère que nous lui connaissons. Toutes les petites puérilités qui font le charme de la famille jouent dans cet ouvrage un rôle considérable. A lire les pages interminables qu'il leur consacre, les dates des anniversaires, les fêtes de Noël sembleraient avoir été la préoccupation dominante chez le philosophe. De longues semaines à l'avance il s'enquiert des moindres souhaits de ses proches et s'efforce de les satisfaire de son mieux. Les colis postaux qui vont de Nauembourg à Bâle et qui contiennent mille petits riens, par quoi sa mère et sa sœur veulent lui témoigner leur attachement, suffisent à le toucher infiniment. Des livres, des photographies, des objets mobiliers lui arrivent d'Allemagne et il s'en réjouit avec une touchante naïveté. Plus tard, quand déjà il a commencé sa vie vagabonde en Italie, il charge encore sa mère de lui acheter, à Nauembourg des brosses à dents!

Les lettres que Nietzsche, collégien, étudiant, philologue en herbe, jeune professeur, adresse à sa mère et à sa sœur, de Schul-Pforta, de Bonn, de Leipzig, de Bâle, pourraient être écrites par n'importe quel intellectuel allemand. A peine s'il y a, de temps en temps, dans ces simples effusions, plus de fantaisie, plus d'humour et un meilleur style que dans des documents laissés par des esprits de même formation. En dehors des témoignages d'attachement familial, nous n'y trouvons rien de la pensée intime de Nietzsche. Quand il parle de ses succès, c'est pour que l'on se réjouisse de leur retentissement à l'extérieur. Sa sœur contribue au travail purement mécanique de la confection d'une table des matières pour une collection du *Rheinisches Museum* dont le professeur Ritschl a chargé l'étudiant Nietzsche, mais dès que les travaux deviennent personnels la famille n'apprend plus rien de leur élaboration.

Une phrase cependant, au milieu des banalités de la vie errante, révèle de temps en temps la pensée intime. Quand Nietzsche va s'engager à Erlangen comme infirmier volontaire, au début de la guerre de 1870, il parle de « ces maudits tigres français » et ajoute : « Il s'agit de notre culture ! » Il est vrai que dès le mois de décembre de la même année il écrit déjà : « Mes sympathies diminuent peu à peu

pour l'actuelle guerre de conquête allemande. L'avenir de notre culture allemande me paraît être de plus en plus compromis. »

A vrai dire, après la désillusion de Bayreuth, après l'abandon du professorat de Bâle, le ton des lettres change sensiblement. Ce ne sont plus alors, le plus souvent, que de courts billets, de navrantes, de terribles plaintes, à cause de l'état de sa santé. « Lundi mauvais, mardi un accès, mercredi mauvais, jeudi et vendredi nouvel et violent accès sans fin, aujourd'hui cassé et fatigué » (janvier 1879). « Je ne crois plus à la guérison, vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'ébranlement du cerveau, de l'extinction des yeux » (mars). « Trois quarts de douleur, un quart d'épuisement » (même mois). « Sur 11 jours, 8 jours de crise, dont 5 en lit » (août). « Cette douleur presque continuelle dans les reins, avec rayonnement vers la hanche droite (1885). Nous cueillons au hasard. Il y a cent passages dans ce genre. Puis ce sont les indications au sujet du traitement, les différents régimes, les uns plus mauvais que les autres, tour à tour repris et abandonnés. Ailleurs ce sont les récriminations à cause de la cherté de la vie, l'inconfort des hôtels. Des livres il n'est guère parlé que pour dire leur mévente. Passons sur l'épisode Lou Salomé. Malgré l'accumulation des documents il est encore bien difficile de voir clair dans cette aventure dont l'illusionniste qu'était Nietzsche souffrit infiniment.

Pourtant, par cette correspondance, s'affirme de plus en plus le rôle considérable que Richard Wagner joua dans la vie de Nietzsche. Il ne s'en cache du reste pas dans *Ecce homo*. Sans Wagner nous n'aurions jamais eu Nietzsche. Le petit professeur allemand, encore prisonnier dans l'atmosphère des petites gens, par Wagner devint quelqu'un. Quand Nietzsche débarqua à Tribschen, sur les bords du lac de Lucerne, pendant les vacances de la Pentecôte, en 1869, il se trouva pour la première fois en présence d'une personnalité de grand style. Les relations cordiales qui s'établirent depuis lors eurent une influence décisive sur l'esprit du jeune professeur. Pendant trois ans, Nietzsche fut l'hôte de Wagner. Il passait chaque jour de congé à Tribschen, il y venait les dimanches, et y restait le plus longtemps possible, jusqu'au moment où ses cours le rappelaient à Bâle. On lui avait même installé une chambre, *sa* chambre, la chambre du penseur, où il y avait une bibliothèque qui lui servait exclusivement. Wagner était dans les premiers mois de sa liaison avec Mme Cosima de Bülow, qu'il devait épouser peu de temps après. Nietzsche vit Cosima. Pour la première fois il vit une femme, jusqu'à présent il n'avait vu que des Allemandes.

Le jeune Nietzsche rendait des petits services au ménage. Il faisait des commissions. Mme Wagner avouait qu'elle était un peu honteuse d'abuser ainsi d'un docteur, d'un professeur, d'un philologue. Elle

ne voulait se souvenir que de sa jeunesse, de ses vingt-cinq ans ! disait-elle en manière d'excuse.

Le futur prophète de Zarathoustra était complètement sous le charme. Et il voulut faire partager son enthousiasme à tous ses amis. Si l'œuvre de Bayreuth a pu aboutir, c'est beaucoup à la juvénile ardeur de Nietzsche qu'on le doit. Naturellement Mlle Elisabeth Nietzsche ne tarda pas à être initiée aux mystères du nouveau culte. Elle vint à Bâle et elle accompagna son frère à Triebschen, où on lui fit le plus bienveillant accueil. Bientôt elle fut mêlée à toutes les préoccupations de l'entreprise wagnérienne. C'est certainement l'époque où le frère et la sœur vécurent dans la plus parfaite communauté d'esprit. Dans la correspondance on sent de la chaleur, un enthousiasme qui certainement trouvait de l'écho. Seule Mme Nietzsche mère montrait quelque réserve. Ces dangereuses nouveautés ne lui disaient rien qui vaille. Elle met la plus vive opposition au projet de Mme Cosima Wagner, qui, pendant la préparation de Bayreuth, veut confier sa maison et la surveillance de ses enfants à Mlle Nietzsche. Si elle cède, ce n'est que sur les instances de son fils.

Nietzsche a assisté plein d'enthousiasme à la pose de la première pierre du théâtre de Bayreuth en 1872, où eut lieu la fameuse exécution de la 9e symphonie. La même année, les Wagner quittèrent Triebschen pour s'établir à proximité du nouveau sanctuaire. Dès lors les rencontres furent de moins en moins fréquentes et déjà Wagner s'enivrait de germanisme. En Nietzsche, le germe d'esprit d'opposition se développait lentement. On sait comment il vint à l'inauguration de Bayreuth, en 1876, malade et l'esprit inquiet. En pleines répétitions, il fuyait dans la solitude à Klungenbrunn, où il commença *Humain, trop humain*. « Il faut que je réunisse toute la présence d'esprit dont je suis capable, écrivait-il à sa sœur, le 6 août 1876, pour supporter la déception sans borne de cet été. »

Malgré l'état de délabrement physique et moral, Nietzsche parvint à s'accommoder de la vie. Qu'importaient toutes les désillusions, devant la tâche formidable qu'il voyait devant lui! Retenons cette lettre à sa sœur qui prépare déjà le *ton* qui prédomine dans *Ecce homo*. Elle est datée de Recoaro, le 19 juin 1881 :

Hélas! ma bonne chère sœur, tu crois qu'il s'agit d'un *livre!* Me prends-tu, toi aussi, encore pour un littérateur ? Mon heure est venue. — Je voudrais t'épargner tant de choses, car tu ne peux pas porter mon fardeau (c'est déjà assez que la fatalité nous ait donné une parenté si proche). Je voudrais que tu puisses dire à chacun, avec une conscience pure : « Je ne connais pas les nouvelles opinions de mon frère. » (On te donnera déjà à entendre que celles-ci sont « immorales », « éhontées ».) — En attendant, bon courage, et soyons braves, chacun pour *notre* part, avec notre vieille et bonne affection !

Mlle Nietzsche, quelles que soient les nouvelles idées de son frère, voulut assister aux représentations de Bayreuth en 1882. « Il m'est très agréable que tu y ailles, lui écrit le philosophe... Pour ma part, je ne viendrais que si Wagner m'invitait personnellement et s'il me traitait comme le plus fêté de ses hôtes ».

Sa sœur lui rappelle les enthousiasmes d'autrefois et il répond de Gênes (3 février 1882) :

Quelques lignes seulement, ma chère sœur, pour te remercier de tes bonnes paroles au sujet de Wagner et de Bayreuth. Certainement, ce furent les plus beaux jours de ma vie, que je vécus avec lui à Triebschen et, par lui, à Bayreuth (en 1872, et non pas en 1876). Mais la force toute puissance de nos tâches nous a séparés violemment et maintenant nous ne pouvons nous rapprocher, nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre.

Je fus alors, lorsque je trouvai Wagner, indescriptiblement heureux ! J'avais depuis si longtemps cherché l'homme qui fût plus haut que moi et qui me dépassât véritablement. En Wagner j'ai cru l'avoir trouvé. C'était une erreur. Maintenant je n'ai plus même le droit de me comparer à lui — j'appartiens à un autre ordre de rang.

Au reste, j'ai dû payer cher mon enthousiasme wagnérien. Cette musique qui ébranle les nerfs ne m'a-t-elle pas détruit la santé ? Et la désillusion et la séparation de Wagner, — celle-là était-elle mortellement dangereux ? N'ai-je pas eu besoin de près six ans pour me remettre de cette douleur ? Non, Bayreuth est pour moi impossible ! L'autre jour je n'ai fait qu'une plaisanterie. Mais toi, tu dois en tous les cas aller à Bayreuth. C'est pour moi de la plus grande importance.

Quelques semaines plus tôt, le 27 novembre 1881, Nietzsche avait entendu à Gênes, pour la première fois, *Carmen*, « d'un Français, Bizet ». — « En as-tu par hasard entendu parler ? » écrit-il à sa sœur. Mais toujours les Wagner le hantent. Le 18 février 1882, encore de Gênes, il rapporte qu'il a vu Sarah Bernhardt dans *la Dame aux Camélias*, et il ajoute : « Elle me rappelle beaucoup Mme Wagner, dans ses manières et dans son apparence. »

Mlle de Meysenbug lui reproche, cinq ans plus tard, d'avoir été injuste à l'égard de Wagner et aussi de sa sœur. Et il écrit à celle-ci : « Pourquoi donc ? Peut-être parce que je vous aimes tous deux plus que tout au monde et parce que je ne puis surmonter ma colère de ce que vous m'ayez tous deux abandonné ?... »

On fait un grief à Mme Foerster-Nietzsche de ne pas avoir compris son frère. Ce recueil de lettres est un témoignage vivant de son incompréhension. Mais qui donc, il y a vingt-cinq ans, aurait pu dire qu'il comprenait Nietzsche ? N'était-il pas pour ses amis les plus intimes une énigme vivante ?

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Le Mouvement dramatique contemporain en Angleterre. — Gilbert K. Chesterton : *George Bernard Shaw*, 5 s., John Lane. — John Galsworthy : *Plays*, 6 s., Duckworth. — Arnold Bennett : *Cupid and Commonsense, a Play in four acts*, 5 s., The New Age Press. — Arnold Bennett : *What the Public wants*, The English Review Special Supplement, July 1909, 2 s. 6 d., Duckworth. — H. Granville Barker : *Three Plays*, 5 s., Sidgwick and Jackson. — Memento.

Tous les ans, au mois d'août, *le Temps* publie un article de Mr. A. B. Walkley qui résume, pour les lecteurs français, l'activité théâtrale à Londres pendant les douze mois écoulés. Cette année, l'éminent critique du *Times* paraît avoir bâclé un peu sommairement son article. Il est des gens bien informés, parmi les lecteurs du *Temps*, et grande a été leur surprise en constatant les omissions de Mr Walkley. Elles ont été involontaires, vraisemblablement, parce que l'article fut écrit à la campagne, « dans un jardin, sous une chaleur tropicale, parmi les roses et les lys, etc. », et qu'il est « fastidieux dans un tel entourage de penser aux foyers de théâtre étouffants, aux clartés de la rampe, aux acteurs transpirants sous le fard ». Pourtant, il est peu probable que Mr Walkley se serait permis de tels oublis, il y a une quinzaine d'années, à l'époque de ses critiques dans le *Star* et le *Speaker*, aux temps héroïques où il combattait à l'avant-garde avec William Archer et G. B. Shaw, contre le camp des Clement Scott. Sa vigilance se modérerait-elle? Serait-il las de sa fonction? La bataille n'est pas gagnée, cependant, et le mouvement de renaissance dramatique en Angleterre demande à être encouragé encore; les jeunes dramaturges ont besoin de l'appui des aînés, des critiques influents, dont ils ont écouté les avis, aux appels de qui ils ont répondu.

Les causes sont nombreuses qui ont amené ces efforts heureux dans l'art dramatique; et la campagne acharnée qu'ont menée les critiques d'avant-garde comme Mr Walkley a contribué pour beaucoup à l'épanouissement actuel; aussi serait-il fort regrettable que ces mêmes critiques fissent, à l'heure actuelle, preuve de mauvais vouloir à l'égard des écrivains, des romanciers qui tournent leur talent vers l'art dramatique.

Si l'on se reporte de vingt ans en arrière, il est facile de voir quel chemin a été parcouru dans cette voie, et quels progrès considérables ont été accomplis. Avant 1890, c'est l'ère des adaptations de pièces françaises et des opérettes de Gilbert et Sullivan. Après, on remarque une évolution, un affranchissement chez des auteurs comme Sydney Grundy, Henry Arthur Jones, Arthur Wing Pinero; c'est l'époque où commence à se faire sentir l'influence d'Ibsen, révélé au public anglais par Mr Edmund Gosse, dès 1873, et dont Mr William Archer traduisit les principales œuvres dramatiques. Il existe une

très réelle affinité entre le génie norvégien et le génie anglais ; le réalisme d'Ibsen convient aux Anglais et ses caractères s'adaptent à la vie anglaise. Beaucoup mieux traduit qu'en français, l'œuvre d'Ibsen exerça une vive influence sur les auteurs dramatiques du moment, en Angleterre. Et s'il fallut, comme en France, se contenter de le jouer de temps à autre en matinée, s'il n'aura jamais la foule, Ibsen peut cependant être considéré comme exerçant une influence prépondérante sur le théâtre anglais actuel.

La véritable rénovation commence aux environs de 1895, avec les œuvres nouvelles de Pinero, de G. R. Sims, de R. C. Carton, de Haddon Chambers et d'Oscar Wilde. L'œuvre dramatique de Wilde sera certainement considérée à part dans cette production, et, si la carrière de l'auteur n'avait pas été brusquement interrompue après de si éblouissants débuts, la scène anglaise compterait à l'heure actuelle une série de pièces probablement incomparables.

Depuis lors, le mouvement a pris de l'ampleur, et, en même temps qu'il rencontrait des résistances, il devenait agressif, il combattait et il n'était pas toujours vaincu. Il y a eu des épisodes héroïques dans cette lutte et quel intéressant chapitre M. Augustin Filon pourrait ajouter à son précieux volume sur le théâtre anglais au XIX^e^ siècle. Il aurait l'occasion de réviser certains jugements hâtifs, qu'on regrette de rencontrer chez un écrivain aussi intelligent et érudit, et il pourrait très utilement tracer le graphique, pour ainsi dire, des fluctuations de l'art dramatique en Angleterre depuis une quinzaine d'années.

Le temps est définitivement passé où l'on affirmait péremptoirement, et sans crainte d'être démenti, qu'il n'y avait pas de théâtre en Angleterre. La scène anglaise n'est plus, à présent, exclusivement tributaire de la France, non pas que les pièces françaises en soient bannies : loin de là. On continue à traduire et à adapter tous nos drames et comédies à succès. Mais l'Angleterre maintenant produit des pièces de son crû. La bruyante renommée d'un de ses auteurs, Mr George Bernard Shaw, a franchi le détroit et l'Océan, et elle envahit l'Europe et l'Amérique. Fort goûté en Allemagne, il a été très froidement accueilli en France, et nous espérons revenir sur ce sujet et exposer les causes de l'insuccès de G. B. Shaw en France. En tous cas l'auteur et son œuvre méritent de retenir sérieusement l'attention. Tant par son exubérante personnalité que par le réel mérite de ses travaux, Mr Shaw tient une place considérable en Angleterre, au moment présent, et on lui a consacré une quantité énorme d'articles, d'études, d'essais et même de volumes. Le dernier : **George Bernard Shaw**, par Gilbert K. Chesterton, est une très attrayante monographie. L'auteur n'est ni moins spirituel ni moins paradoxal que Mr Shaw, et, si vous connaissez ce dernier, il vous est facile de

juger de l'ouvrage. Avec cette remarque que le souci de bien écrire ne tourmente guère Mr Chesterton, on goûtera raisonnablement ces pages de critique vive, alerte et mordante que tempèrent de suffisants éloges. Il ressort de l'explication de Mr Shaw par Mr Chesterton que Mr Shaw n'a pas le sens dramatique et encore moins le sens de la forme; malgré tout son esprit, malgré sa verve et sa malice, malgré ses boutades et ses sarcasmes, Mr Shaw n'a pas le sens du style et sa prose est parfois bien mauvaise. En guise d'introduction, Mr Chesterton déclare au seuil de son livre : « La plupart des gens disent ou qu'ils sont d'accord avec Mr Bernard Shaw ou qu'ils ne le comprennent pas. Je suis la seule personne qui le comprenne, et je ne suis pas d'accord avec lui. » Cette note donne le ton du volume qui est divisé en six parties, envisageant tour à tour Mr Shaw comme « irlandais », comme « puritain », comme « progressive », comme « critique », comme « dramatiste », comme « philosophe ». Le ton *jocular* empêche de trouver prétentieuse et ridicule l'importance qu'on accorde ainsi à un auteur contemporain dont l'œuvre, pour intéressante qu'elle soit, ne mérite certes pas les excès d'honneur qu'on lui prodigue de divers côtés. Certes Mr Shaw fait beaucoup de bruit autour de sa personnalité ; il ne manque pas une occasion de se mettre en avant et il pratique très habilement tous les « trucs » pour attirer l'attention sur lui. L'humour anglais s'accommode de ces moyens de faire parler de soi, mais ils paraîtraient un peu grossiers en France, et certainement vulgaires, et Mr Shaw, avec tout son talent et tout son esprit, serait depuis longtemps considéré comme un réclamiste et un puffiste — déconsidéré, vaudrait-il mieux dire. Et le critique qui s'aventurerait à écrire, sur un tel personnage, un livre de ce genre risquerait fort de se mettre dans le même cas.

§

Mr Bernard Shaw paraît bien avoir, au point de vue dramatique donné toute sa mesure. Les outrances de son œuvre auront eu cette utilité de contribuer largement à démolir quelques vieilles bastilles, à obliger le public à considérer le théâtre sous un aspect nouveau, et à faire, en somme, place nette pour des véritables auteurs dramatiques. Aussi nous intéresserons-nous davantage aux œuvres de Mr Galsworthy et de Mr Arnold Bennett, entre autres, parce que nous trouvons dans leurs tentatives des qualités peut-être moins « pyrotechniques », et des mérites plus sûrs. Il y a, dans les pièces qu'ils ont données jusqu'ici, des indications précieuses, des promesses d'œuvres dramatiques définitivement anglaises. Il est probable que ces auteurs parviendront à faire véritablement du théâtre — du bon théâtre jouable. Ils en font déjà.

Sous le simple titre de **Plays**, Mr John Galsworthy, — qui s'est

révélé, dès ses débuts, comme un romancier de grand talent, — a réuni trois pièces d'inégale valeur, sans doute, mais qui révèlent un sens dramatique assez rare. A l'encontre de Mr Bernard Shaw, qui agrémente ses pièces de prolixes préfaces et d'interminables commentaires, Mr Galsworthy se dispense de toute introduction et se borne à de très brèves indications scéniques. Au lieu des harangues et des discussions qui plaisent tant au prédicateur Shaw, les personnages de Mr Galsworthy agissent, et c'est là leur supériorité. Chaque scène chez Mr Shaw est une conversation et quand un des personnages parle, les autres ne savent que faire, et quand ils lui donnent la réplique, c'est pour continuer un colloque que rien ne rend nécessaire.

Comme Mr Galsworthy, Mr Arnold Bennett se préoccupe davantage de l'action. Dans **Cupid and Commonsense**, dans **What the Public Wants**, ses personnages parlent, mais l'action n'est jamais sacrifiée au dialogue. Chez ces deux dramaturges, l'action est conforme à la réalité, à la vie ; les personnages sont nettement différenciés et caractérisés ; ils parlent selon leur caractère et non pas simplement pour exprimer les paradoxes et les saillies de l'auteur. Ces coups d'essais promettent à Mr Galsworthy et à Mr Bennett de complets succès.

§

Mr Galsworthy dédie son livre à Mr H. Granville Barker, qui vient de publier, lui aussi, un recueil de **Three Plays**. Mr Granville Barker est aussi un acteur. Il a créé, entre autres rôles, celui d'Eugène Marchbanks, dans la *Candida*, de Mr Bernard Shaw, et celui de l'officier de la marine américaine, dans la *Conversion du capitaine Brassbound*, du même auteur. En outre, Mr Barker a organisé, avec Mr Vedrenne, la série des représentations des œuvres de Mr Bernard Shaw. La meilleure des trois pièces du volume est assurément *Waste*, dont la censure interdit la représentation. Le dialogue a parfois des longueurs, mais l'action est tragique et poignante.

Tous ces efforts prouvent bien que la production dramatique s'améliore de jour en jour, et que les dramaturges nouveaux tendent à s'approcher toujours plus près de la réalité ; on arrive enfin à vouloir, dans le domaine du drame, la vérité à tout prix.

Nous avons été le premier en France à signaler, depuis quelques années, la tendance nouvelle qu'ont les romanciers anglais à aborder plus nettement, plus franchement, un certain nombre d'aspects de la réalité qui leur paraissaient jusqu'ici interdits. Nous avons mentionné des audaces qui eussent affolé le public il y a vingt ans, et nous avons dit avec quel tact, avec quelle réserve, avec quel bon sens aussi, les jeunes romanciers traitaient ces sujets, si récem-

ment encore, réprouvés et scandaleux. Ce sont les romanciers qui semblent vouloir devenir les meilleurs dramaturges. Mr J. M. Barrie est romancier, Mr Galsworthy, Mr Arnold Bennett sont des romanciers. Ils ont observé la vie avec plus de liberté et plus de précision que leurs prédécesseurs et c'est avec plus de précision aussi et plus de conscience qu'ils dépeignent ce qu'ils ont observé. Le roman et le drame s'acheminent tous deux vers plus de vérité.

Mémento. — Dans la *Fortnightly Review*, deux curieux articles : *Why I am not a Christian*, par L. Veneaia Rao, et *Why I am a Christian*, par le Rev. Dr Fairbairn. De Mr Andrew Lang, *The Master Houxer, James de la Cloche.*

Dans la *Contemporary Review*, un excellent article où Mr Edmund Gosse apprécie avec une remarquable pénétration *The Writings of M. André Gide.*

Le numéro de septembre de *The English Review* est fort intéressant ; il contient une caricature de Mr Lloyd George, par Mr Max Beerbohm, et une extraordinaire variété d'articles.

The Englishwoman, de septembre, donne une étude sur *le Sillon*. Dans le *Harper's Monthly Magazine*, la première partie d'un récit de Rudyard Kipling. Le dernier numéro du *Bookman* consacre une partie de son texte et de ses illustrations au Dr Johnson, à l'occasion du bi-centenaire du fameux écrivain.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Note sur le roman italien contemporain. — Luciano Zuccoli : *Parfait*. — Alfredo Baccelli : *Nell' ombra dei Vinti*. — Marcus de Rubris : *Nostre memorie*. — E.A. Marescotti : *L'orribile fascino*. — Giulio de Frenzi : *Il lucignolo del l'Ideale*. — Giustino Ferri : *La Camminante*.

Le marché livresque français a été encombré, ces dernières années, d'un certain nombre d'ouvrages littéraires italiens, dont les auteurs conquéraient par ce fait même une notoriété commercialement fort appréciable. Le débouché d'en deçà des Alpes a été ouvert par *l'Enfant de Volupté*. Depuis *les Fiancés* de Manzoni, la littérature italienne contemporaine n'avait pas cueilli en France tous les lauriers, fleuris ensuite en masse, par enchantement, devant le poète qui devait écrire *la Fille de Jorio*. L'entente franco-italienne a servi à quelques exportateurs. Le caractère « fatal » de cette entente, dans le sens de la fédération méditerranéenne de demain, est bruyamment exploité, on le sait, par tous les organisateurs de banquets officiels franco-italiens en quête de décorations ; et le marché du livre est fort habilement mené par quelques éditeurs et par quelques journalistes italiens.

Sur la route ouverte par d'Annunzio, les bons marchands ont su déverser les « chefs-d'œuvre » littéraires. D'autres marchands non

moins habiles ont de nouveau empli les théâtres parisiens de la « divine mélodie italienne ». En même temps, on a vu quelques marques d'automobiles italiennes courir dans les grands raids français, et s'étaler derrière des vitrines « aux bons endroits » de la capitale méditerranéenne à conquérir. L'industrie italienne a aussi triomphé, ces dernières années, tandis que les restaurants italiens se multipliaient de leur côté, sur les grands boulevards. Tout élégant connaît aujourd'hui les moteurs italiens, la cuisine italienne, Puccini, Léoncavallo, Fogazzaro, Mathilde Sérao et Grazia Déledda, sans oublier l'histoire de M. Ferrero !

Les musiciens et les écrivains ont eu plus de chance que les peintres. La peinture italienne seule, sous le nom de : divisionisme, a tenté sans trop de succès l'assaut de la métropole. Les autres industries s'y sont installées solidement. Mais il serait temps, sans doute, d'examiner attentivement les différentes marques, et de ne retenir que les plus « sérieuses », celles qui, au moins en littérature (car pour la musique les justiciers sont déjà nombreux, et, après le scandale de *Pelléas et Mélisande* à Rome, décidés à tout), apportent véritablement soit une énergie idéale et expressive nouvelle, dans le sens général de la littérature, soit une signification d'âme collective neuve et intéressante, dans le sens particulier de la littérature représentative d'un pays. Dans ce corps littéraire italien, qui s'est voluptueusement couché sur les rivages de la Seine, il est enfin nécessaire de reconnaître l'excès de santé ou l'excès de maladie qui doit nous le faire apprécier ou dédaigner. Il y a une exérèse à opérer, sans aucun doute.

Pour le moment, le travail est assez limité, car les poètes italiens n'ont pas encore traversé les Alpes, et le plus grand parmi eux, d'Annunzio, qui est sans contredit un très grand poète, n'est nullement connu comme tel en France. Le théâtre non plus n'a pas été encombré, *jusqu'ici*, et cela tient essentiellement à ce que — d'Annunzio *toujours* excepté — les Italiens, n'ont jusqu'à présent, qu'une très fière *aspiration* à un théâtre vraiment italien, ou en tous cas vraiment intéressant. C'est le roman qui a été surtout exporté. Encore faut-il considérer que ceux qui le représentent en France se font justice d'eux-mêmes, en envoyant au delà de leurs frontières *trop* de leurs œuvres. Le public qui lit en français n'en sera que plus vite fatigué. Car aucun des trois écrivains dont les éditeurs s'obstinent à propager le labeur, ne peut renouveler dans ses œuvres successives la force qu'il lui fut donné de concentrer une fois dans l'une d'elles, et qui lui donna avec la notoriété, voire même avec la célébrité, le droit d'élever pour toute la suite sa voix sur le marché. Ni la tisane morale et néo-catholique du décrépit Fogazzaro, ni le sentimentalisme napolitain ignorant et populaire de Mathilde Sérao,

ni l'interminable monotonie de la couleur locale sarde, grisâtre et rougeâtre, de Mme Déledda, ne peuvent assez se renouveler ou *s'enrichir*, pour qu'en une série de volumes, ces auteurs révèlent au monde un idéal ou une expression littéraires nouveaux, ou une représentation large et puissante de l'âme italienne.

Ces écrivains connaissent assez bien leur métier de conteurs. Mais il existe en Italie de nombreux écrivains qui connaissent admirablement leur métier de conteurs. C'est la grande tradition, édifiée en quelque sorte dès ses origines boccaciennes et florentines, qui s'est continuée même à travers les siècles d'épuisement ou d'imitation, que la littérature italienne a traversés, sans que ses grands écrivains, éclos de temps en temps, aient pu lui donner un caractère *général* qui ne fût celui d'imitation ou d'épuisement, en un mot : de décadence.

Du « conteur épique » Arioste à Manzoni, conteur romantique, toute une littérature ne peut offrir que le spectacle de quelques esprits intéressants, mais point vraiment grands, dont se détachent seulement, et énergiquement, l'ardent disciple de Corneille, Alfieri, puis Foscolo et Leopardi. Mais dans presque tous les temps la floraison des « conteurs » a été copieuse, et l'universel épanouissement romantique du XIXe siècle en aida, comme partout ailleurs, l'éclosion. Mais les meilleurs conteurs italiens du siècle passé furent des patriotes, c'est dire que leur art fut particulièrement dominé par l'effort révolutionnaire de la péninsule, et si par cela il fut assez emphatique, il fut aussi tout vibrant d'enthousiasme et parfois puissant.

Or, la race des conteurs ne s'est pas éteinte en Italie. Celui qui, devant la mer sicilienne, au centre d'un groupe attentif de matelots et d'enfants ébahis, raconte encore profondément ému la geste de Roland, est le prototype national d'une série humaine, que la littérarature canalise bien ou mal, et contribue à perpétuer. Et si tout Italien est, comme on l'a dit, poète à vingt ans, il est conteur pendant toute sa vie.

Cependant, la littérature contemporaine italienne a ravagé ces domaines encore à peu près vierges. J'ai déjà noté ici que la génération de littérateurs qui entoura d'Annunzio à ses débuts, rendue stérile par la fureur simiesque de l'imitation, dans la conception et dans le style, s'est enfin repliée sur elle-même et demeure dans un domaine où elle ne laissera point de traces. Plus qu'éblouis par l'éclat de l'œuvre d'un homme de génie, les épigones ne sont souvent qu'étourdis par la fumée de son ardeur. Quelques écrivains pourtant résistèrent au « d'annunzianisme », d'autres se reprirent à temps, trouvèrent assez tôt le chemin naturel de leur talent. Aujourd'hui, il ne reste rien des « d'annunziens », qui vaille d'être remarqué ; des

autres il restera des œuvres, dont la littérature italienne peut sans doute être fière.

Le public français ne connaît M. Luciano Zuccoli que par les chroniques qu'il signa ici pendant plusieurs années, et par des nouvelles parues dans quelques revues, entre autres dans la *Revue de Paris*. M. Zuccoli me semble pourtant résumer d'une manière en tous points admirable les qualités traditionnelles des « conteurs ». Sa narration est sobre, pleine d'émotion contenue et rayonnante.

Il a ce sens particulier, en quelque sorte exclusif, absolu, du « récit », que la littérature moderne, entraînée par les courants psychologiques qui de la philosophie et de la science se sont déversés sur elle, semble avoir confiné hors de ses cadres, dans le roman-feuilleton, pour laisser toute la place à ses recherches introspectives. Le récit est caractérisé par un thème simple, une fable nette, précise et significative, qui se développe selon toutes les conséquences des faits admis comme prémisses, à l'instar d'une chaîne qui se déroule, à l'instar de la vie. Le « conte » de toutes les littératures offre le paradigme parfait du récit ; mais le conte a été remplacé par la « nouvelle », c'est-à-dire par le tableau représentatif d'un état de l'âme, par une tranche de vie minutieusement étudiée dans quelques attitudes, et non par la vie intégrale des personnages, par un instantané enfin — et la plupart des romans modernes de nos plus célèbres romanciers ne sont que des rassemblages de nouvelles, des suites de tableaux, des superpositions de tranches qui ne font pas un organisme solidement bâti, dont chaque partie participerait vraiment à l'ensemble de la manière étroite et indissoluble qui lie les conséquences aux prémisses. M. Zuccoli possède admirablement l'art du récit. La précision mathématique de son style l'aide à dérouler rapidement et sûrement l'action psychique qu'il veut montrer, et chacun de ses personnages passe devant nous sévèrement habillé de sa « vérité », comme un événement dont le déroulement logique nous apparaît inéluctable et suprêmement émouvant.

C'est ainsi que M. Zuccoli a pu concevoir des contes brefs, rapides, aux phrases composées du moindre nombre de mots, des mots les plus simples et les plus évocateurs, qui demeurent dans notre esprit avec la netteté des choses vues en pleine réalité, entendues en pleine nature, découvertes en pleine liberté d'âmes qui se confient. C'est ainsi qu'après les contes de *la Compagnia della Leggera* il a pu concevoir et écrire un roman original et puissant, le roman d'un enfant, qui est en même temps le roman d'une partie intégrante de l'humanité moderne : la bourgeoisie industrielle et riche. Dans **Farfui**, le personnage central est un enfant. Celui-ci existe *avant* sa naissance, car seul le désir de cette naissance suffit à mouvoir des énergies, à donner à une femme, qui sera sa mère, la volonté âpre et

indomptable de se surpasser, d'exaspérer en elle toutes ses possibilités, de se créer une atmosphère de rêve où la réalité de sa stérilité se noierait dans le brouillard de son aspiration à être mère, et à aimer pour être mère, à s'éloigner de la vulgarité du marchand de fromages enrichi qui est son mari, pour se laisser étreindre dans l'étreinte fécondatrice, par un homme supérieur, un homme de sa même race métaphysique, celui que sa chair a élu pour être fécondée. Après sa naissance, Farfui, l'enfant, demeure au centre de l'action animique. Sa ressemblance physique et morale avec son père réel, vigoureusement ébauchée dans sa petite nature déjà définie, suffit à dénoncer l'adultère devant un malheureux réduit à guetter le bonheur d'autrui après avoir gaspillé le sien, et détermine la catastrophe le jour où cet homme révèle au père légal l'adultère. Et toutes les énergies mises en mouvement par l'enfant aboutissent à la catastrophe, dont l'écrivain, par un caprice qui le rapproche davantage du type traditionnel du conteur, dégage une morale d'amour saine et forte, et fait jaillir le bonheur, créant, après la mort du marchand de fromages, la famille que la nature avait déjà réalisée.

Ce qui est le plus étonnant dans ce roman, c'est la maîtrise absolue des moyens dont le conteur dispose. Dans des procédés à la russe, qui s'attachent à quelques contingences banales de l'existence pour en montrer l'importance profonde par leur longue répercussion, tous les détails de l'action première sont toujours présents, visibles, sensibles, jusqu'à l'action dernière. La maison vendue à un prix dérisoire au marchand de fromages par le malheureux qui, à la fin, dénoncera les adultères, nous intéresse dans le premier chapitre comme une circonstance quelconque de la vie de l'acheteur. Ce n'est que peu à peu que cette maison saisit notre intérêt, arrive à nous obséder, comme une idée de fatalité, une idée némésique de vengeance, qui dominera la catastrophe. De même, la salle d'escrime que l'acheteur aménage dans sa maison, et qui ne semble devoir servir qu'à l'amusement d'un homme enrichi, accueillera les tentatives meurtrières de cet homme contre l'amant qui fait des armes avec lui en ami, et qui, un jour, acculé, le tuera.

Il est étonnant que les romans et les contes de M. Zuccoli ne soient pas encore traduits et publiés en France. Il est étonnant aussi que l'œuvre d'autres conteurs, d'autres romanciers italiens, ne soit pas connue dans un pays où quelques maisons d'éditions s'acharnent à répandre de mauvais exemples d'une littérature en général très faible, mais en particulier vraiment intéressante. On s'arrache les élucubrations séniles de M. Fogazzaro, mais on ne connaît pas la prose étonnante, en tous points admirable, de M. Alfredo Oriani, ou les reconstructions historiques, fougueuses et riches, de M. Edoardo Calandra.

J'ai parlé du roman *le Bat*, de M. Alfredo Baccelli. La personnalité politique de ce remarquable écrivain peut servir au jeu facile de quelques journalistes qui ne veulent voir en lui que le politicien. Cependant ses livres, traduits en plusieurs langues, témoignent d'une tendance de notre esprit littéraire, la tendance à la représentation de quelques grands problèmes actuels de l'âme collective, par la psychologie d'un être. Le dernier roman de M. Baccelli, **Dans l'Ombre des Vaincus**, est la brève et claire histoire d'un homme symbolique, représentant d'idées politiques avancées, qui, tout en s'élevant sur l'ensemble des contingences et sur la foule qu'il domine, se bat réellement contre son propre égoïsme éperdu, et en est écrasé. Le roman est conçu en deux parties, dont la division est originale dans sa grande simplicité : une partie est consacrée à l'heure de la reine du protagoniste, et l'autre partie à la chute de sa parabole, à son irréparable malheur.

D'autres représentations d'âme collective nous sont offertes par les écrivains régionaux. M. Verga ou M. F. de Roberto ou M. Capuana, ont exprimé une vision, très poignante toujours chez M. Verga, de la vue sicilienne. M. Beltramelli a consacré tous ses moyens d'évocateur à la Romagne. Mme Deledda avait impressionné le public italien par ses récits de Sardaigne, avant de se faire, de cette terre à la vie curieuse et passionnée, un moyen d'exploitation littéraire méthodique et prolongée. D'Annunzio a encore à ses Abruzzes. M. Marcus de Rubris, un écrivain dont la jeune force s'est déjà noblement affirmée, écrit maintenant un recueil de souvenirs, **Nos Mémoires**, où la vie mystérieusement passionnée de la Ligurie palpite étrangement. Le style de M. de Rubris, très personnel, noble et touchant, dans toute la force de son épanouissement lyrique, révèle le poète que la jeune littérature italienne compte parmi ses meilleurs. Et les deux parties des *Mémoires* contiennent vraiment des études d'âme, dans des fictions modernes et anciennes, où l'on croit avoir la joie de découvrir le rythme le plus secret, passionnel et moral, de toute une race, la ligurienne, dont on ne connaît que l'indomptable activité séculaire.

Toute une génération d'écrivains s'exerce avec un succès digne et réconfortant à mille recherches psychologiques dont la littérature s'enrichit chaque jour. Nul n'a suivi l'orientation idéale et expressive du *Feu*. Les jeunes écrivains s'affirment surtout par la variété de leurs expressions, de leurs conceptions, de leurs tendances. **L'Horrible charme**, de M. E.-A. Mario Scotti, semble contredire l'esprit alerte et clair, l'ironie aiguë et la subtile logique de M. Giulio de Frenzi, qui, dans le **Lumignon de l'Idéal**, étudie et évoque, avec une profondeur d'autant plus étonnante qu'elle est moins évidente, les milieux médiocres et navrants des universitaires.

M. Enrico Corradini, dont les très grandes qualités d'écrivain semblent toutes consacrées maintenant au théâtre tragique, ou M. Giovanni Cena, analyseur passionné et clairvoyant des foules, ou M. Papini, conteur trop romantique, mais personnel et pensif, laissent attendre des œuvres dont le roman italien nouveau doit s'enrichir. M. Ojetti écrit des romans élégants et intéressants, et M. Bracco publie des nouvelles gaies ou pathétiques en deux volumes. M. Giustino Ferri, dans **La Camminante**, compose un être étrange, une femme, qui sort du mystère de sa vie vagabonde et pauvre, pour s'épanouir dans l'amour, et pour rentrer ensuite dans l'ombre énigmatique de sa marche fatale, où elle se perd.

Et l'on sait que d'Annunzio a repris son labeur de romancier avec le livre qu'il écrit : *Peut-être que oui, peut-être que non*, et M. P. Buzzi a tenté un vaste poème psychologique en prose avec *Vers l'exil*.

En attendant, on peut voir chez les libraires *Pereat Rochus et autres nouvelles*, de M. Fogazzaro, et *Je meurs où je m'attache*, de Mme Grazia Deledda, et *Vive la Vie !* de Mme Mathilde Serao !...

RICCIOTTO CANUDO.

VARIÉTÉS

La Volupté dans l'œuvre de Charles Guérin. — Charles Guérin, poète triste — autant que pur poète. Tel apparaît, en dernière analyse, celui dont le cœur voluptueux apprit ses suprêmes consolations dans l'Art et la Nature — trempa ses lèvres moribondes à la coupe fallacieuse que lui tendait la Religion.

C'est un problème de savoir si tout voluptueux est fatalement inoculé de tristesse. Depuis le mot de Virgile — qu'un critique hâtif attribua un jour à un Père de l'Eglise, — *omne animal triste post coitum*, il semble vraiment qu'on ne se puisse dire voluptueux sans se déclarer triste. Les uns, forts du mélancolique aveu de Virgile, affirment que cette tristesse est inséparable de la volupté, tandis que d'autres, insouciants du même aveu, en rendent responsable le Christianisme.

La question est autre : elle est individuelle — avec évidemment des caractères généraux et toutes les différenciations que comportent les diverses physiologies. Ceux qui peuvent trouver un élément de tristesse dans la volupté sont les faux idéalistes — platoniciens ou kantiens, — les « bovarystes » de toutes espèces, ceux qui tentent la volupté tout en ne la concevant qu'avec l'Elue, les malades du foie et de l'estomac. La complexion physique de ces derniers leur cause un malaise qui influe sur leur moral à un moment où le moral et le physique se trouvent en jonction exacte et intense ; les idées des autres les portent à chercher dans la volupté plus que ce qu'elle peut

donner ou à s'y livrer avec des arrière-pensées qui sont le germe de la tristesse future. Ce qui est commun — ou à peu près — à ceux qui ignorent cet état, c'est une mélancolie, une détente et, pour les cérébraux, une série de transformations de l'idée première, — toutes choses qui sont encore de la volupté et n'ont rien de commun avec la tristesse. Je crois d'ailleurs, d'après le contexte, que c'est là le sens profond du « triste » virgilien.

Le christianisme aggrava cette tristesse et cette mélancolie de toute l'idée de péché et de remords.

Charles Guérin avait tous les motifs de connaître la tristesse dans l'amour : d'une part son tempérament, d'autre part l'infini qu'il demandait à l'amour, — le tout aggravé par un atavisme chrétien mal dépouillé :

> Et c'est ton grand remords et ton âcre tourment
> D'avoir, âme incertaine et trouble, cessé d'être
> Un pauvre homme qui croit en Dieu tout simplement

... et de n'avoir pas su être franchement le contraire !

C'est le doute dont souffrit Musset.

Il a plaint, avec l'accent de celui qui connaît le mal, ceux

> Qui sentent que quelqu'un d'hostile s'est couché
> Entre eux et le corps nu qui sert à leur péché.

Il exhortait aussi les autres à éloigner d'eux l'idée malsaine et, ne concevant pas que le cerveau puisse collaborer à la volupté, il donnait ce conseil :

> Sache, aux moments secrets où le corps est en fête
> Redescendre à l'obscur délire de la bête.

Et il a chanté la volupté simple, le plaisir « direct », les sens « neufs » de l'Eden, avec des accents frais et joyeux qui reposent comme des oasis d'aurore dans son œuvre de crépuscule. Pour lui, malgré les tourments, il était comme l'homme dont parle Vigny :

> Il rêvera toujours à la chaleur du sein.

Par ses cris douloureux de doute, par sa voluptueuse tristesse, par sa hantise de la femme, par sa pudeur jusque dans le sanglot, Guérin fut un peu, d'ailleurs, notre Musset et notre Vigny.

Alfred de Vigny fut un des poètes qu'il aima beaucoup — et son choix était aussi discret que son goût était rare. Peu de temps avant sa mort, je lui écrivis pour lui demander de collaborer à un numéro spécial que je préparais sur Vigny dans une revue de province ; il accepta d'abord avec joie puis, brusquement, il quitta Lunéville pour aller faire une cure à Saint-Moritz : nous étions en décembre 1906. De là il s'excusait de ne pouvoir envoyer l'étude promise : « C'est un

travail considérable qu'il faudrait et je ne trouve pas ici le temps de faire une chose « propre ». Excusez-moi et ne considérez que la bonne volonté de ma première acceptation. » Mais, ne voulant pas rester muet sur le poète qu'il aimait : « Je considère Vigny comme un *refuge* (1) dans le romantisme, un refuge contre tout ce que celui-ci avait de trop extérieur. » Peu de temps avant, Guérin nous donnait *l'Homme Intérieur*... Deux mois après il abordait à ce qui, pour lui, était le grand « refuge » : la mort.

Dans la génération qui monte, surtout, il est de francs sensuels qui savent être des cérébraux et dont la volupté est saine, mais ils saluent en Charles Guérin un frère plus triste qu'il faut comprendre comme il les comprit, qui sut trouver des consolations dans l'Art et dans le spectacle de la Nature et dont le talent fut à la hauteur de son âme élevée.

CHARLES CLARISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Lady Blennerhassett : *Marie Stuart. 1542-1587;* Plon. 3 50

Littérature

Henri Bachelin : *Jules Renard et son Œuvre.* Collection « Les Hommes et les Idées » « Mercure de France ». » 75

Remy Belleau : *Les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses,* suivies d'autres poésies... avec une notice de l'abbé Gouget et des notes par Ad. van Bever; Sansot. 3 50

Daniel Halévy : *La Vie de Frédéric Nietzsche;* Calmann-Lévy. 3 50

Adrien Huguet : *Le Poète Jacques Leclercq et le mouvement intellectuel à Saint-Valery au XVII^e siècle;* Abbeville, Paillart. » »

Saint-Evremond : *Les plus belles pages de Saint-Evremond,* avec un portrait. Notice de Remy de Gourmont; « Mercure de France ». 3 50

Tristan L'Hermite : *Les plus belles pages de Tristan l'Hermite,* avec un portrait. Notice de Ad. van Bever; « Mercure de France ». 3 »

La Fleur de poésie françoyse, etc., publié sur les édit. de 1542 et de 1543. Avant-propos et notes par Ad. van Bever; Sansot. 4 »

Musique

Camille Mauclair : *La Religion de la Musique;* Fischbacher. 3 50

Philosophie

Auguste Comte : *Cours de Philosophie positive,* VI; Schleicher. 2 »

Nicolaï Moeller : *De Leibniz à Hegel. Un Chapitre de l'Histoire de la Philosophie en Allemagne;* Bruxelles, « Durendal ». 6 25

Poésie

Roger Dévigne : *Les Bâtisseurs de Villes,* Gastein-Serge. 3 50

Amédée Guillaume : *Poésies complètes,* Dijon, Impr. Darantière. » »

J.-M. Lentillon : *Poèmes patriotiques;* Libr. St-Augustin. 1 25

Pierre Nothomb : *L'Arc-en-Ciel;* Bruxelles, « Durendal ». 3 50

François Porché : *Au loin, peut-être;* « Mercure de France ». 3 50

Questions militaires

Pierre Dufay : *Le 75^e Mobiles;* Champion. » »

Pierre Dufay : *Bibliographie sommaire de la première et de la deuxième armée de la Loire.* Champion. » »

Général Griois : *Mémoires (1792-1822),* publiés par son petit-neveu, II; Plon. 7 50

(1) Le mot est souligné par Charles Guérin.

Questions religieuses

Paul Loewengard : *La Splendeur symbolique. Du Judaïsme à l'Eglise* ; Perrin. 3 50

Romans

Eug. Lagrillière-Beauclerc : *La Dame d'Espargys* ; Paclot. » 95
Tancrède Martel : *L'Afrancesada* ; Ed. du « Monde Illustré ». 3 50
Paul Beaudin : *Un pardon* ; Sim. 3 50
Mark Twain : *Le Capitaine Tempête et autres contes*, trad. par Gabriel de Lautrec ; « Mercure de France ». 3 50

Sciences

D. d'Espic : *Petit Dictionnaire de Médecine de poche* ; Ed. Nilsson. 1 50

Sociologie

Emile Lesueur : *Pour l'Education du Soldat* ; Berger-Levrault. » »
Ed. Martin Saint-Léon : *Cartells et Trusts* ; Lecoffre. » »
R.-L. Verdier : *L'Année Sociale* ; Larose et L. Tenin. 3 50

Théâtre

A. Ehrard : *Fanny Elssler* ; Plon. 3 50
Victor Prautois : *Le Théâtre au Salon*, six pièces en un acte, en vers ; Edit. Nilsson. 3 50

Voyages

Pierre de Bouchaud : *Périodes Historiques de Bologne* ; B. Grasset. 3 50
André Godard : *Les Madones Comtadines* ; Perrin. 3 50
*** *Peary contre Cook. A qui le Pôle Nord?* Ed. Nilsson. 1 25

Divers

Pierre Lenglé : *La Chasse pour tous* ; Ed. Nilsson. 1 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A tous les Artistes et Amateurs d'Art. — « L'Enfantide » de M. Camille Mauclair. — Le Monument Charles Cros. — Un Monument à Gérard de Nerval. — Concours Cressent symphonique. — Le Salon d'Automne et les Artistes décorateurs. — Le poète François de Maynard et l'édition [illegible]. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

A tous les Artistes et Amateurs d'Art. — Les tableaux de notre Musée du Louvre vont être mis sous verre, et déjà les chefs-d'œuvre du Salon Carré, de la salle des Primitifs, une grande partie de la collection Lacaze, sont dans leur linceul de glace. Car c'est un véritable linceul qui supprime la vie normale d'une œuvre peinte.

Allez au Louvre, promenez vos yeux sur les chefs-d'œuvre de Vinci, du Titien, du Corrège, et vous éprouverez l'angoisse désespérante de vous voir privés à jamais de leur contemplation. C'est un désastre. Et si cette mesure se poursuit, n'est pas arrêtée immédiatement, il nous faut dire adieu à nos joies et à nos études.

Les tableaux sont transformés en miroir, où tout se voit, excepté l'œuvre.

Et pourquoi cette décision ?

A qui s'en prendre?

M. Homolle, Directeur du Louvre et des Musées Nationaux, avertit le public qu'il n'est que le fidèle exécuteur d'un ordre venu de plus haut : « Ce n'est pas ma faute, affirme M. Homolle, c'est la Chambre qui a décidé d'inscrire au budget de 1909 un crédit de vingt mille francs pour protéger d'une vitre les tableaux les plus précieux. *J'ai été le premier à faire remarquer l'inconvénient d'une pareille mesure.* » (*Echo de*

Paris, samedi 9 oct.) Qui a incité la Chambre à voter pareille somme ? Qui a proposé le moyen des verres pour protéger les tableaux ? A qui M. Homolle a-t-il fait ses remarques ?

La Chambre est une collectivité anonyme, personne n'osera donc prendre la responsabilité de ses actes !

Comment se fait-il qu'un Directeur général du Louvre et de tous les Musées accepte de remplir un ordre qui est inefficace et plein de graves inconvénients, un acte dont la barbarie saute à tous les yeux ?

Prétend-on conserver une œuvre en lui supprimant son caractère et son utilité ?

Tout d'abord la glace ne protège rien, non, mille fois non, et le cynisme est que les conservateurs le reconnaissent eux-mêmes, au point que M. Guiffrey nous promet de faire enlever ces verres, *peut-être*, dans deux ou trois ans. (*Gaulois*, 8 oct.)

Le public avait été justement mis en émoi par les différents attentats commis sous l'œil somnolent des gardiens. Des réclamations ont inquiété l'administration, et messieurs les Directeurs et Conservateurs ont tremblé devant l'opinion qui les jugeait incapables d'occuper des postes d'une telle confiance.

Pour tranquilliser les esprits on inventa la supercherie des verres.

Le public ne demande pas que les tableaux se gardent tout seuls, mais que chefs et gardiens fassent leur devoir ; car vous savez pertinemment qu'une glace sur une toile augmente les risques sans la protéger en quoi que ce soit : « *Mais nous serons avertis par le bruit,* » répond un gardien (*Echo de Paris*, 8 octobre). Ainsi les verres ne sont placés que pour avertir les gardiens lorsqu'on les brisera ! ! !

Vraiment, c'est trop se moquer du public, et pour des raisons aussi jésuitiques nous serons privés des joies précieuses qui émanent des chefs-d'œuvre et de notre unique foyer d'études où nous pouvons encore réchauffer notre foi et nous instruire au milieu de la tourmente anarchique de l'art contemporain !

Messieurs Homolle et Guiffrey, si vous êtes à la hauteur du poste que vous occupez (et c'est à en douter), vous devez vous rendre compte de toutes les qualités maîtresses que vous enlevez aux œuvres recouvertes de glaces. Vous devez savoir que vous supprimez avant tout l'aspect d'ensemble qui est l'architecture même de toute œuvre, et qui impressionne le plus fortement.

Artistes et amateurs, placez-vous devant la Sainte Anne du Vinci, l'Ensevelissement du Titien, etc., etc., et vous jugerez qu'il est impossible de percevoir autre chose que des parcelles de ces œuvres accompagnées de tout ce qui se trouve dans la salle et qui s'y reflète.

De plus, le brillant trop dur de la vitre détruit entièrement les gris nuancés de l'atmosphère et donne un air de chromo épouvantable.

Une de nos joies, Messieurs du Louvre, c'est de savourer, d'analyser les charmes de l'exécution, d'approfondir la si parfaite et si instructive technique des Anciens. Vos glaces s'interposent absolument à notre admiration et à notre étude.

Par les postes que vous occupez, vous êtes les gardiens de la Tradition

contenue dans les œuvres à vous confiées si imprudemment, vous n'avez pas le droit de nous en priver, ni vous, ni personne.

Qui pourra, par exemple, copier l'Homme aux gants, ce chef-d'œuvre qui renferme en lui toutes les lois de l'art de peindre ? Avez-vous réfléchi au mal que vous causez en travestissant d'une façon si outrageante *nos* tableaux de *notre* musée national ?

Evidemment lorsqu'on vous a transporté de l'Ecole d'Athènes au Louvre, monsieur Homolle, et vous, monsieur Guiffrey, des Gobelins au poste de conservateur des tableaux de notre musée, vous avez pu tous deux arriver un peu essoufflés et pris au dépourvu, assez pour être inaptes à vos fonctions, mais alors tenez-vous tranquilles, laissez les chefs-d'œuvre au public tels qu'on vous les a confiés, et ils illumineront, comme par le passé, de leur beauté notre époque de laideur, et nous viendrons y puiser les joies fécondes de l'Art. Et vous, occupez vos loisirs à surveiller vos gardiens, à moins que vous ne désiriez encore nous laisser cette besogne !

Monsieur Guiffrey, vous avez prétendu que les Musées de Belgique et d'Allemagne avaient depuis longtemps protégé leurs tableaux de cette façon. Ceci est absolument faux ; aucun musée de Belgique, sauf l'hôpital Saint-Jean, à Bruges, aucun d'Allemagne n'a commis pareille barbarie. A Londres, oui, mais ne triomphez pas, car vous savez ou vous devez savoir que l'air de Londres a rongé le granit de l'Obélisque. Les œuvres d'art courent donc un danger inévitable contre un agent qu'aucune garde humaine ne pouvait écarter. Entre deux maux on a choisi le moindre, mais mal il y a et tous les visiteurs en souffrent, quoi que vous en disiez. Vous faut-il un referendum ? Ce n'est pas contre un Elément que vous avez à lutter, Messieurs Homolle et Guiffrey, mais contre des fous. Surveillez, surveillez, soyez vigilants, vous êtes payés pour cela.

Vous manquez de gardiens ?

Réclamez le tourniquet, tout le monde paiera volontiers 0,50 centimes pour voir, tandis que c'est une fumisterie d'ouvrir gratuitement un Musée où l'on ne peut plus rien apercevoir que son propre visage ou celui de son voisin.

Et vous, Artistes et Amateurs, rendez-vous au Louvre et voyez par vos yeux tout le bien fondé de cette réclamation et apportez le tolle de votre indignation pour qu'on nous rende la vue de nos chefs-d'œuvre.

ARMAND POINT,
Membre de la Commission de Restauration du Musée du Louvre.

§

L'Entr'aide et M. Camille Mauclair. — La Délégation de l'Europe occidentale de « l'Entr'aide » (société « l'Action morale », 15, rue Réaumur) nous écrit :

L'ACTION MORALE
L'ENTR'AIDE

Paris, 28 septembre 1909.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Veuillez trouver ci-incluse copie de la lettre que nous adressons ce jour à M. Camille Mauclair, avec ampliation aux archives israélites.

Veuillez agréer nos sentiments distingués

Le délégué secrétaire,
3.381

Copie de la lettre adressée le 28 septembre 1909 à Camille Mauclair.

Un de nos délégués nous a signalé que, dans une lettre au *Mercure de France*, reproduite dans le fascicule de décembre 1908, vous aviez donné votre sentiment sur l'antisémitisme, que vous tenez pour « une manie absurde en son principe et « répugnante en ses conséquences », et vous avez bien voulu ajouter que « si vous « étiez né juif, vous seriez trop fier de l'être... ».

L'expression de ces sentiments vous honore, Monsieur.

L'Action morale a été fondée pour contribuer à l'instauration d'un régime de panharmonie mondiale qui comporte au premier chef la suppression des sentiments d'hostilité des individus vis-à-vis les uns des autres.

Nous voulons aller chercher au fond du cœur de chaque homme l'étincelle d'amour fraternel qui doit s'y trouver et réaliser pour l'avenir le régime le plus parfait de solidarité humaine.

Dans sa dernière réunion, la Délégation de l'Europe Occidentale de l'Action morale a décidé de classer votre lettre dans les écrits de Bien Public et de vous envoyer cette lettre pour vous assurer de ses sentiments les meilleurs.

Le Secrétaire délégué :
Signé: n° 3.381.

§

Le monument Charles Guérin. — L'inauguration du monument de Charles Guérin est encore retardée de huit jours : la cérémonie est définitivement fixée au dimanche 24 octobre.

§

Un monument à Gérard de Nerval. — Nous recevons la communication suivante :

Nous nous proposons d'élever, sous les ombrages d'Ermenonville, qui lui furent si chers, un monument à Gérard de Nerval, le lyrique conteur de *Sylvie* et de *la Bohème galante*, le très lucide poète de *Vers Dorés* et des *Chimères*, et comptant sur le chaleureux concours de ses admirateurs et des vrais poètes, nous vous prions de bien vouloir envoyer votre adhésion.

Le comité d'initiative : P.-N. Roinard, V.-E. Michelet, Georges Polti, Henri Strentz, Jean Royère, Georges Perrin, Guillaume Apollinaire, Jean Clary, Marcel Rieu, Jean Metzinger, Louis de Gonzague Frick, René Arcos, Charles Vildrac, Alexandre Mercereau, Jules Romains, Manuel Devaldès, Fagus, Léon Deffoux, Daniel Rogerie, René d'Yvermont, Constantin Lahovary.

Les adhésions sont reçues chez P.-N. Roinard, 7, rue Pixérécourt; Henri Strentz, 3, rue du Jourdain; par *la Phalange*, 84, rue Lauriston; *Pan*, 35, rue de Trevise; *Isis*, 13, rue Bleue; *la Société Nouvelle*, à Mons (Belgique), rue Chisaire.

§

Concours Cressent symphonique. — Par modification au règlement du 2e concours symphonique de la fondation Cressent, inséré au *Journal officiel* du 7 mars 1909, la date de dépôt des partitions au Sous-Secrétariat d'Etat des Beaux-Arts, bureau des Théâtres, 3, rue de Valois, est reculée de six mois. Primitivement fixée du 1er au 30 juin 1910, elle se trouve ainsi reportée du 1er au 30 décembre 1910.

§

Le Cinquième Salon de la Société des Artistes Décorateurs aura lieu, en février prochain, au Pavillon de Marsan.

Ce Salon comprendra, cette année, avec les objets d'art et les ensembles mobiliers, de nombreuses peintures décoratives d'un caractère nettement moderne.

§

Le poète François de Maynard et l'affaire Steinheil. — Poète : prophète ; François de Maynard, au XVII siècle, prévoyait certainement l'affaire Steinheil, quand il écrivit la mauvaise épigramme dont voici le début :

Mon avis est qu'André s'en aille
Courre après les clercs du Palais ;
Et que là, sans fin, il travaille
A mettre délais sur délais.

Le but où ce bon enfant vise
Est de ne lâcher jamais prise,
Ni par arrêt, ni par accord.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES PLUS BELLES PAGES DE SAINT-EVREMOND (*Œuvres mêlées* : *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Père Canaye. — Sur les Femmes. — Sur les Plaisirs. — La Morale d'Epicure. — De la Conversation. — Des Tragédies. — Des Comédies, Passions, Sentiments, Maximes. — Réflexions sur le peuple romain. — Comédies* : *les Académiciens. — Les Opéras — Lettres. — Appendice : Documents biographiques et littéraires*), avec un portrait. Notice de Remy de Gourmont. Vol. in-18, 3.50.

LE CAPITAINE TEMPÊTE, de Mark Twain, traduit par Gabriel de Lautrec. Vol. in-18, 3.50.

AU LOIN, PEUT-ÊTRE..., poèmes, par François Porché. Vol. in-18, 3.50.

JULES RENARD ET SON ŒUVRE, par Henri Bachelin, avec un portrait et un autographe (collection *les Hommes et les Idées*, nº 15). Vol. in-16, 0 fr. 75.

LES PLUS BELLES PAGES DE TRISTAN L'HERMITE (*Les Amours. — La Lyre. — Les Vers héroïques — Les Heures de la Vierge. — La Mariane. — Le Parasite. — Lettres amoureuses. — Le Pays disgracié. — Ouvrages attribués à Tristan. — Appendice : Biographie, Anecdotes, Jugements littéraires, Bibliographie*). Trois gravures. Portrait d'après Daret. Notice de Ad. Van Bever. Vol. in-16, 3 fr.

§

Le Sottisier universel.

Melilla, 12 août. — Les Maures ont, dans le sous-sol, de grands souterrains. *La Gazette*, 12 août.

EN BELGIQUE [titre]. — *Amsterdam, 4 septembre.* A Middelburg, la dysenterie s'est manifestée chez un homme de l'équipage d'un navire venant de Rotterdam. — *Le Journal*, 5 septembre.

On sait que, pour la saison, dont l'ouverture se fait d'heure en heure plus prochaine... — *Comœdia*, 12 septembre.

De Pau, la belle station climatique... d'où l'on admire, au lever du soleil, les merveilleux paysages dominés et encadrés par la majestueuse chaîne des Alpes. — Bruxelles, *Le Médecin*, 30 septembre.

[Au Salon d'Automne], une série de bas-reliefs délicats de Pierre Roche, qui représentent les sept péchés de miséricorde. — LÉANDRE VAILLAT, *Echo de Paris*, 1er octobre.

L'excellent comédien qui y a présidé [à l'Exposition du Costume], M. Maurice Leloir. — *Mercure de France*, 16 septembre, p. 199.

Il y a pis. Le professeur Vincent a prouvé que les pièces de bronze, si sales et si malsaines qu'elles soient, ne colportent pas tous les microbes qu'elles auraient si elles étaient faites avec un autre métal. — Dr BERTILLON, *Le Journal*, 28 septembre.

L'enquête amena presque aussitôt l'arrestation des cinq complices. Deux d'entre eux ne furent condamnés par la cour d'Oran qu'aux travaux forcés à perpétuité. Ce sont les trois autres qui ont été exécutés. — *Le Journal*, 27 juin.

Hier, par une bizarre coïncidence, l'anniversaire de la naissance et celui de l'avènement au trône de l'ex-sultan tombaient à la même date. — *La Gazette*, 1 septembre.

Coquilles.

Un décret du roi D. Manuel, daté du 6 novembre 1520, avait désigné comme directeur des postes portugaises un sieur Luis Homem, qui fut confirmé dans ses fonctions le 2 août 1825 par le roi Jean III. — *L'Echo de la Timbrologie*, 15 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

BERNARD GRASSET, éditeur, 7, rue Corneille — Paris-6

VIENNENT DE PARAITRE :

EAN NESMY

LA LUMIÈRE DE LA MAISON

Roman

Un vol. in-16 (couverture illustrée [illegible]) 3.50

OSEPH AGEORGES

L'ENCLOS DE GEORGE SAND

Un vol. in-16 ..... 3.50

ÉON HENDRYK

LE DEVOIR DU BONHEUR

Roman

Un vol. in-16 ..... 3.50

IERRE DE BOUCHAUD

PÉRIODES HISTORIQUES DE BOLOGNE

Un vol. in-16 illustré de neuf gravures hors texte 3.50

TIENNE REY

DE L'AMOUR (2e édition)

Un vol. in-16 ..... 3.50

ÉON LAFAGE

LA CHÈVRE DE PESCADOIRE (4e édition)

Un vol. in-16 (couverture illustrée de HENRI DELCLERMOZ) 3.50

Envoi franco du catalogue sur demande.

Le Courrier Européen

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

COMITÉ DE DIRECTION

GABRIEL SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS**, Professeur à la Sorbonne — **G. SERGI**, Professeur à l'Université de Rome

BJ. BJÖRNSON — **J. NOVICOW**

Collaborateurs de premier rang de tous les pays, informations originales, actualités, échos, documents inédits. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

Un numéro : France, **60** centimes ; Union, **75** centimes.
Abonnement : France, un an, **12** fr. ; six mois, **7** fr. ; trois mois, **3** fr. **50**.
Union, un an, **15** fr. ; six mois, **8** fr. ; trois mois, **4** fr.

Le Courrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de son abonnement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITES consistant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressantes de la LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIRE et de SOCIOLOGIE.

ADMINISTRATION et RÉDACTION : **280, Boulev. Raspail, PARIS**

Demandez un numéro spécimen gratuit

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Adjudication le 29 *Octobre 1909*, à 2 h. Etude de Me GASTAMBIDE, notaire à Paris, 5, r. Drouot, d'**un fonds de Commerce de**

MARCHAND DE CHAUSSURES

A ASNIÈRES, 82, rue des Bourguignons. Mise à prix (pouvant être baissée) : **1.000 francs.** Matériel et marchandises en sus. Consignation pour enchérir : 2.000 francs. S'adresser : à Me DEVAUREIX, avoué, et à Me GASTAMBIDE, notaire à Paris.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Suppression du délai et du droit de transmission aux points de jonction Etat-Ouest

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat a l'honneur de porter à la connaissance du public les modifications suivantes, conséquences immédiates de l'incorporation du réseau de l'Ouest aux Chemins de fer de l'Etat :

En premier lieu, les délais (trois heures en grande vitesse, vingt-quatre heures en petite vitesse), que fixent les arrêtés ministériels pour la transmission des transports de toute nature passant d'un réseau sur un autre par une gare commune, sont supprimés à tous les points de jonction Ouest-Etat. Au point de vue des délais, les transports empruntant les deux réseaux sont donc considérés comme ne parcourant qu'un seul réseau.

De même pour les expéditions transitant d'un réseau à l'autre qui acquittaient un droit de transmission fixé à 0 fr. 40. Depuis le 1er Janvier 1909, ce droit n'est plus perçu aux points de transit Etat-Ouest.

Rappelons que les gares de jonction des deux réseaux sont celles d'Auneau-Ville, Chartres, La Loupe, Nogent-le-Rotrou, Connerré-Beillé, Angers-Maître-École et Nantes-État.

MERCVRE DE FRANCE

ANNÉE **POESIA** 5e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

ıblie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tous

)ESIA ne publie que de l'inédit.

)ESIA a publié des vers inédits de :

istral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, 'iélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stuart 'ill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès, 'élène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ada ri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria, — i, — Govoni, etc.

vinburne, — Symons, — Yeats, etc.

:hmel, — Arno Holz, etc.

lvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

ins de fer de Paris à

Lyon et à la Méditerranée

STATIONS HIVERNALES

Salvadour, Bormes, Saint-Tropez, etc.

Billets d'aller et retour délivrés
ıs les gares P.-L.-M. aux familles
moins trois personnes voyageant
ensemble

— Du 15 octobre au 15 mai, valables 33 jours, et 3e classes. Minimum de parcours simple : lomètres.

— Du 1er octobre au 15 novembre, valables jus- 15 mai 1910, 2e et 3e classes. Minimum de par- imple : 400 kilomètres (le coupon d'aller n'est que du 1er octobre au 15 novembre.

les stations ci-après des Chemins de fer du la France (viâ Hyères ou Saint-Raphaël) : San our-Mont-des-Oiseaux, La Londe, Bormes, Le- lou, Cavalière, Cavalaire, La Croix, La Foux, ropez, Sainte-Maxime-Plan-de-la-Tour.

ité de prolongation de une ou plusieurs pé- de 15 jours moyennant un supplément de 10 o/o du billet pour chaque période (pour les billets s du 15 octobre au 15 mai).

ts facultatifs aux gares situées sur l'itinéraire.

der les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services rapides entre Paris, la Belgique la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège.

TRAINS DE LUXE

Toute l'année

Nord-Express. — Tous les jours entre Paris (1 h. 50 soir) et Berlin. (A l'aller, ce train est en correspondance à Liège avec l'Ostende-Vienne).

Le train partant de Paris le Lundi continue sur Varsovie, et ceux partant les Mercredi et Samedi sur Saint-Pétersbourg.

Péninsulaire-Express. — Départ de Londres le Vendredi, et de Calais-Maritime le Samedi à 1 h. 03 matin pour Turin, Alexandrie, Bologne, Brindisi, où il correspond avec le paquebot de la Malle de l'Inde.

Calais-Marseille-Bombay-Express. — Départ de Londres et Calais-Maritime (2 h. 55 soir) le Jeudi pour Marseille, en correspondance avec les paquebots pour l'Egypte et les Indes.

Simplon-Express. — De Londres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) pour Lausanne, Brigue et Milan (3 fois par semaine en hiver, tous les jours en été).

L'hiver seulement

Calais-Méditerranée-Express. — De Londres, Calais (3 h. soir) et Paris-Nord (6 h. 51 soir) pour Nice et Vintimille.

Train rapide quotidien. — De Paris-Nord (7 h. 32 soir) pour Nice et Vintimille composé de lits-salons et voitures de 1re classe.

BULLETIN FINANCIER

Il convient de ne pas faillir à notre habitude de jeter de temps en temps un coup d'œil sur marché financier et de nous informer comment se comportent les principales valeurs. Ce qui fra le plus en ce moment, c'est le calme qui règne partout, tant en France qu'à l'Étranger. Car démêlés de l'Espagne avec quelques tribus du Maroc sont négligeables, jusqu'ici du moins. Ils n' eu de répercussion que sur la rente Extérieure espagnole. Cette valeur, qui au mois de jui dernier s'était avancée à 98.65, a rétrogradé à 95.32.

La rente française, dont le cours dépassait 98 il y a trois mois, a légèrement fléchi à 97.35, est évident qu'une certaine gêne atteint les finances françaises, et la constante menace d'un im sur les revenus n'est pas faite pour leur donner de la souplesse.

Les fonds russes ont accentué leurs progrès sur le mois de Juillet : le Consolidé s'inscrit à 9 au lieu de 89.60, le 4 1/2 1909 à 97.55 au lieu de 96.60, le 4 o/o 1901 à 90.70 au lieu de 88.60, 3 o/o 1896 à 75.05 au lieu de 72, le 3 o/o 1891 à 76.10 au lieu de 75.

Une avance notable s'observe au bénéfice des établissements financiers. Depuis le mois de juil le Crédit Lyonnais a passé de 1253 à 1334, le Comptoir National d'Escompte de 731 à 766, Société Générale de 671 à 679, le Crédit foncier de 753 à 789. Les Compagnies françaises de c mins de fer montrent les meilleures dispositions.

Quant aux affaires, les vacances les ont contraintes à un chômage forcé, mais tout donne à cro que la prochaine campagne sera fertile. En attendant, signalons une petite opération à laqu viennent de prendre part tous les établissements financiers. Il s'agit de la Loterie Générale p des œuvres de bienfaisance et d'art, dont l'émission a été close le 12 octobre après un plein succ et dont la répartition des billets sera faite du 17 au 21 octobre. Cette loterie comprend 2.150.0 billets qui participeront aux 8 tirages suivants : 5 novembre et 24 décembre 1909, 28 févri 30 avril, 30 juin, 31 août, 31 octobre, 24 décembre 1910. Sur le produit de l'émission, une som de 21.070.000 fr. reviendra aux souscripteurs, répartie en 6 lots d'un million, 3 lots de 500.0 fr., 5 lots de 200.000 fr., 8 lots de 100.000 fr., 13 lots de 50.000 fr., 920 lots de 1.000 fr., 240.000 lots divers.

LE MASQUE D'OR.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL **400** MILLIONS. — *Siège social:* 54 et 56, rue de Provence.

Succursale-Opéra: 1, Rue Halévy. — *Succursale:* 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à PARIS.

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe. Taux des dépôts : de 1 an à 2 ans 2 0/0 ; de à 5 ans 3 0/0 ; net d'impôt et de timbre. — **Ordres de bourse** (France et étranger) ; **Souscriptions** s frais ; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et à lots, etc.) ; — **Escompte et encaissement de Coupons** Français et Etrangers ; — **Mise en règle titres ; Avances sur titres ; — Escompte et encaissements d'effets de commerce ; — Garde titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification tirages ; —Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger ; — **Lettres de crédit et Billets de c dit circulaires ; — Change de Monnaies étrangères ; Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension).

89 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue ; 671 agences en province : 2 agences à l'Etra (Londres, 53, Old. Broad Street, et St-Sébastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les places de France de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts : *Bruxelles*, 70, Rue Royale

Anvers, **22**, Place du Meir

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

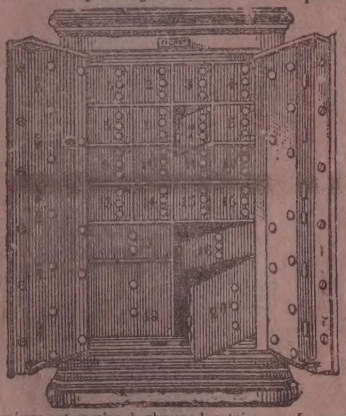
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences ;

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ECHEANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor Hugo.